

No 527

**ROMANCIERS
DE CHEZ NOUS**

Imprimatur.

J.-M.-RODRIGUE, CARD. VILLENEUVE, o.m.i.,
Arch. de Québec.

Québec, 29 janvier 1935.

Mgr CAMILLE ROY,
Professeur à l'Université Laval

ROMANCIERS DE CHEZ NOUS

Etudes extraites des **Essais et Nouveaux Essais**
sur la **Littérature Canadienne**.



Editions Beauchemin

MONTREAL

1935

AVIS AUX LECTEURS

Ces études ont paru, pour la plupart, il y a plus de vingt ans. Les premières datent d'une époque de renouvellement littéraire où la critique essaya d'attirer au livre canadien encore rare, et sous-estimé parce que canadien, une sympathie que les nôtres furent trop lents à lui accorder. Il fallait alors créer de l'estime pour le livre canadien. L'encouragement du public est nécessaire au développement d'une jeune littérature. S'il ne crée pas lui-même les talents, il provoque des efforts qui sont utiles.

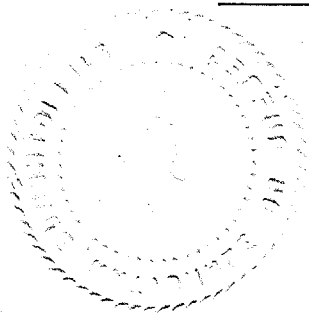
Il fallut, pour cette œuvre de rapprochement entre le lecteur canadien-français et les auteurs, mettre dans les jugements littéraires une suffisante bienveillance. La critique au vinaigre est aussi stérile que la critique à l'eau de rose. Nous avons donc cru bon, dans nos Essais et nos Nouveaux Essais, de faire connaître par leur analyse les ouvrages, d'indiquer à côté des faiblesses de fond ou de forme, les qualités que pour l'information du lecteur aussi bien que pour le profit des auteurs, il importait de souligner. Si aujourd'hui il est permis à la critique d'être plus sévère, nous sommes toujours convaincu qu'il y a vingt ou trente ans, notre méthode fut la meilleure. Et cette méthode constitue elle-même, semble-t-il, un document littéraire qui a sa valeur.

Nous prions les lecteurs de ces Essais que réédite, en les groupant selon l'ordre des genres littéraires étudiés,

la maison Beauchemin, de se reporter eux-mêmes à l'époque de mésesime du livre canadien où ils furent d'abord publiés.

Les Essais et Nouveaux Essais paraîtront en trois volumes intitulés: Les Historiens de chez nous; les Poètes de chez nous; les Romanciers de chez nous.

C. R.



PH.-AUBERT DE GASPÉ

LES ANCIENS CANADIENS

Roman, histoire ou épopée? — Pourquoi M. de Gaspé a écrit ce livre. — Les mœurs canadiennes; la petite et la grande histoire. — Le merveilleux canadien. — Les personnages du roman; l'auteur lui-même; autobiographie et portrait. — Valeur littéraire; bonhomie et rhétorique. — Sensibilité et goût de la nature. — Une soirée dramatique au collège de l'Assomption.

Il s'agit du livre de Philippe-Aubert de Gaspé, de l'oeuvre la plus populaire peut-être qu'il y ait dans notre littérature canadienne. Nulle part nos anciens n'ont été mieux racontés, mieux décrits, photographiés et ressuscités: et s'il n'est pas nécessaire que la critique rappelle ce livre à l'attention et à la sympathie du public, peut-être n'est-il pas inopportun qu'elle essaie d'en préciser la valeur, et de définir, à l'aide des documents qu'il nous fournit, l'esprit qui l'a conçu. Ni le livre qui s'imprime toujours, ni l'auteur que l'on appelle encore très poliment «Monsieur de Gaspé» ne veulent mourir, et c'est donc un sujet d'étude qui offre quelque intérêt que de rechercher et d'expliquer le pourquoi de cette si active survivance.

*

*

*

On se souvient du sujet traité et du thème sur lequel broda le romancier.

Jules d'Haberville et Archibald Cameron of Locheill — Arché, comme on l'appelle familièrement — sont des amis de collège que la camaraderie a rendus frères. Arché est un orphelin des montagnes de l'Ecosse: fils d'une mère française qu'il perdit dès l'âge de quatre ans, et d'un chef de clan qui périt dans cette désastreuse bataille de Culloden où s'abîma pour jamais l'indépendance de l'Ecosse, il fut recueilli par un oncle maternel, un jésuite, qui l'envoya à Québec, au Collège des Pères de la Compagnie. Jules estime Arché pour ses malheurs, il l'aime pour son âme franche et loyale. Quand arrivent, chaque année, les grandes vacances, il l'amène avec lui au manoir paternel de Saint-Jean-Port-Joli, où l'orphelin est accueilli comme l'enfant du foyer.

Au printemps de 1757, Jules, qui a du sang de soldat dans les veines, s'en va commencer en France sa carrière militaire. Arché retourne en Angleterre où il prend du service. Mais la guerre est déclarée entre les deux grandes nations, et elle ramène au Canada, sous des drapeaux ennemis, les deux frères. Arché, qui ne peut trahir son roi, exécute les ordres les plus cruels, et il est en proie aux déchirements de sa conscience. C'est lui qui incendie le manoir des d'Haberville. Il devient odieux à ses anciens bienfaiteurs.

Jules, qui sait les devoirs austères de la vie militaire, se réconcilie le premier avec Arché. Mais ce n'est que plusieurs années après la cession, que le malheureux lieutenant de Montgomery peut rentrer en grâce au manoir reconstruit des d'Haberville.

Pour sceller d'un serment solennel et sacré ce nouveau pacte d'alliance, Arché demande à Blanche sa main. Tous deux sont épris l'un de l'autre, mais Blanche sacrifie encore une fois sa passion à sa dignité, et elle refuse d'épouser celui qui fut l'incendiaire de sa maison.

Jules prend pour femme une jeune Anglaise qu'il a connue sur le vaisseau qui le ramena au Canada. Il

continue, au manoir des d'Haberville, entre ses parents devenus vieux, l'oncle Raoul et Blanche, les traditions hospitalières de sa famille. Et plus tard, quand bien des années auront passé sur les amours de Blanche et d'Arché, et les auront transformées en une pure amitié fraternelle, Arché viendra lui aussi reprendre sa place au foyer des bienfaiteurs de sa jeunesse.



Tel est le plan ou le dessin très simple, peu compliqué de la trame du livre de M. de Gaspé. Et c'est à propos d'un pareil livre qu'on a pu se demander s'il était vraiment un roman, s'il n'était pas plutôt une série de tableaux historiques, ou bien encore s'il ne constituait pas pour nous, Canadiens, une première ébauche, l'esquisse d'une épopée nationale. Pourquoi les *Anciens Canadiens* ne seraient-ils pas tout cela, et tout à la fois? Le roman ne peut-il pas être une véritable épopée, et l'épopée n'est-elle pas à son tour de l'histoire?

Aussi bien, d'ailleurs, y a-t-il dans l'oeuvre de Gaspé tous les éléments, sauf les vers, tous les matériaux qui entrent dans la construction d'une épopée. C'est une chanson de geste en prose qu'a écrite l'auteur des *Anciens Canadiens*; et il y a enfermé et mêlé l'histoire et la légende; il y a raconté des actions héroïques et les drames non moins poignants de la conscience; il y a introduit le merveilleux sans lequel il semble que ne peuvent exister les oeuvres épiques; il y a fait apparaître un amour, trop discret peut-être pour que le roman s'en puisse contenter, mais qui ne laisse pas de rappeler ces sourires mêlés de larmes qui traversent l'*Illiade*, ou cette passion vive et contenue, qui n'éclate que pour mourir à la fin de la *Chanson de Roland*. Et si vous ajoutez à tout cela la couleur solide et fraîche des paysages, le style tout émaillé et garni des expressions de nos bonnes gens, très simple,

familier, sans apprêt, que l'auteur a jeté comme une draperie canadienne sur les pages de son livre, ne trouverez-vous pas qu'il y a là vraiment tout ce qu'il faut pour faire de M. de Gaspé, non pas, sans doute, l'Homère des Canadiens, ni leur Tuoldus, mais peut-être bien le conteur naïf, et le plus charmant, des choses de leur passé, l'évocat le plus puissant des moeurs et d'une civilisation à peu près déjà disparues, et pour cela même le chantre vraiment épique d'une phase merveilleuse de leur histoire?



Nous en avons le témoignage de M. de Gaspé lui-même, c'est d'abord pour faire de l'histoire qu'il écrivit son livre, et qu'il se fit auteur à l'âge de 77 ans. Et c'est le mouvement littéraire de 1860 qui orienta de cette façon l'esprit du vieillard. Les *Soirées Canadiennes*, que fondèrent, en 1861, Joseph-Charles Taché, le docteur Hubert Larue et l'abbé Casgrain, avaient pour épigraphe cette parole de Charles Nodier: «Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées.» L'année précédente, l'abbé Casgrain avait lui-même publié les *Légendes*, qui furent son entrée très bruyante et très applaudie dans les lettres canadiennes. M. de Gaspé les lut sans doute avec avidité, ces légendes qui avaient couru les campagnes de la Rivière-Ouelle, et elles firent s'éveiller au fond de son esprit tout un monde de vieux et chers souvenirs. Mais il entendit surtout comme un appel fait à lui-même le mot de Charles Nodier, que répétaient chaque mois à leurs lecteurs les *Soirées Canadiennes*, et il entreprit donc de raconter à son tour, avant de descendre dans la tombe, les histoires et les légendes qui avaient enchanté sa vie et sa mémoire.

Il était né en 1786, vingt-six ans seulement après les guerres de la conquête; il avait donc recueilli sur les

lèvres mêmes des derniers défenseurs de la Nouvelle-France le récit de leurs actions. Par son père et sa mère, il se trouvait être presque le contemporain, et il fut lui-même le témoin de ces moeurs patriarcales qui caractérisaient la vie de nos anciens, avant 1760, et pendant les dernières années du dix-huitième siècle. C'était donc à lui de parler avec toute l'autorité de ses soixante-quinze ans; c'était à lui de «raconter les délicieuses histoires du peuple canadien avant qu'il les oubliât.» Les autres, les jeunes, ne pouvaient guère recevoir que de la bouche des vieillards ce secret du passé. Et puis, encore, n'y aurait-il pas un intérêt puissant à voir cet homme qu'entraînait déjà dans son flot le courant irrésistible des habitudes nouvelles, essayer de se reprendre aux vieilles traditions et de montrer et de découvrir à l'oeil des contemporains qui étaient ses fils, les moeurs et la vie d'une autre époque et d'un autre siècle?

Au surplus, les anciens souvenirs de M. de Gaspé étaient situés dans un recul assez lointain pour qu'ils fussent déjà tout pénétrés de poésie, et enveloppés de merveilleuses légendes. Et ce serait donc tout ensemble de la réalité et de la fantaisie, de la vérité et de la fiction, qui alterneraient dans ces pages offertes aux petits enfants des soldats de 1760, et qui les feraient bien vite ressembler, ces pages ingénues, à ces naïfs récits d'Hérodote qui enchantaient l'imagination des fils des vainqueurs de Salamine. C'est donc dans le véritable mirage où se bercent les souvenirs des vieillards, c'est presque déjà dans une lumière d'épopée que M. de Gaspé, tout comme l'auteur des *Histoires*, pouvait placer les personnages, les événements qui remplissent son livre, toutes les choses qui furent la grandeur et la force des *Anciens Canadiens*.

Dans ce lointain fantastique, M. de Gaspé aperçoit la petite et la grande histoire; et s'il s'inquiète de nous révéler l'une et l'autre, il est bien visible qu'il incline plus volontiers vers la petite, ou, si l'on aime mieux, vers celle qui se fait chaque jour et se compose des habitudes

et des moeurs, des vertus et des actions obscures d'un chacun. Au lieu que dans l'épopée classique, ce sont les rois et les princes, les chefs d'armées ou les preux chevaliers qui remplissent tout le poème de la majesté de leurs noms, du bruit de leurs querelles et du cliquetis de leurs armes, ici c'est l'homme du peuple, c'est l'habitant canadien, c'est le seigneur de village ou le jeune lieutenant qui agitent à chaque page leur modeste mais vive et originale silhouette. C'est l'épopée des humbles que veut écrire l'auteur des *Anciens Canadiens*, et je ne sais quel souffle démocratique et populaire passe et circule à travers les pages de cette oeuvre. M. de Gaspé nous invite lui-même à bien voir dans son livre une image réelle et authentique de la société de nos gens d'autrefois. Il affirme que tout ce qu'il rapporte des moeurs anciennes est véridique, et il commente par des notes abondantes et toutes personnelles qu'il ajoute à son roman, tels détails ou telles assertions qui pourraient paraître fantaisistes. Et ce n'est pas l'un des moindres plaisirs du lecteur que celui de se sentir tout d'abord en pleine vie réelle, et de pouvoir se reposer toujours avec sérénité sur la bonne foi et la véracité de l'auteur.

*

*

*

C'est, au premier plan, le tableau de la vie du seigneur et de l'habitant canadiens que dessine et peint M. de Gaspé. Or, la vie seigneuriale qu'il reconstitue n'est pas autre que celle que l'on faisait au manoir de son père à Saint-Jean-Port-Joli. Le manoir des d'Haberville, c'est, en effet, celui des de Gaspé, et c'est donc dans la maison même où fut élevé et où a grandi l'auteur, c'est au foyer où on l'initia aux vertus patriarcales de sa famille qu'il nous introduit. Autour du manoir, M. de Gaspé groupe les braves censitaires; et c'est la cordialité des relations mutuelles, l'affabilité du seigneur, le respect et le dévouement des bonnes gens, c'est par-dessus tout, l'es-

prit chrétien qui anime, vivifie, élève toutes ces humbles existences, que M. de Gaspé se plaît à célébrer.

Il faudrait ici pouvoir assister aux réunions de famille dans le salon du manoir, aux excursions dans les champs ou sur les grèves de Saint-Jean-Port-Joli; il faudrait relire le chapitre qui est consacré à la fête du mai que l'on a planté dans le parc de M. d'Haberville, et signaler les joyeuses agapes où seigneurs et censitaires, groupés autour des mêmes tables, fraternisent dans la plus franche gaieté, et font chanter sur leurs lèvres les populaires refrains de la Nouvelle-France. Il serait aussi plaisant d'entendre raconter les bonnes histoires qui sont les délicieux et variés entremets de ces repas familiers, et par exemple celles que raconte le capitaine Marcheterre, pendant le souper que l'on prend à Saint-Thomas, chez le seigneur, M. de Beaumont, et toutes ces escapades dont fut coutumière et bien chargée l'enfance aimable et très active de Monsieur Jules.

L'abondance copieuse et grasse, la gaieté vive et enjouée, la politesse toute cordiale et simple, voilà ce qui faisait le charme des festins du bon vieux temps et de ces pantagruéliques repas, que Jules décrit à Arché,⁽¹⁾ et que se donnaient les uns aux autres, pendant les longs mois d'hiver, les habitants de nos campagnes.

M. de Gaspé regrette que tout cela soit déjà en train de disparaître dans le faux éclat du luxe qui nous envahit, et c'est après avoir raconté les fêtes de famille auxquelles donna lieu le retour de Jules au foyer paternel, et avoir fait assister le lecteur aux divertissements bruyants mais honnêtes qui suivaient le repas, qu'il écrit avec un accent de patriotique tristesse:

« Heureux temps où l'accueil gracieux des maîtres suppléait au luxe des meubles de ménage, aux ornements dispendieux des tables, chez les Canadiens ruinés par la

(1) Page 131 de la première édition, 1863. Nous renverrons toujours le lecteur à cette édition.

conquête! Les maisons semblaient s'élargir pour les devoirs de l'hospitalité, comme le coeur de ceux qui les habitaient!»⁽¹⁾

En dehors de la table et des réunions joyeuses de l'amitié, l'habitant canadien est appliqué à son devoir, et sous le costume rustique et pittoresque que décrit plus d'une fois M. de Gaspé, il remplit avec courage et avec entrain sa tâche quotidienne; il fait modestement et très consciencieusement cette petite histoire, qui est bien l'histoire vraie et toute belle de son pays.

Cette petite histoire s'agrandit, d'ailleurs, d'elle-même; et selon les mouvements généreux et héroïques des âmes populaires, elle s'élève parfois jusqu'à la hauteur des grands drames. Souvenez-vous de cette scène inoubliable et si angoissante de la débâcle, à Saint-Thomas de Montmagny. C'est au moment où Jules et Arché, qui retournent du collège au manoir, arrivent au village de Saint-Thomas. La cloche de l'église sonne à toute volée et appelle au bord de la rivière, du côté de la chute, toute la population inquiète et affolée. Là, un homme, qui avait voulu traverser la rivière en voiture, le malheureux Dumais, lutte au milieu des glaces qui se brisent, qui s'effondrent. Déjà de hardis sauveteurs se risquent au secours du naufragé. Le péril est d'autant plus grave que la débâcle de la rivière peut s'effectuer d'un moment à l'autre, et pousser avec une force irrésistible vers la cataracte et vers la mer sauveteurs et victime. Et, en effet, pendant que l'on cherche à opérer le sauvetage, «un mugissement souterrain, comme le bruit sourd qui précède une forte secousse de tremblement de terre, semble parcourir toute l'étendue de la Rivière-du-Sud, depuis son embouchure jusqu'à la cataracte d'où elle se précipite dans le fleuve Saint-Laurent. A ce mugissement souterrain succéda aussitôt une explosion semblable à un coup de tonnerre dans le lointain.....

(1) Page 330.

Ce fut une clameur immense. La débâcle! la débâcle! Sauvez-vous! sauvez-vous! s'écrièrent les spectateurs sur le rivage.

«En effet, les glaces éclataient de toutes parts, sous la pression de l'eau qui, se précipitant par torrents, envahissait déjà les deux rives. Il s'ensuivit un désordre affreux, un bouleversement de glaces qui s'amoncelaient les unes sur les autres avec un fracas épouvantable, et qui, après s'être élevées à une grande hauteur, surnageaient ou disparaissaient sous les flots. Les planches, les madriers sautaient, dansaient, comme s'ils eussent été les jouets de l'océan soulevé par la tempête. Les amarres et les câbles menaçaient de se rompre à chaque instant.»⁽¹⁾

Ce fut pendant ces scènes indescriptibles de confusion, où la plus vive anxiété, l'espérance et l'angoisse se couaient tour à tour les spectateurs, que Jules et Arché arrivèrent au rivage; et l'on sait comment Arché, n'écoulant que son vaillant coeur, s'élança, les reins ceinturés d'une forte amarre, dans la rivière, et comment, se laissant emporter par les flots déchaînés, il s'en alla recueillir, au vieux tronc de cèdre où il s'était cramponné, mais que les glaces menaçaient à chaque instant d'arracher, l'infortuné Dumais.

Ce sauvetage héroïque constitue l'un des chapitres les mieux écrits de toute l'oeuvre de Gaspé. Le mouvement des foules, des glaces et des eaux y est décrit avec une telle ampleur et une telle variété, qu'une vie intense déborde de ces pages, et que nulle part ailleurs, dans ce livre, on ne voit l'histoire des humbles s'élargir avec plus de puissance, et devenir plus naturellement de la véritable et très vaillante épopée.

(1) Page 65.



De Gaspé, qui a su raconter et peindre si vivement un tel épisode, pouvait ensuite entreprendre de tracer d'une main sûre les scènes sanglantes et désastreuses de la guerre. Ces scènes sont, en vérité, de la plus grande histoire, mais la grande histoire est aussi familière à notre auteur que la petite; et s'il éprouve quelque tristesse à raconter nos dernières résistances patriotiques, il y a dans les regrets du vieillard je ne sais quelle joie discrète et forte qui se manifeste et qui éclate, quand il rappelle tant d'actions valeureuses, tant de sacrifices si courageusement offerts, tant d'immolations sublimes, qui couronnent comme d'une auréole de martyr la suprême agonie de la puissance française en Amérique.

Et il met à raconter cette gloire des défenseurs du drapeau blanc, un empressement d'autant plus grand que trop longtemps ici on a ignoré la conduite de ces soldats malheureux, et que trop volontiers l'on a prêté l'oreille aux calomnies des historiens anglais.

«Vous avez été longtemps méconnus, mes anciens frères du Canada! Vous avez été indignement calomniés. Honneur à ceux qui ont réhabilité votre mémoire! Honneur, cent fois honneur à notre compatriote, M. Garneau, qui a déchiré le voile qui couvrait vos exploits! Honte à nous qui, au lieu de fouiller les anciennes chroniques si glorieuses pour notre race, nous contentions de baisser la tête sous le reproche humiliant de peuple conquis qu'on nous jetait à la face à tout propos! Honte à nous qui étions presque humiliés d'être Canadiens! Confus d'ignorer l'histoire des Assyriens, des Mèdes et des Perses, celle de notre pays était jadis lettre close pour nous.»⁽¹⁾

(1) Page 201.

C'est pour contribuer lui-même à cette oeuvre de réhabilitation qu'il raconte quelques-unes des dernières scènes du drame qui se dénoue aux portes de Québec, sur les plaines d'Abraham.

Et d'abord, l'incendie de nos campagnes, dont avec une habileté d'artiste et de romancier, il fait coupable Arché lui-même. Quand on lit ces pages où flamboie «l'incendie de la côte sud», on ne sait si la désolation des habitants, et les ruines fumantes de tant de maisons réduites en cendre sont un spectacle plus triste et plus lamentable que le drame tout psychologique qui occupe et torture la conscience du lieutenant de Montgomery. Ce fut vraiment le triomphe de l'écrivain de faire, malgré tout, si sympathique aux lecteurs canadiens, le destructeur même de leurs propres foyers.

Puis, comme pour opposer à ce tableau où s'étaient d'inutiles et sombres vengeances, qu'éclairent les plus sinistres reflets, la hardiesse loyale et franche de nos soldats, la lumière pure des grands dévouements, M. de Gaspé nous fait assister aux dernières escarmouches qui terminèrent notre consolante et dernière victoire de 1760. Il met en présence les deux jeunes guerriers qui doivent retenir l'attention du lecteur. Il procède un peu à la façon d'Homère, qui ne s'attachait nullement à décrire les mouvements d'ensemble des batailles où Troyens et Grecs luttaient corps à corps, et se précipitaient les uns contre les autres, mais qui aimait mieux décrire ces combats singuliers où deux guerriers, Agamemnon et Oïlée, Achille et Hector, mesurent leur valeur. L'auteur des *Anciens Canadiens* n'entreprend pas le récit de cette grande mêlée héroïque où les Canadiens, conduits par Lévis, et victorieux pendant la journée du 28 avril, prouvèrent une fois encore qu'ils étaient plus grands que leurs malheurs. Il concentre plutôt l'attention du lecteur sur les deux héros de son drame, et s'il met en bonne lumière, autour du moulin de Dumont, la prudence réfléchie d'Arché, il exalte avec une visible prédilec-

tion le courage bouillant et irrésistible de Jules. Le «petit grenadier», comme on l'appelle au camp, se jette tête baissée au milieu des ennemis plus nombreux, et à travers les balles anglaises il s'élance trois fois à l'assaut du moulin qu'on se dispute comme une indispensable forteresse; après le combat et la victoire finale, c'est au milieu d'un monceau de morts et de blessés qu'il faudra aller chercher le jeune et brave d'Haberville.

Ce seul fait d'arme, raconté d'une plume alerte et précise, résume dans sa vaillante et brève simplicité toute la bravoure du soldat canadien-français. Et il est exposé là, sous le regard du lecteur, comme le type de tant d'actions généreuses que le patriotisme multiplia ce jour-là sous les murs conquis de la ville de Québec. Il suffit donc à M. de Gaspé pour venger la mémoire de nos pères, et pour étayer, dans l'imagination des contemporains, la thèse historique que Garneau avait péremptoirement démontrée à leurs esprits.

Ainsi se trouvait réalisée l'une des plus nobles ambitions de l'auteur des *Anciens Canadiens*, et peut-être le plus puissant motif qui le fit écrire son livre.

*

*

*

L'histoire, obscure ou glorieuse, grande ou petite, ne suffit pas au roman, pas plus que d'elle seule pourrait s'accommoder l'épopée. Et, d'ailleurs, M. de Gaspé reporte ses lecteurs vers des temps déjà trop reculés, vers une époque trop lointaine pour que les événements s'y dessinent dans une pure lumière de vérité. On sait comme la légende pousse vite dans le champ de l'histoire, et comme elle y fleurit et mêle ses multiples couleurs aux sèches et arides réalités. Et le charme de la légende devient quelque chose de mystérieux et de sacré, quand elle-même se laisse envahir et pénétrer par le merveilleux.

Or, la légende et le merveilleux sont partout dans l'histoire de notre bon vieux temps; et ils laissent flotter sur les récits des anciens, et sur leurs actions, le voile transparent, ondoyant et gracieux de leurs capricieuses fictions. De Gaspé n'avait qu'à entendre sa mère lui raconter les classiques histoires de revenants, il n'avait qu'à se souvenir des longues veillées du manoir où, par exemple, l'on évoquait l'ombre fugitive de la sorcière du domaine.⁽¹⁾ N'est-ce pas elle qui avait prédit les horreurs de la guerre, et tous les maux qui devaient désoler la maison des d'Haberville? Un jour, Arché, Jules et Blanche étaient allés la visiter dans la pauvre cabane où elle s'entretenait avec les esprits, et, comme une pytho-nisse qui s'agite sur son trépied, elle avait fait retentir à leurs oreilles des paroles mystérieuses, et trois fois la malédiction était tombée de ses lèvres sur le groupe de jeunes gens qui la voulaient apaiser et consoler. « Malheur! malheur! malheur à la belle jeune fille qui ne sera jamais épouse et mère! et qui n'aura bientôt, comme moi, qu'une cabane pour abri!

«Malheur! malheur! malheur à Jules d'Haberville, le brave entre les braves, dont je vois le corps sanglant trouvé sur les plaines d'Abraham!

«Malheur! malheur! malheur à Archibald de Locheill. Garde ta pitié pour toi et tes amis! garde-la pour toi-même, lorsque, contraint d'exécuter un ordre barbare, tu déchireras avec tes ongles cette poitrine qui recouvre pourtant un coeur noble et généreux! Garde ta pitié pour tes amis, Archibald de Locheill! lorsque tu promèneras la torche incendiaire sur leurs paisibles habitations; lorsque les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfants fuiront devant toi comme les brebis à l'approche d'un loup furieux! Garde ta pitié; tu en auras besoin, lorsque tu porteras dans tes bras le corps sanglant de celui que tu appelles ton frère! Je n'éprouve, à pré-

(1) Cf. pages 155 et suivantes.

sent, qu'une grande douleur, ô Archibald de Locheill! c'est celle de ne pouvoir te maudire! Malheur! malheur! malheur!»

Et la folle du domaine disparut dans la forêt; et plus tard quand Arché, en proie à tous les tourments de la prophétie réalisée contemplait, du haut d'un rocher qu'enveloppait la nuit, les derniers feux de l'incendie du manoir, il vit encore passer dans les ténèbres la folle du domaine qui étendit ses longs bras vers les ruines, et cria d'une voix lamentable sa triple malédiction. Il la vit errer à travers les débris fumants, et pousser dans la nuit les trois mots liturgiques: désolation! désolation! désolation!⁽¹⁾

Et le lecteur s'imagine entendre comme un écho de la voix des antiques prophéties; il croit apercevoir à travers le temps, et dans les plus lointaines profondeurs de la légende, la fille de Priam, Cassandre, articulant ses monosyllabes fatidiques, et annonçant au choeur des vieillards les malheurs qui menacent et qui désolent déjà le palais des Atrides.

Le merveilleux se mêle donc à l'action des personnages des *Anciens Canadiens*; ces personnages se heurtent eux-mêmes aux êtres mystérieux qui traversent leur vie, ils en subissent ou redoutent l'influence, et c'est là l'une des façons, et certes la meilleure, d'introduire le merveilleux dans la légende et dans l'épopée.

Mais, ce n'est pas là pourtant la voie familière par laquelle de Gaspé le fait entrer dans son livre. Il y fait apparaître le merveilleux comme un épisode qu'il juxtapose à l'intrigue du roman, et qui, tout en nous faisant pénétrer plus à fond la vie des anciens Canadiens, ne laisse pas de former dans son poème comme un chant que l'on pourrait isoler du récit principal. C'est surtout sous la forme des contes étranges de José que se présen-

(1) Pages 213 et suivantes.

te le merveilleux des *Anciens Canadiens*. Or, José, c'est le domestique, le vieux et fidèle serviteur des d'Haberville; mais c'est aussi le type du bonhomme crédule, qui joint ensemble, par je ne sais quelle alliance bizarre et pourtant vraisemblable, beaucoup de bon sens et beaucoup de naïveté. José est une des créations les plus originales et les plus vivantes de Gaspé, et c'est lui qui va remplir deux longs chapitres du livre avec les véridiques histoires qu'il tient de «son défunt père qui est mort», François Dubé.

Presque toutes les superstitions de José tiennent dans la croyance aux sorciers et aux poursuites nocturnes et macabres de la Corriveau. Mais il adhère à ces dogmes populaires de toute la force des traditions familiales, et il les expose avec toute la sincérité d'un professeur de spiritisme. D'ailleurs, Jules et Arché, ces deux jeunes philosophes sans expérience, n'essaient-ils pas, au sortir même du collège d'où il les ramène, et sur la longue route de Saint-Michel, où l'on aperçoit sans cesse à gauche, au milieu du large fleuve, l'île d'Orléans, séjour classique des sorciers, n'essaient-ils pas de discuter sur la nature de ces esprits, et ne cherchent-ils pas, comme d'impies rationalistes, à expliquer par des causes naturelles ces feux follets que nos habitants de la rive sud voient le soir courir et s'agiter sur les grèves de l'île enchantée? Lumières des pêcheurs, qui, pendant les nuits sombres, s'en vont avec des flambeaux faire la visite des filets, avait dit Jules; ou bien gaz enflammés qui s'échappent parfois des terres basses et marécageuses!

Véritables êtres surnaturels, reprend José, qui s'appuie sur les récits de son père, François Dubé, lorsque, pendant les longues veillées, il contait à ses enfants et à ses amis ses tribulations, et qu'il les faisait frissonner comme des fiévreux, tant ses histoires étaient vraies et terrifiantes!⁽¹⁾ Il les avait bien vus, les sorciers, un soir qu'il

(1) Page 40.

revenait de la ville et qu'il avait quelque peu pintoché avec des connaissances en passant à la Pointe-Lévis. Sur les hauteurs mêmes de Saint-Michel, au moment où vaincu par l'endormitoire il se préparait à passer la nuit sous son cabrouette, il avait vu l'île d'Orléans s'enflammer tout à coup, puis des lumières errantes danser le long de la grève. A force de les bien regarder pendant cette nuit infernale, il avait nettement aperçu les formes fantastiques de ces êtres merveilleux. Aussi bien, n'étaient-ce pas de purs esprits. «C'était comme des manières d'hommes: une curieuse engeance tout de mêmel ça avait une tête grosse comme un demi-minot, affublée d'un bonnet pointu d'une aune de long; puis des bras, des jambes, des pieds et des mains armés de griffes, mais point de corps pour la peine d'en parler. Ils avaient, sous votre respect, mes messieurs, le califourchon fendu jusqu'aux oreilles; ça n'avait presque pas de chair: c'était quasiment tout en os, comme des esquelettes. Tous ces jolis gars avaient la lèvre supérieure fendue en bec de lièvre, d'où sortait une dent de rhinocéros d'un bon pied de long... Le nez ne vaut guère la peine qu'on en parle: c'était, ni plus ni moins, qu'un long groin de cochon, sous votre respect, qu'ils faisaient jouer à demande, tantôt à droite, tantôt à gauche de leur grande dent: c'était, je suppose, pour l'affiler. J'allais oublier une grande queue, deux fois longue comme celle d'une vache, qui leur pendait dans le dos et qui leur servait, je pense, à chasser les moustiques.»

Parmi ces sorciers, les uns n'avaient qu'un oeil, comme les cyclopes, mais les autres avaient tous leurs yeux, et de ces yeux sortaient des flammes vives et ardentes qui éclairaient comme en plein jour l'île d'Orléans.

Dirigée par un chorège qui n'était qu'un sorcier plus long que les autres, puisque le père de José estima qu'il était bien aussi haut que le clocher de Saint-Michel, cette bande de lutins exécutaient des danses rapides, et des

rondes si enlevantes qu'ils ne mettaient pas une minute à faire le tour de l'île d'Orléans.

C'est au moment où François Dubé, fasciné et effrayé par tant de visions inexplicables, regardait sans bouger la fête diabolique, qu'il sentit la Corriveau se grappigner amont lui, et lui étendre sur les épaules ses grandes mains sèches comme des griffes d'ours.

Or, la Corriveau est un personnage historique qui hanta autant que les sorciers l'imagination de nos anciens. Accusée et convaincue d'avoir tué deux maris qu'elle avait successivement épousés à Saint-Vallier, elle fut pendue en 1763 sur les buttes à Neveu, près des Plaines d'Abraham; et son cadavre, emprisonné dans une cage de fer, fut exposé pour le plus grand bien de la morale publique, à la fourche des quatre chemins qui se croisent dans la Pointe-Lévis. Une nuit, la Corriveau disparut avec sa cage: des jeunes gens en avaient débarrassé la Pointe-Lévis où elle affolait les imaginations, et l'avaient enfouie à quelques pas du cimetière. Mais le spectre de la Corriveau continua de poursuivre, la nuit, les esprits inquiets et craintifs; on la vit, dit-on, plus d'une fois se promener avec sa cage le long des routes où elle terrifiait les passants.

Or, ce soir-là, où le père de José fut témoin de la sérénade des mystérieux insulaires, il prit envie à la Corriveau d'aller danser avec les sorciers; et comme elle ne pouvait traverser le Saint-Laurent, qui est un fleuve béni, sans le secours d'un chrétien, elle supplia François Dubé de la transporter. Et l'on sait que sur le refus très catégorique de François, elle lui fit perdre tout sentiment, monta sur son âme et se rendit au sabbat. Ce n'est que le lendemain matin, au chant d'un petit oiseau, et lorsque déjà le soleil lui reluisait sur le visage, que le défunt père de José reprit ses sens et sa route.

De Gaspé, qui s'amuse sans doute autant que le lecteur, à entendre raconter ces mirifiques histoires, se plaît

à y mêler les folles exagérations que se peut permettre une imagination qui a franchi ses bornes. Il grossit à plaisir les incidents du récit, il multiplie les prouesses des farfadets qui habitent l'île enchantée, persuadé que toute cette fantasmagorie délirante ne fait qu'ajouter plus de vraisemblance à l'élément épique de son livre. Rien ne peut étonner le lecteur qui s'est laissé ainsi transporter dans le monde du rêve et de la fantaisie héroïque. Il accepte tout ce qu'on lui dit être le naturel effet et le jeu magique des facultés merveilleuses des personnages. Et puisque nous sommes ici en compagnie des lutins, il ne paraît pas étrange que leurs sabbats soient si féeriques, que leur agilité dépasse toute humaine conception, et qu'au milieu de leurs sérénades ils avertissent François Dubé qu'ils n'ont plus que quatorze mille quatre rondes à faire autour de l'île. On n'est pas davantage étonné d'entendre se prolonger en répercussions formidables les trois cris sataniques que poussent ensemble tous les sorciers... «L'île en fut ébranlée, nous assure José, jusque dans ses fondements. Les loups, les ours, toutes les bêtes féroces, les sorcières des montagnes du nord se saisirent de ces cris, et les échos les répétèrent jusqu'à ce qu'ils s'éteignirent dans les forêts qui bordent la rivière Saguenay.»

Ainsi de Gaspé, par toutes ces légendes et toutes ces réminiscences, agrandit, élargit les lignes historiques qui entourent et encadrent le sujet de son roman; ou plutôt, il fait à ce cadre de nombreuses ruptures par où entrent et pénètrent la superstition des bonnes gens et le merveilleux canadien. Les deux chapitres: *Une nuit avec les sorciers* et *La Corriveau* ne sont pas, à la vérité, indispensables au dessin de son livre et à la suite des événements qui en constituent le fond essentiel. On pourrait concevoir l'intrigue de ce roman, sans que s'y rencontrent les sorciers et la Corriveau. Et, ainsi entendus, ces deux chapitres pourraient ne pas appartenir au premier plan que l'auteur avait organisé dans son esprit; ils seraient

alors dans les *Anciens Canadiens*, dans l'épopée de l'aède de Saint-Jean-Port-Joli, ce que sont dans les anciennes épopées ces chants de développement que la critique moderne a cru apercevoir, et que des poètes ont successivement brodés sur le thème primitif que leur avait légué la tradition.

Il est plus probable, cependant, et il est plutôt certain, que M. de Gaspé, qui donnait à son livre un titre si large et si vague: *Les Anciens Canadiens*, et qui se proposait donc de peindre des scènes de vie nationale plus encore que de raconter des souvenirs de famille, songeait déjà, quand il entreprit son oeuvre, à toutes ces légendes et à tous ces lutins qui avaient tour à tour ravi ou terrifié son enfance, et dont la vive image amusait encore sa vieillesse. Il voulut, en ces pages qui raconteraient le passé, verser tous ses souvenirs, et nul lecteur ne lui reprochera d'avoir, par un art d'ailleurs si simple et si naturel, rattaché à l'histoire vraie la légende fantaisiste. Il ne pouvait être le narrateur complet des moeurs et des habitudes anciennes, s'il ne mêlait à tous ses récits les merveilleuses choses dont s'enrichit et se fortifie la crédulité populaire. C'est donc encore de l'histoire véritable que fait M. de Gaspé quand il s'attarde à décrire le bal des sorciers, ou quand il rappelle les promenades nocturnes du squelette macabre de la Corriveau.



Décrire les scènes variées et pittoresques de la vie canadienne, esquisser en quelques-unes de ses lignes les plus générales le tableau des grands événements politiques et militaires de la conquête, pénétrer avec le lecteur dans les croyances les plus familières du peuple, voilà bien à quoi s'est particulièrement employé l'auteur des *Anciens Canadiens*, et de quoi il a surtout rempli son oeuvre. Mais

il ne pouvait peindre tant de choses, et broser une toile si large et si profonde, sans que, aux divers plans du dessin, apparussent et saillissent des personnages qui expriment toute cette variété d'objets, qui représentent, résument, incarnent la vie de l'histoire, la joie et les souffrances de la nation. Et l'art de l'écrivain consiste, alors, à distribuer avec ordre et proportion les rôles, à situer en lumière convenable les acteurs et à les faire se grouper et se disperser, ressortir et s'effacer selon les lois multiples du relief et de la perspective.

Nous ne dirons pas que de Gaspé a ici réalisé la perfection de son art, qu'il est un metteur en scène très ingénieux, et que Scribe ne fut pas plus dextre ni plus fertile en ressources. Les scènes elles-mêmes, où tour à tour nous transporte avec ses personnages l'auteur des *Anciens Canadiens*, sont aussi larges, aussi élevées, tantôt aussi familières, et tantôt aussi dramatiques que possible, mais le décor en est simple ou très peu compliqué, et les gestes et les paroles par où se découvrent l'âme, le caractère, la vie des acteurs sont, d'ordinaire, le mouvement sobre, le discours bref, pittoresque ou mollement verbeux, parfois indigent et terne, des gens qui ne s'étudient point.

De Gaspé n'ignore pas, lui qui a tant lu ses classiques au manoir de Saint-Jean-Port-Joli, qu'il existe un art de composer un personnage, de constituer en sa vivante complexité un caractère, d'analyser des âmes et d'en étaler les divers états sous le regard avide du lecteur; mais il ne semble pas se soucier de faire pareilles constructions ou semblables dissertations; il affecte plutôt de n'apparaître pas comme un psychologue inquiet qui observe ses personnages et surprend les moindres agitations de leurs consciences; il les fait tout simplement agir, et il les laisse se mouvoir et s'exprimer le plus naturellement du monde, bien assuré que le lecteur saura bientôt saisir et retenir tout ce qui en eux les peut personifier et singulariser. Et l'on voit, en effet, au

fur et à mesure que se développe l'action, et assez distinctement, se profiler, se dessiner et se préciser la silhouette, le personnage des principaux héros.

De Gaspé n'insistera pas non plus sur la composition du portrait physique de ces personnages. Il lui suffit de nous avertir que Jules est de petite taille; qu'à dix-huit ans il est frêle, brun; qu'il a de grands yeux noirs, vifs et perçants, et que ses mouvements sont brusques et saccadés, tandis que son ami Arché est plutôt grand, robuste avec des yeux bleus et des cheveux blonds. Arché a aussi le teint blanc et un peu coloré avec quelques taches rousses au visage et aux mains, et son menton s'accuse et se prononce fortement. Le premier est français, l'autre est écossais.

S'il s'agit ensuite de définir et de fixer l'âme et le caractère de ces deux jeunes gens, il n'y a plus guère qu'à les mettre en présence, eux, fils de deux races si différentes, et qu'à les faire se rencontrer et se heurter, se rapprocher et s'opposer.

Au collège, Jules est espiègle, railleur, taquin, tenace et indiscipliné. Il saute comme un singe sur les épaules de ses camarades, leur tire les cheveux, descend, court à un autre, et promène ainsi par toute la cour ses folles étourderies. Mais il est spirituel en même temps que très gai, et il captive donc et retient la sympathie de tous. Au surplus, il est bon et généreux. Il paye volontiers les dettes des jeunes amis qui sont en danger d'être fouettés, et il sollicite un jour, comme un bien inestimable, cette amitié de l'orphelin, qui va désormais remplir sa vie. Et il veut que cette amitié soit forte et solide, et pleine de confiance. Il éprouve le besoin de se reposer sur une âme qui soit plus calme et plus sérieuse que la sienne. Il a donc beaucoup de gravité sous cette légèreté apparente qui emporte et égaye sa jeunesse: par quoi, certes, Jules ne laisse pas de représenter encore et très exactement l'âme française.

Arché, qui a rapporté des montagnes de l'Ecosse, toute la mélancolie des gens du Nord et aussi tous les deuils qui ont assombri ses années d'enfance, oppose à la mobilité toujours active de Jules la tranquillité sereine et presque froide d'une âme qui toujours s'observe et se réserve. Il s'étonne, au collège, des taquineries dont Jules le poursuit, et il ne songe pas à s'en venger, parce qu'il est le plus fort. Au reste, il est philosophe; il s'applique à raisonner les choses, et sa méditation se change parfois en un rêve bleu de vague et langoureuse poésie. Jules se moque de la lune, quand il la voit balancer au ciel sa lampe mobile, et projeter sur la route de Saint-Thomas sa blanche lumière; il se souvient alors qu'au dortoir du collège un rayon de lune sur les couchettes des pensionnaires n'avait pas d'autre effet que celui de lui faire regretter sa liberté perdue. Arché, au contraire, fait monter vers l'astre «à la triple essence» l'hymne de sa dévote tendresse, et il admire cette Diane qui parcourt en reine paisible, dans le silence d'une belle nuit, les régions éthérées du ciel.⁽¹⁾

Au reste, Arché, comme tous les écoliers graves et un peu pédants, aime beaucoup à étaler ses souvenirs classiques, et il cite avec abondance ses meilleurs auteurs; les sentences latines n'ont rien qui l'effraient, et souvent elles échappent à ses doctes lèvres, au risque de provoquer chez Jules quelque légère indignation. Et quand les deux jeunes gens ne peuvent s'entendre, et que la frivolité de Jules exaspère la gravité d'Arché, celui-ci se contente de dire avec toute l'autorité de son imperturbable sang-froid: «Oh! Français! légers Français! aveugles de Français! il n'est pas surprenant que les Anglais se jouent de vous, par-dessous la jambe, en politique!»⁽²⁾

L'amitié d'Arché n'en est pour cela ni moins délicate, ni moins profonde. Son âme s'est attachée à l'âme de

(1) Cf. pages 60 - 61.

(2) Cf. page 51.

Jules, comme celle de David à Jonathas,⁽¹⁾ et jamais deux jeunes gens ne se sont aimés d'une affection plus pure et plus dévouée. L'amitié d'Arché, pénétrée, comme elle est, d'une sensible reconnaissance, prend les formes les plus aimables et les plus touchantes: elle se compose d'un respect et d'une tendresse qui en font le plus exquis et le plus louable sentiment.

Mais ce sont les vertus mêmes de ces deux amis qui les feront plus tard lutter l'un contre l'autre sur les champs de bataille. Jules est patriote autant qu'Arché lui-même est fidèle à son drapeau. Jules aime la terre natale, tous les braves censitaires qui la travaillent et la cultivent, tous ces récits et légendes que lui raconte sa mère, et qui ont poussé comme des fleurs sur le sol du pays. Quand il a quitté le collège, le bon supérieur lui a dit, comme à Arché: «Que votre cri de guerre soit: Mon Dieu, mon roi, ma patrie!»⁽²⁾ Et voici que cette devise elle-même va les faire tous deux se précipiter l'un contre l'autre. Jules défend, avec toute l'énergie du désespoir malheureux, la terre française qu'on veut lui arracher de dessous les pieds; pendant qu'Arché, victime du devoir et de la discipline impitoyables qui n'épargnent ni les souvenirs, ni les amitiés, exécute des ordres barbares, souffre en silence les tourments du désespoir et souhaiterait parfois retourner contre lui-même cette claymore de son père qui n'a jamais trahi. Arché qui ordonne qu'on mette le feu au manoir des d'Haberville; Jules qui, sous les remparts de Québec, essaie ses dernières forces pour percer la poitrine d'Arché et retombe inanimé dans les bras de son adversaire: voilà des situations cornéliennes, où la volonté se mesure avec le devoir, triomphe de toutes les hésitations, et où donc se révèle toute la grandeur tragique de ces âmes romaines.

Et certes, quand un romancier a su imaginer de telles

(1) Cf. page 78.

(2) Page 14.

rencontres, et concevoir des luttes aussi vives où s'engagent et se torturent les consciences, il n'a guère, vraiment, qu'à raconter les événements pour en faire goûter toute l'amertume, et pour en faire voir et apprécier la grandeur.



Il est un sentiment, plus intime, plus subtil et plus profond que celui du patriotisme et de la générosité héroïque, plus difficile à comprendre, à analyser et à reconstituer, surtout quand il s'efforce d'être discret et qu'il s'évertue à s'ignorer soi-même, c'est le sentiment ou la passion de l'amour. De ce sentiment il était inévitable que l'âme d'Arché, le héros sympathique du roman, se remplît et débordât quelque jour.

De Gaspé n'a pas insisté sur cet épisode, l'un des plus délicats et des plus touchants qu'il y ait dans son livre, parce qu'il ne voulait pas, au moyen de faciles intrigues et de trop sensibles émotions, détourner l'attention du sujet principal, et l'on peut dire unique, de son roman; il n'a touché que bien légèrement une corde sur laquelle tant de romanciers exécutent leurs troublantes variations, parce qu'il ne voulait pas, par des cris de la passion aiguillonnée et désespérée, briser l'harmonie de son chant tout patriotique.

Cependant, avec quelle grâce légère et quelle irréprochable candeur, avec quel vif émoi il a raconté l'idylle dont fut témoin, un soir d'été, «la grève aux anses sablonneuses qui s'étend du manoir jusqu'à la petite rivière Port-Joli»⁽¹⁾. Arché s'était enfin réconcilié avec M. d'Haberville; il se disposait à vivre auprès de ses amis, et il rêvait d'unir sa destinée à celle de Blanche, à la petite soeur dont il savait l'âme si douce et si bonne. Il

(1) Cf. pages 297 et suivantes.

s'en ouvrit à elle au cours d'une de ces promenades favorites qu'il aimait à faire sur le rivage, quand la marée était haute, et que le soleil couchant faisait ruisseler sa lumière d'or sur les flots. Que de souvenirs éveillait en la mémoire des jeunes gens le spectacle familial qui se déroulait à leurs regards! Et combien de fois leur innocente jeunesse avait porté sur ces mêmes rivages leurs âmes pures, enjouées et sereines! Et ce fut par toutes ces évocations du passé, par tous ces rappels de temps heureux à jamais disparus, qu'Archibald de Locheill éprouva le besoin de saisir et de captiver l'imagination et le coeur de la jeune fille. Toutes ces choses, les moindres accidents du rivage, les rochers où l'on allait s'asseoir, le sable que l'on avait si souvent foulé, et ce petit ruisseau qu'ils franchirent encore une fois, redisaient aux deux promeneurs l'amitié fraternelle qui les avait depuis longtemps unis, et elles les invitaient encore à l'amour qui devrait les attacher désormais et les lier l'un à l'autre. Arché aimait Blanche, avec cette passion respectueuse et discrète qui remplissait aussi l'âme de la jeune fille.

Tous deux s'aimaient, non pas de la façon timide, mais un peu précieuse des jeunes gens de Marivaux, mais d'un amour qui mesure ses mouvements sur la convenance même des relations familiales, qui s'ignore aussi longtemps qu'il ne lui est pas permis de s'exprimer, et qui ne s'exprime que pour se manifester dans toute l'ingénuité et avec la franchise un peu brusque de son ardeur.

Aussi, il fallut à Arché bien des détours, et de patientes digressions, avant de se déterminer à risquer l'inévitable déclaration. Elle vint enfin, brûlant les lèvres d'Arché, et résonnant comme une étourdissante et inconcevable audace aux oreilles de Blanche. Jamais la jeune fille des d'Haberville n'avait pensé qu'il lui fût possible, malgré ses personnelles inclinations, d'épouser le soldat qui avait ravagé le domaine de son père. Elle bondit sous la flèche dont l'avait frappée Arché:

«Vous m'offensez, capitaine Archibald Cameron de Locheill! Vous n'avez donc pas réfléchi à ce qu'il y a de blessant, de cruel dans l'offre que vous me faites! Est-ce lorsque la torche incendiaire, que vous et les vôtres avez promenée sur ma malheureuse patrie, est à peine éteinte, que vous me faites une telle proposition?» Et elle ajouta, avec une pointe de préciosité qui est bien un peu du marivaudage: «Ce serait une ironie bien cruelle que d'allumer le flambeau de l'hyménée aux cendres fumantes de ma malheureuse patrie!»

Où l'on voit donc que chez Blanche, comme chez tous ces anciens Canadiens que nous a dépeints M. de Gaspé, l'amour du sol natal, le sentiment patriotique priment tous les autres sentiments et tous les autres amours. Ces gens-là s'inquiètent, avant tout, d'accorder et d'ajuster toute la vie avec l'orgueil national et ses exigences parfois douloureuses.

Devant une opposition si vive, et peut-être depuis longtemps prévue et calculée, Arché ne put guère insister que juste comme il fallait pour montrer la vérité profonde de son dessein. Comme une autre Chimène, Blanche s'obstina dans son refus; les sanglots parfois étouffaient sa voix, mais elle fut plus forte que sa passion. Jamais, sans doute, elle n'aura d'autre amour que celui d'Arché, mais jamais non plus, victime pieuse et volontaire de son patriotisme, elle ne donnera sa main au lieutenant de Montgomery. Et quand, à la tombée du jour, les deux jeunes gens revinrent au manoir, ils ne remarquèrent pas que l'approche de la nuit donnait à la mer, au rivage et à toute la nature une grâce nouvelle et tranquille, et un charme plus doux: leurs âmes, en proie à de trop violentes émotions, étaient insensibles maintenant à la beauté et à la poésie des longs soirs d'été.

Malgré que cet épisode, cette idylle soit si propre à émouvoir le lecteur, elle ne constitue pas une étude attentive des jeux et des combats de la passion humaine.

L'auteur ne paraît pas avoir cure de psychologie; ou plutôt, il est psychologue d'une façon qui convient à ses goûts et à son tempérament, et en ce sens qu'il tâche de dessiner seulement les mouvements généraux de la passion. La passion, ainsi racontée et mise en oeuvre, ne fournit, nécessairement, que des portraits qui sont courts; les divers traits, peu nombreux, qui les composent, laissent à l'imagination du lecteur le soin et le loisir de compléter le dessin de l'artiste.

*

*

*

Ce même procédé, qui consiste à laisser les personnages se dresser eux-mêmes en pieds sous le regard du lecteur, fait que souvent il arrive qu'il faille rechercher ici et là, à travers toutes les pages du livre, les éléments qui peuvent servir à leur reconstitution. C'est ainsi qu'il sera nécessaire de recueillir un peu partout, dans ce roman, et au hasard des circonstances, la pensée, les paroles, les gestes de M. d'Haberville, le père de Jules, si l'on veut prendre de lui une image précise. Héritier de longues traditions familiales, type parfait du seigneur canadien, esprit autoritaire et franc, conscience vigoureuse où se mêlent les vertus les plus bourgeoises, les vanités les plus chevaleresques, les instincts militaires les plus violents, et les découragements les plus profonds, M. d'Haberville est surtout soldat. Il en a toute l'ardeur et toute la crâne générosité. A son fils qui lui demande d'accueillir au manoir l'orphelin dont il s'est fait un ami, il répond: «Son père repose sur un champ de bataille glorieusement disputé: honneur à la tombe du vaillant soldat. Tous les guerriers sont frères, leurs enfants doivent l'être aussi»⁽¹⁾. Mais c'est parce qu'il est soldat, qu'il éprouvera si longtemps en son âme blessée l'effet

(1) Cf. page 27.

de ce coup terrible que porta dans tous les coeurs canadiens notre suprême défaite. Son manoir incendié, son foyer ruiné et sa patrie conquise, tant de malheurs abattus sur lui aigrissent son caractère, le firent triste et chagrin; et il ne faudra rien moins que l'autorité impérieuse d'une destinée irrévocable pour ployer cet homme, et lui faire accepter sa vie nouvelle.

Assez semblable à son frère, M. d'Haberville est l'oncle Raoul: l'oncle traditionnel, vieux garçon, utile, mais un peu sec et capricieux, comme le sont les oncles célibataires qui vivent chez les autres, qui exagèrent parfois leur importance pour ne pas ressembler trop à des êtres parasites, qui dorlottent les petits neveux, et que l'on aime pourtant pour ce qu'ils conservent toujours en eux de jeunesse, de bravoure et de cette tendresse qu'ils ont si parcimonieusement dépensée. L'oncle Raoul a l'allure militaire, impérative; il est vif, et excessif en ses paroles et en ses jugements; il jure avec fermeté, et quand il dialogue, il coupe l'air en tous sens avec sa canne, au risque d'attraper tous ses voisins. Au demeurant, il est bon garçon, et on l'écoute et on le respecte pour ses conseils souvent distribués, sa franchise correcte et son attachement au foyer.

Dans ce livre des *Anciens Canadiens*, où l'homme tient la première place et les principaux rôles, la femme n'apparaît que tout à fait à l'arrière-plan, dans la lumière discrète de sa maison, occupée aux soins du ménage, ou présidant les réunions de famille.

Les images très douces de madame d'Haberville et de Blanche n'occupent pas plus de place dans cette épopée que celles des femmes troyennes dans le roman historique d'Homère. C'est la vie intérieure que symbolisent les héroïnes de M. de Gaspé, avec ses affections domestiques, ses longues conversations au foyer, et cette surveillance diligente et aimable qui assure à la femme canadienne son prestige et sa suave autorité.

De Gaspé insistera plutôt sur la description et sur la peinture des gens du peuple, des censitaires et des domestiques, puisque, après tout, ce sont eux qui représentent le plus exactement les mœurs des anciens Canadiens. Et telles scènes de son livre rappellent ces tableaux flamands, où s'étalent la bonne humeur, la vie robuste, bruyante et grasse des bonnes gens. Ces scènes, quoique situées à l'arrière-plan du roman, y sont construites avec tant de relief qu'elles attirent le regard, et l'y retiennent longtemps fixé. Le seul costume de ces personnages familiers suffit à intéresser l'oeil, et à donner au tableau quelques-unes de ses véritables couleurs: capot d'étoffe noire tissée au pays, bonnet de laine grise, mitasses et jarrettières de la même teinte, ceinture aux couleurs variées et gros souliers de peau de boeuf du pays, plissés à l'iroquoise: c'est la tenue habituelle des traversiers de Lévis, et c'est aussi, pendant l'hiver, celle des anciens Canadiens. Il n'y faut ajouter que le *bougon* de pipe inévitable, que mâchonne et déguste délicieusement le fumeur de nos campagnes.

Parmi ces personnages rustiques qui passent et repassent au fond de la scène en des attitudes si pittoresques, M. de Gaspé s'est plu surtout à mettre en bonne lumière celui du père José.

Nous ne pouvons dire, cependant, que José est exactement le type de l'habitant canadien. Sa naïve simplicité ne va-t-elle pas parfois au delà de l'ordinaire mesure qui convient à nos gens? Et encore, qu'il ne faille pas juger les habitants d'autrefois par ceux-là, très bourgeois, qui peuplent aujourd'hui nos vieilles paroisses, il semble bien que José, qui représente pourtant un type vécu et vu, exagère un peu en ses formes et en ses manières l'habituelle bonhomie des anciens Canadiens. Il a gardé quelque chose de cet extravagant de François Dubé dont il est le fils, qui jurait avoir vu de ses yeux danser les sorciers, et qui avait senti la Corriveau lui grimper sur les épaules.

En tout cas, José est bien l'exemplaire fidèle du vieux domestique qui n'a vécu que pour son maître, qui a pris soin des enfants, qui s'est identifié avec tous les intérêts du seigneur, qui a sa place au foyer, qui fait partie de la famille, et qui se dévouerait jusqu'à la mort pour les gens de la maison. Il a pour son jeune maître Jules tous les égards respectueux et les sollicitudes les plus touchantes. L'incendie du manoir l'attristera presque autant que M. d'Haberville lui-même. Avec cela qu'il est patriote comme tous ceux qui ont assisté et pris part aux guerres de 1760. N'a-t-il pas perdu — ou oublié, comme il dit — sa main droite sur les Plaines d'Abraham? ⁽¹⁾

Un jour — c'était plusieurs années après la cession du pays aux Anglais — il conduisait Arché à Québec. «Voici la ville», dit-il à son compagnon de route, dès qu'il l'eut aperçue là-bas devant lui; «mais pas plus de pavillon blanc que sur ma main, ajouta-t-il en soupirant. Et, pour se donner une contenance, il chercha sa pipe dans toutes ses poches en grommelant et répétant son refrain ordinaire: «Nos bonnes gens reviendront.» ⁽²⁾

L'affection qu'avait José pour ses maîtres, ceux-ci la lui rendaient bien; et il n'y a guère de pages plus touchantes dans tout le roman de M. de Gaspé que le récit de la mort de José s'éteignant doucement au manoir dans les bras de Jules, sous le regard attendri des petits enfants que l'on avait fait venir exprès du collège, pour que le vieillard les pût revoir avant de s'en aller pour toujours. On sent que l'auteur a mis dans cette page de son livre toute l'âme bonne et attendrie que lui ont faite les patriarcales traditions du manoir: et l'on est heureux, tout comme de Gaspé lui-même, de voir une mort si calme et si honorable finir et couronner une vie si dévouée et si fidèle.

(1) Page 293.

(2) Page 313.



Parmi tous ces personnages du roman que l'on aime à se rappeler, et qui se profilent dans nos imaginations avec leurs allures singulières, il en est un autre qu'il est impossible de ne pas apercevoir presque à chaque page, et que l'on ne peut donc oublier: c'est l'auteur lui-même.

L'auteur compte toujours parmi les personnages d'un roman, si impersonnelle que soit l'oeuvre, et si discret que soit l'ouvrier. S'il ne se mêle directement à l'action, et s'il ne s'agit pas lui-même sur la scène, on sent bien qu'il est là, dans la coulisse, qui fait mouvoir les acteurs, et leur dicte leurs rôles. C'est sa pensée, c'est son sentiment personnel qui souvent s'expriment; il s'incarne avec l'une ou l'autre de ses créatures, et il s'identifie avec elle. C'est, d'ailleurs, son cerveau qui produit toute la pièce, et la marque d'une empreinte plus ou moins originale et puissante. Et comme de notre personnalité, la substance la meilleure et la plus précieuse, c'est la pensée intime, la conviction profonde, les affections et les jugements, il suit de là que nul personnage ne s'étale, en un roman, avec plus d'ampleur et, parfois, avec plus de complaisance que l'auteur lui-même. Et l'on peut donc, avec les oeuvres écrites, reconstruire assez exactement la mentalité et l'âme de celui qui les a conçues.

Dès lors, il serait possible de dessiner ici le portrait moral de M. de Gaspé; il n'y aurait qu'à surprendre et à saisir sa pensée partout où elle se découvre et s'annonce. Aussi bien, parfois, et malgré la discrétion et la retenue habituelles dont il faut le louer, et qui donnent à son oeuvre une suffisante mesure d'impersonnalité, il arrive que l'auteur des *Anciens Canadiens* fait lui-même, et brusquement, irruption dans son livre, se mêle aux personnages, parle pour son compte, rappelle ses

souvenirs⁽¹⁾ et prononce d'autorité ses propres jugements. Si bien que non seulement la vie des anciens Canadiens, mais la vie même de M. de Gaspé afflue dans son oeuvre et s'y concentre, s'y répand et en déborde. Ce roman est, en vérité, une première série des *Mémoires*. Ce sont les premières confidences de l'auteur au public. L'un des principaux héros du livre, M. d'Haberville, n'étant pas autre, en réalité, que le grand-père de M. de Gaspé, cet Ignace-Philippe-Aubert qui fit rudement son devoir de soldat dans les guerres de la conquête, et dont le manoir fut incendié par les Anglais,⁽²⁾ le petit-fils ne pouvait s'empêcher de raconter ses souvenirs, de consulter sa propre vie, de dire ses impressions, et de nous révéler l'âme que lui avait façonnée la religion du foyer. Il voulut même aller jusqu'à des confessions douloureuses, et livrer aux lecteurs ce qu'il aurait pu facilement leur cacher: sous le masque de M. d'Egmont, il raconte les extravagances, les poignantes angoisses, les tristesses fatales de son existence propre.

Aussi, quand on ramasse, ici et là, les réminiscences, les enthousiasmes, les ironies et les haines, les aveux et les regrets de l'auteur, et que l'on prend garde à la façon dont tout cela est dévoilé, exprimé et raconté, on voit peu à peu se reformer, sous le regard de l'imagination, la physionomie de l'écrivain, ses états d'âme, et se dessiner et s'accuser les lignes principales de son portrait.

Et ce portrait psychologique ressemble assez, croyons-nous, au portrait physique que l'on a gardé de ce septuagénaire. Il n'y a pas, certes, que de la bonhomie dans ce visage de vieillard où la vie avait imprimé de si multiples et diverses sensations. Il y a aussi des traces de pensées élevées, de passions ferventes, de tristesses mé-

(1) Voir, par exemple, à la page 148, le souvenir de sa prière pour les morts que lui faisait, chaque jour, réciter sa mère.

(2) Cf. *Biographie de M. de Gaspé*, par l'abbé Casgrain, dans *Oeuvres Complètes*, II, 250.

lancoliques. Cette physionomie est même plutôt chagrine: les lèvres qui sont épaisses, couvertes d'une forte moustache, et qui se ferment lourdement sous un nez trop gros, ne paraissent pas s'ouvrir facilement pour les rires fins et légers; la gaieté soudaine, gauloise et burlesque des conteurs populaires devait être plutôt la sienne. Il y a, d'ailleurs, quelque chose d'un peu nonchalant, de trop abondant et d'excessif dans ces traits inférieurs du visage, qui sont si fortement marqués, où le menton frais rasé et large s'en va fuyant sous la barbe blanche qui enveloppe la gorge et recouvre les joues. En revanche, le front haut, bien dégagé, repose très noblement sur l'arcature saillante des sourcils, et semble bien fait pour les silencieuses méditations. Le regard lui-même ne porte pas tout entier sur les choses extérieures; abrité sous le pli large et retombant des paupières, à la fois ferme et bon, il semble se tourner vers le monde intérieur des pensées et des souvenirs. Les paupières inférieures, que l'on dirait avoir été gonflées par les larmes, et qui s'affaissent mollement jusqu'au ride profond qui les découpe en demi-cercle et les relève, ajoute encore à la mélancolie de cet oeil un peu mystérieux et voilé.

C'est avec cette physionomie complexe que M. de Gaspé apparaît dans son livre. Tour à tour joyeux et triste, naïf et philosophe, passionné et bon enfant, aristocrate et homme du peuple, il exprime avec une grande variété d'attitudes les sentiments qui emplissent son âme canadienne. Mais, puisque c'est une page d'histoire qu'il a surtout voulu écrire, il n'est pas étonnant que ce soit son patriotisme très sensible, souvent meurtri, confiant ou irrité, qui s'y traduise le plus volontiers et le plus souvent.

M. de Gaspé intervient donc dans les récits et l'action du roman pour nous dire, sur la vie politique de son pays, sa pensée personnelle, pour apprécier les faits, et soulager sa conscience qu'il avait tenue si longtemps fermée. Non pas qu'il ait sur les événements qu'il ra-

conte, ou auxquels il fait allusion, des réflexions bien neuves ou profondes. De Gaspé est plutôt l'écho et l'interprète des pensées communes qui agitent et mènent la foule; il les exprime seulement avec plus d'éloquence que ne fait le peuple; il leur donne la tournure oratoire qui lui est familière. Sa rhétorique a bien parfois je ne sais quoi de convenu et de banal qui est trop souvent le propre de l'éloquence politique, mais elle prend aussi sur les lèvres ou sous la plume de ce vieillard une solennité, une sorte de majesté qui impose le respect.

Rien n'est plus caractéristique, à ce point de vue, que l'hommage enthousiaste que de Gaspé rend à la mémoire des guerriers, morts ou vivants, vainqueurs ou vaincus, qui combattirent sur les Plaines d'Abraham. Le romancier interrompt brusquement son récit pour y intercaler trois développements, trois strophes où chante sur le mode lyrique le patriotisme le plus large et le plus humain.⁽¹⁾

Il y a, au contraire, de l'amertume, de l'ironie et du sarcasme, dans les premières pages du chapitre où l'on raconte cet épisode des Plaines d'Abraham. Et les lèvres pesantes du vieillard ont dû se contracter dans un sourire bien dédaigneux, quand il a écrit contre les stratèges de cabinet qui reprochent à Montcalm sa défaite, le commentaire ardent du *Vae victis!*⁽²⁾

Au surplus, M. de Gaspé — et il ne fait encore ici que rendre la pensée de tous les Canadiens — ne s'afflige pas plus qu'il ne faut du fait de la cession du Canada à l'Angleterre. « Nous vivons plus tranquilles sous le gouvernement britannique que sous la domination française »⁽³⁾, dit un jour Jules à Arché, et M. de Gaspé lui-même se félicite de ce que la révolution de 1793, avec toutes ses horreurs, n'a pas pesé sur cette heureuse

(1) Pages 248 - 249.

(2) Pages 239 - 241.

(3) Page 333.

colonie que protégeait le drapeau d'Albion. Nous avons d'ailleurs cueilli de nouveaux lauriers en combattant sous les glorieuses enseignes de l'Angleterre! et deux fois la colonie a été sauvée par la vaillance de ses nouveaux sujets.⁽¹⁾

Sans doute, nous avons eu à nous défendre contre les Anglais eux-mêmes qui s'attaquèrent à notre existence nationale; mais ces luttes, elles aussi, furent glorieuses. « A la tribune, au barreau, sur les champs de bataille, partout, sur son petit théâtre, le Canadien a su prouver qu'il n'était pas inférieur à aucune race. » De Gaspé exhorte aux combats persévérants ses compatriotes: « Vous avez lutté pendant un siècle, ô mes compatriotes! pour maintenir votre nationalité, et grâce à votre persévérance, elle est encore intacte; mais l'avenir vous réserve peut-être un autre siècle de luttes et de combats pour la conserver! Courage et union, mes compatriotes! »⁽²⁾

Ces paroles sont bonnes et réconfortantes: et le lecteur les recueille avec attention quand il parcourt aujourd'hui ces pages qui furent écrites au milieu du siècle dernier. Et en les feuilletant, il songe aux luttes inévitables du temps présent. Il y reconnaît comme des accents prophétiques qui voudraient prévenir les discordes d'un autre siècle, et grouper autour de l'idée nationale les Canadiens français du vingtième siècle. Non pas qu'il soit désirable qu'un patriotisme étroit, que des jalousies et des haines de race occupent nos âmes canadiennes. Nous devons plutôt nous unir aux Anglais puisque nous sommes ici les fils d'une même patrie et que nous sommes frères au même foyer. Mais nous, Canadiens français, nous ne pouvons pas ne pas céder à l'instinct de conservation qui féconde les races et les fortifie, et nous ne pouvons donc oublier que dans les commerces nécessaires de notre vie nationale, il faut, par une sorte d'iro-

(1) Page 202.

(2) Page 202.

nie des mots et de la fortune, tout à la fois nous unir à nos voisins et nous opposer à eux: nous unir avec eux pour faire ensemble prospérer et grandir la patrie commune, mais nous opposer les uns aux autres, dans une attitude calme et respectueuse, pour garder vivantes et libres, avec toute la richesse de leur sang et la variété belle et légitime de leurs langues, les deux races qui possèdent le sol canadien.

C'est cette alliance, et c'est cette pacifique opposition des races que M. de Gaspé a paru d'abord comprendre et prêcher. Il ne semble pas, cependant, qu'il ait toujours eu sur ce sujet une pensée suffisamment nette et invariable. L'on peut croire que l'anglomanie, qui, au siècle dernier, a commencé à sévir dans quelques-unes de nos familles bourgeoises, a quelque peu fait fléchir son patriotisme. Sans jamais conseiller ouvertement la fusion, dans ce pays, des deux races anglaise et française, il accepte volontiers que des mariages mixtes fassent se rencontrer et se mêler les deux sangs. Blanche a bien un mot très fier quand Jules lui propose d'épouser Arché, qui représente à ses yeux la race des conquérants: «Est-ce une d'Haberville qui sera la première à donner l'exemple d'un double joug aux nobles filles du Canada?»⁽¹⁾ Mais elle consent à ce que Jules prenne lui-même pour femme une Anglaise, et elle va jusqu'à dire ceci qui est le mot malheureux: «Il est naturel, il est même à souhaiter que les races française et anglo-saxonne, ayant maintenant une même patrie, vivant sous les mêmes lois, après des haines, après des luttes séculaires, se rapprochent par des alliances intimes; mais il serait indigne de moi d'en donner l'exemple après tant de désastres.»⁽²⁾

M. de Gaspé a mieux aimé que ce fût Jules qui donnât l'exemple de ces alliances hybrides où trop de nos familles canadiennes-françaises ont depuis et peu à peu

(1) Page 337.

(2) Page 337.

sacrifié les traditions et la langue des ancêtres. L'auteur des *Anciens Canadiens*, que, d'ailleurs, des relations étroites avaient, dès son enfance, mis en contact avec l'aristocratie anglaise de Québec,⁽¹⁾ ne pouvait plus mal choisir, parmi les personnages de son roman, celui qui serait chargé de donner aux lecteurs, en manière d'épilogue, cette leçon d'anglomanie. C'est le chevalier des Plaines d'Abraham qui désarme tout à fait et accroche au mur d'un foyer, où va régner l'Anglaise, la panoplie de son trophée! C'est le Roland des légendes allemandes qui oublie, semble-t-il, aux pieds d'une femme, le motif et l'héroïsme de sa vie.

Il est donc possible, et nous croyons qu'il est certain, que M. de Gaspé a poussé trop loin dans son roman ce sentiment de résignation nationale auquel il a fallu obéir après la conquête, mais auquel M. d'Haberville a lui-même et d'abord si longtemps résisté. Et si l'historien avait le droit de traduire dans son livre cette sorte de satisfaction que nous éprouvons d'avoir, par le fait de la conquête, échappé à tant de mesquines persécutions religieuses qui ont affligé et qui affligent encore la France, le romancier n'avait pas, lui, le droit de pousser jusqu'à cette extrême limite le sacrifice de toutes nos traditions, de toute notre vie à la cause britannique, et il avait plutôt le devoir d'enseigner à ses compatriotes comment les races conquises ne meurent pas, et de tracer à la fin de son oeuvre, et d'indiquer sommairement aux romanciers futurs le canevas ou le thème des *Oberlés* canadiens.

Le patriotisme de M. de Gaspé, que montrent et définissent les *Anciens Canadiens*, est donc assez complexe: il est surtout fait de sentiments très fervents pour l'honneur et les traditions de sa race, d'ironie mordante pour

(1) On sait que la mère de M. de Gaspé, Catherine Tarieu de Lanaudière, était amie intime de Lady Dorchester. Les deux filles de Lady Dorchester, passaient souvent une partie de l'été au manoir de Saint-Jean-Port-Joli. On peut consulter, à ce sujet, la *Biographie de M. de Gaspé*, écrite par l'abbé Casgrain, dans *Oeuvres Complètes*, de l'abbé Casgrain, II, 273.

ceux qui osent toucher à nos gloires les plus pures, d'espérances en l'avenir, et d'abandon parfois trop confiant aux destinées que nous pouvait préparer ici l'influence absorbante des vainqueurs de 1760. Cette âme si canadienne et qui s'émeut, qui s'enflamme, qui s'exalte au souvenir du vieux passé, qui a des ardeurs de combat pour raconter nos résistances et nos luttes, se détend, à la fin, et s'apaise et se résigne; et elle montre ainsi, dans ses discours et dans tout ce qui manifeste sa conception de la vie nationale, les mêmes variations et les mêmes contrastes que l'on peut aussi apercevoir dans la philosophie qu'elle nous a donnée de la vie humaine.

*

*

*

L'on pourrait croire que ce vieillard qui sourit à travers tant de pages de son livre, qui s'abandonne à une gaieté large et franche quand il raconte les histoires de José, et qui fait si attachante la destinée de ses héros, a aimé la vie et l'a vécue avec enivrement. Et il suffirait de lire encore dans les *Mémoires* le récit de ses aventures avec Coq Bezeau pour se persuader qu'un enfant qui entra si joyeusement dans la vie active, devait s'y attacher pour toujours. Et, pourtant, les *Anciens Canadiens* nous révèlent en M. de Gaspé, dans son âme de vieillard philosophe, toutes ces oppositions de joie et de tristesse, de consolations et d'amertumes, de sérénité et de dégoûts qui apparaissent sur son visage. Pour que cette mélancolie n'étendît pas sur tout le roman son voile sombre, M. de Gaspé a voulu ramasser en un seul chapitre ses plus graves impressions, et y exprimer tout ce qu'il pensait des hommes et de la société.

Dans ce chapitre intitulé *Le bon gentilhomme*, M. de Gaspé s'est mis en scène lui-même, et sous le pseudonyme de M. d'Egmont, le solitaire de la rivière des Trois-Saumons, il a fait l'aveu pénible de sa vie, et livré au lecteur sa conscience jamais apaisée.

Deux sentiments surtout résument toute cette morale et toute cette conférence que fait à Jules le bon gentilhomme: celui d'une misanthropie assez profonde, et celui, plus chrétien, et qui sert à l'autre de correctif, d'une pitié grande pour ce barbare civilisé qu'est l'homme lui-même.

De Gaspé avait d'abord aimé la vie; il l'avait fêtée avec entrain dans sa jeunesse, alors qu'à lui, seigneur et maître d'une assez belle fortune, elle ouvrait des perspectives de lumière sans ombre, et des chemins tout semés de fleurs. Avocat au barreau de Québec, puis bientôt shérif, il s'installa avec confiance dans cette situation qui lui permit de continuer les plaisirs insoucians qui avaient distrait ses vingt ans. Il obligea sans compter les amis qui se groupent toujours nombreux et avides autour de celui qui a de l'argent; il distribua au hasard ses largesses et son bien; il s'étourdit dans les fêtes dont s'enivrait son existence; il mêla et confondit ses ressources personnelles et celles de l'Etat, et quand, un jour, M. de Gaspé s'éveilla de ce rêve où s'était abîmée sa fortune, il était trop tard. Ses amis le quittèrent, firent le vide autour de lui, et l'abandonnèrent aux créanciers qui, le trouvant insolvable, le firent enfermer pour quatre ans dans une prison.

Il faut lire, dans le texte lui-même, le récit que fait M. d'Egmont des extravagances, des joies, des cruelles déceptions de sa vie. Et il faut recueillir de ses lèvres, pendant l'entretien de ce philosophe avec Jules, au bord d'un ruisseau où se mirent les branches touffues d'un noyer, les leçons qu'il dégage des accidents de cette vie. C'est un dialogue dont la mise en scène fait penser à ceux de Platon; on dirait le jeune Phèdre, assis aux côtés de Socrate, sur les bords de l'Ilissus. Mais cette fois Socrate désespère de corriger les Athéniens, de les rendre meilleurs, et il étale avec quelque complaisance le plus sombre pessimisme.

« Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misan-

thrope, n'a jamais aimé les hommes,» disait Chamfort, et cette parole sert d'épigraphe à la leçon du bon gentil-homme. C'est parce qu'il a beaucoup aimé les hommes et la vie, lui, qu'il est devenu à son tour misanthrope. Il a éprouvé de la vie tout ce qu'elle contient de déceptions, et des hommes tout ce qu'ils peuvent en fait d'ingratitude. Et voici bien, en effet, ce qui afflige M. d'Egmont ou M. de Gaspé. L'homme mériterait qu'on le définît un animal ingrat. Il exprime de ses semblables, de ses voisins, de ses amis tout ce qu'il en peut tirer, et si quelque malheur vient à frapper ceux qui lui ont été le plus utiles, il s'en détourne, il les lâche, il s'enferme dans son égoïsme. De là, pour les malheureuses victimes abandonnées par l'amitié, les souffrances morales les plus aiguës. Et parce que, de toutes les tortures qui peuvent affliger l'homme, celles-là, intimes et profondes, qui tourmentent l'esprit et tenaillent le coeur, sont les plus cruelles, il en résulte que M. d'Egmont avait épuisé la coupe d'amertume, et que de l'avoir épuisée le faisait désespérer de pouvoir jamais plus estimer ses semblables. Il ramène toutes ses observations sur la vie à ce dogme de la perversité et de la cruauté humaines. Et si, un jour, en sarclant ses laitues, il voit les fourmis se précipiter sur un insecte blessé et le dévorer, il ne peut se retenir de faire tout haut cette réflexion que La Bruyère eût approuvée: ces petites bêtes sont donc aussi cruelles que les hommes!

La jeunesse seule, selon M. d'Egmont, a gardé sa grâce et sa vertu. La jeunesse sait encore apprécier le bienfait, remercier ses bienfaiteurs. Les jeunes gens sont naturellement bons, ils sont reconnaissants... et les sauvages aussi. Et cela prouve que c'est l'intérêt et la civilisation qui tuent la gratitude. Tous deux ont banni de cette terre la fleur exquise des amitiés constantes; tous deux brisent des chaînes qui devraient être plus fortes que le malheur. Aussi longtemps que l'homme n'est pas aux prises avec les multiples et égoïstes intérêts que met en jeu la vie sociale, aussi longtemps que les lois

elles-mêmes n'ont pas perverti chez lui la notion du juste et de l'injuste, il reste bon, et capable de comprendre l'équité. Que si vous doutez de la vérité de cette doctrine, interrogez ce brave homme d'Iroquois à qui un magistrat faisait un jour visiter, à New-York, le grand wigwam où l'on détient les repris de justice. « C'est là qu'on enferme les Peaux-Rouges qui refusent de livrer les peaux de castor qu'ils doivent au marchand, » disait le visage pâle à l'enfant de la forêt. Et celui-ci de visiter avec soin tout l'édifice, de descendre dans les cachots, de sonder les puits, de prêter l'oreille aux moindres bruits, et de conclure par un immense éclat de rire: « Mais sauvage pas capable de prendre castor ici? » dit-il; et dans ce mot, et dans ce rire, il y avait tout le mépris et tout le dédain que la barbarie doit à la civilisation. Cet indien avait compris, là, tout ce que notre justice boiteuse contient d'illogisme, et comme il est inutile, cruel et contradictoire d'enfermer, et donc de paralyser et d'empêcher d'acquérir, celui dont le crime est de n'avoir pas de quoi payer ses dettes.

Si misérable que soit l'homme, et si faux que soient ses jugements, et si endurcie que soit sa conscience raffinée et civilisée, il le faut pourtant plaindre, et l'on doit en avoir pitié. Et le pessimisme de M. d'Egmont est donc ici traversé d'un rayon de lumière et de charité, qu'on ne s'attendait pas tout d'abord d'y apercevoir. Cet Alceste paraît bien avoir

ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

mais il a aussi pour son semblable des complaisances de Philinte; et s'il s'est enfoncé en son désert, s'il a

cherché, sur la terre, un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté,

il sait aussi sortir de sa retraite pour aller à ceux qui

souffrent et qui ont besoin de son secours. Il est lui-même la vivante et persuasive contradiction de sa doctrine. Il n'a pu éteindre en son âme les affections généreuses de sa jeunesse, et il se console de ses tristesses en faisant beaucoup de bien à ceux qui souffrent. Il va porter aux malades et aux pauvres les fruits de son jardin, et les racines bienfaisantes et les simples dont ses études lui ont révélé la vertu médicinale. Bref! on appelle ce misanthrope le bon gentilhomme, et M. de Gaspé ne pouvait en un plus violent contraste de mots et de faits résumer sa philosophie de la vie, et définir sa complexe mentalité.

Il faut retenir que c'est un nom très doux, un vocable très généreux qui sert à marquer et à distinguer entre tous les hommes M. d'Egmont. Il est le bon gentilhomme. C'est la bonté qui excelle dans sa vie, et c'est elle aussi sans doute qui console l'existence de M. de Gaspé. Nature faite tout entière de vertus ardentes et de passions capables de devenir excessives, l'auteur des *Anciens Canadiens* devait traduire sa vie par des oppositions vives et des rencontres originales; il devait la pénétrer des grâces et du charme séduisant de la bonté. Léger, joyeux, confiant dans sa jeunesse, triste bientôt de tous les mécomptes de ses trente ans, retiré dans son manoir après les années de captivité, estimant que sa vie était désormais sans profit pour lui et pour les autres,⁽¹⁾ mais résigné pourtant, et calme, et essayant de retrouver dans la paix du foyer la joie ancienne et bonne; refoulant sans cesse au fond de sa mémoire le souvenir des jours mauvais, et gardant volontiers à ses lèvres de doux vieillard le sourire des affections paternelles; facilement triste et chagrin quand surgit tout à coup à ses yeux le passé ineffaçable, capable aussi de trouver dans les lectures en famille et dans les méditations de son esprit toujours alerte, la consolation et l'oubli: tel fut M. de Gaspé. Ce sont, en vérité, toutes ces alternatives de joie et de re-

(1) Cf. page 180.

grets, et ces jeux d'ombre et de lumière que l'on aperçoit dans son portrait, et c'est cela aussi qui apparaît à travers les pages si variées qu'il a écrites: tour à tour pleines de gaieté abondante et copieuse, parfumées de christianisme bienfaisant, frémissantes d'enthousiasme et de passions, et parfois aussi humides et baignées de larmes.



Faut-il ajouter que les qualités littéraires et les défauts de l'artiste qui a conçu l'oeuvre et l'a exécutée, pourraient encore révéler à leur tour son esprit et son tempérament?

Sans doute, il est assez difficile d'apprécier et de cataloguer un écrivain qui déclare, en manière de préface, qu'il n'a pas l'intention de composer un ouvrage *secundum artem*, qu'il n'écrit que pour s'amuser, qu'il entend bien avoir ses coudées franches, ne s'assujettir à aucune des règles qu'il connaît, et qui conseille simplement au lecteur de laisser là son livre s'il l'ennuie.⁽¹⁾ Cependant, il est possible de reconnaître, sous ce désordre apparent, le talent de l'écrivain. Et, par exemple, il ne sera pas malaisé de remarquer qu'il y a à la fois de la bonhomie et de l'étude dans ce livre, et que la simplicité y cotoie la rhétorique.

Que M. de Gaspé ait librement laissé trotter sa plume sur la rame de *papier-bonnet* qu'il acheta un bon matin chez son libraire, cela est incontestable, et se peut déduire de la façon même dont l'oeuvre est conduite. Il y a dans ces pages une sorte de facilité, d'abondance et de verbosité qui suppose chez l'écrivain l'abandon confiant et sincère de sa pensée à la bienveillance du lecteur. Et cette générosité et cette prodigalité de paroles, qui

(1) Cf. pages 5 - 8, *passim*.

risqueraient, en d'autres livres, de nous lasser et de nous ahurir, sont ici précisément ce qui retient, captive et entraîne en son flot l'attention et la curiosité. On se laisse emporter d'un bout à l'autre du livre, et l'on ne songe pas qu'il faut s'arrêter et se reposer.

Et ceci vient encore, sans doute, de ce que M. de Gaspé, pour cela qu'il s'abandonne à sa passion de raconter et de muser un peu, donne à celui qui le lit l'impression très agréable qui se dégage toujours d'une oeuvre où s'exprime sans effort la bonne nature. La plupart des scènes qu'il décrit ressemblent beaucoup à ces tableaux rustiques de Corot que l'on voit au Louvre, et qui sont signés du « peintre le plus naturel de la nature ». La vérité s'y montre et plaît sans détour, elle s'y étale et elle brille de tout l'éclat de sa belle sincérité. Et jamais l'on ne résiste à de telles séductions, et à de tels entraînements. Le lecteur est toujours si heureux de rencontrer un homme là où il s'attendait et redoutait de trouver un auteur !

L'art de M. de Gaspé n'est donc pas celui des stylistes de profession ; il ne se rattache en aucune façon à la manière de Flaubert ou à celle des Goncourt ; il a plutôt quelque chose de l'art des primitifs ; il fait penser parfois, et toutes proportions gardées, à la tenue aimable et négligée d'un Montaigne, à la bonne grâce et à la naïveté d'un Joinville ou d'un Hérodoté.

Il ne faut pas se dissimuler pourtant que M. de Gaspé pousse parfois jusqu'à l'excès le souci qu'il a de composer sans recherche et sans cérémonie. L'on voit, par exemple, qu'il se laisse trop facilement attarder par des digressions qui coupent le récit et nous en distraient. Et l'on peut constater encore que les chapitres du livre ne sont pas toujours nettement délimités, ni la matière suffisamment bien distribuée. Le titre même du chapitre ne correspond pas toujours exactement au sujet qu'il paraît indiquer, et on le peut vérifier facilement avec les chapitres sixième et septième.

Il n'est pas inutile de rappeler, ici, que l'abbé Casgrain a quelque peu remanié, du consentement de l'auteur qui lui avait confié son manuscrit et avec qui il corrigea les épreuves, le commencement et la fin du roman. Le premier chapitre et le dernier avaient des longueurs interminables; le vieillard causait, causait sans tarir. L'abbé Casgrain coupa dans le vif de ces trop longs développements, et ce sont là, d'ailleurs, les seules retouches appréciables qu'il fit à cette oeuvre. Nous tenons de l'abbé lui-même, avec qui nous en parlions un jour, qu'il a respecté tout le reste du texte. Il ne faudrait donc pas accepter trop facilement l'opinion de ceux qui ont pensé et affirmé que les *Anciens Canadiens* avait été trop soigneusement et trop largement revu et corrigé par Casgrain. (1)

(1) Voir encore, à ce sujet, les *Mémoires ou Souvenances Canadiennes* inédites de l'abbé Casgrain, III, 24, 20 - 21. Nous croyons intéressant de mentionner ici le fait très peu connu que M. de Gaspé, désireux de reconnaître les services que lui avait rendus l'abbé Casgrain, voulut lui dédier son livre, et écrivit donc à l'abbé une lettre-dédicace que celui-ci, «moins par modestie que par la répugnance invincible qu'il éprouvait à paraître se mettre en évidence», crut devoir refuser. L'abbé Casgrain reproduit cette lettre dans ses *Souvenances*, III, 24, 22 - 23. Voici cette page que M. de Gaspé avait voulu mettre en tête de son roman:

M. l'abbé,

Le sentier que j'avais à parcourir, lorsque je commençai à écrire les *Anciens Canadiens*, me paraissait jonché de fleurs, mais je dus m'apercevoir bien vite qu'il était, au contraire, couvert de ronces et d'épines. Je continuai, néanmoins, espérant franchir tous les obstacles de cette route pénible. Le bandeau ne me tomba des yeux qu'à la lecture de l'ouvrage, quand il fut achevé. Bahl pensai-je, je n'aurai pas toujours perdu mon temps: je laisserai mon manuscrit comme un souvenir affectueux à ma nombreuse famille; et à cette fin, je l'enfermai bien précieusement dans mon tiroir, d'où vous l'avez retiré pour le livrer à l'impression, malgré ma répugnance.

Si j'étais capable d'autres sentiments envers vous, M. l'abbé, que de ceux de l'amitié la plus sincère, je vous conserverais de la rancune pour un acte aussi téméraire! N'importe; je me permettrai toujours de vous faire une petite espièglerie en vous dédiant, à vous, littérateur distingué, malgré votre jeunesse, à vous, protecteur dévoué de la bonne littérature canadienne, cette oeuvre éphémère.

Vous avouerez, M. l'abbé, que c'est assez mal reconnaître les excellents conseils que vous m'avez donnés, les soins que vous donnez à l'impression de mon ouvrage, que de chercher à vous rendre solidaire de ses défauts; mais la vieillesse est rancunière.

Ce qui n'empêche pas, M. l'abbé, de me souscrire avec une considération très distinguée, votre serviteur dévoué et ami.

L'AUTEUR

On trouvera l'original de cette lettre dans le premier volume de la collection des *Lettres diverses* manuscrites de l'abbé Casgrain, conservées aux Archives du Séminaire de Québec.

Au reste, le style même de M. de Gaspé diffère assez de celui de l'historien de la Mère Marie de l'Incarnation, pour qu'il soit facile de reconnaître, dans les *Anciens Canadiens*, la marque de l'auteur. Il y a ici une simplicité et un naturel auxquels ne nous a guère habitués l'abbé Casgrain de 1860.

M. de Gaspé excelle à imiter et à reproduire dans son style le langage familier, tout court, plein de saveur des Canadiens, ses contemporains. Il se plaît à exprimer sa pensée comme il faisait sans doute dans son salon de famille, quand il y causait avec les siens sous le regard des ancêtres dont les portraits étaient suspendus au mur; ou bien encore, il prend volontiers le ton des longues conversations qu'il avait souvent avec les braves habitants de Saint-Jean-Port-Joli. C'est en style canadien que devait être écrit le roman historique ou l'épopée populaire des *Anciens Canadiens*. M. de Gaspé le voulait ainsi; d'autant qu'il lui eût été difficile d'adopter une autre manière et d'autres procédés. «Cet ouvrage sera tout canadien par le style: il est malaisé à un septuagénaire d'en changer comme il ferait de sa vieille redingote pour un paletot à la mode du jour.»⁽¹⁾

C'est donc en vieille redingote que se présente la phrase de M. de Gaspé, et c'est encore aujourd'hui ce qui donne au livre sa valeur et lui conserve tout son prix. On se plaît toujours à y entendre le parler des bonnes gens, et à voir se peindre en leur langage les mœurs d'une époque dont nous nous éloignons chaque jour si rapidement.⁽²⁾

L'aisance et la simplicité du vocabulaire des *Anciens Canadiens* se retrouvent parfois et plus particulièrement dans les dialogues que l'auteur établit entre les personnages du roman. Le dialogue doit rendre plus parfaite

(1) Cf. pages 7-8.

(2) M. l'abbé F.-X. Burque a relevé dans le *Bulletin du Parler français au Canada*, IV, 61, 101, 142, 182, quelques-unes des expressions canadiennes, typiques, employées par M. de Gaspé dans les *Anciens Canadiens*.

pour le lecteur l'illusion de la réalité, et c'est bien en pleine réalité que nous transportent des causeries comme celles du souper que l'on prend chez un seigneur canadien, M. de Beaumont,⁽¹⁾ ou bien encore les propos si vifs et si spontanés du père José.

Il convient, pourtant, d'observer ici que les dialogues de M. de Gaspé ne sont pas toujours aussi alertes, aussi coupés et primesautiers qu'ils pourraient l'être quelquefois. Il arrive que le dialogue tourne au discours et que les conversations se transforment en trop longs monologues. Au reste, il semble que le talent de M. de Gaspé, qui est bien celui d'un conteur, est aussi très oratoire. Et cette tendance le fait souvent exprimer sous forme de harangues éloquentes même les pensées solitaires de ses personnages. C'est ainsi qu'Arché, qui a été condamné à mettre le feu au manoir des d'Haberville, et qui souffre donc malgré lui toutes les tortures du remords, monte tantôt sur une colline, et tantôt sur un cap pour exhaler en de violentes philippiques dirigées contre Montgomery, ou contre la civilisation, ou contre lui-même, sa douleur et sa colère. « Alors, il s'écria... Voilà donc, s'écria-t-il... » Et, en vérité, il est peu naturel qu'un soldat, fût-il lieutenant, qui est seul à dévorer son chagrin, et qui n'a pour auditeurs que les oiseaux des bois ou les étoiles de la nuit, se livre longtemps à cette factice déclamation. Il suffisait, d'ailleurs, de donner à ces mêmes idées et à ces mêmes sentiments qui bouleversent inévitablement l'âme d'Arché, la forme de méditations ou de réflexions que l'auteur aurait pu traduire en une langue chaude et ardente.

Au surplus, M. de Gaspé a, plus d'une fois, imaginé des occasions très opportunes de s'abandonner au courant de sa passion oratoire. Il faut le louer de certaines pages éloquentes où son patriotisme s'est exprimé. S'il y a là quelques tirades où la rhétorique se complaît outre

(1) Cf. chap. VI.

mesure, et quelques périodes, quelques phrases qui déroulent trop longuement leur traîne et s'y embarrassent, ces passages, tout pénétrés d'une émotion intense, ajoutent à la vérité des récits, et remuent très agréablement l'âme du lecteur.

Chose étrange, d'ailleurs, cet auteur qui se moque si joliment des critiques, et qui entend bien n'écrire que pour exposer sans recherche une pensée sincère, ne dédaigne pas de montrer souvent qu'il a l'expérience des choses de l'art littéraire, qu'il a lu beaucoup et beaucoup appris, et qu'il trouve plaisir à faire l'étalage de ses souvenirs classiques. Non pas, certes, qu'il y ait chez lui du pédantisme — à moins qu'on ne puisse reprocher à l'auteur le défaut de l'un de ses personnages — mais il y a parfois, dans ce livre, une sorte de coquetterie qui sait être suffisamment discrète, qui surprend chez un écrivain aux allures si populaires, et qui apparaît ça et là, à travers les pages du roman, comme le sourire de l'aristocrate.

Aussi bien, comment M. de Gaspé aurait-il pu ne pas déverser en son livre le trop-plein de ses souvenirs littéraires? La vie tranquille, isolée, quelque peu solitaire du manoir, après la catastrophe qui brisa sa carrière, lui fit des loisirs qu'il occupait à revoir ses auteurs, et à relire les livres de sa bibliothèque. Souvent le soir, au salon, quand la conversation menaçait de languir, il ouvrait Racine ou Molière, ou Shakespeare, ou reprenait un roman de Walter Scott, et il faisait lui-même la lecture à sa famille rassemblée. Parfois l'on montait des pièces, et l'on jouait Berquin ou les contes de Mille et une Nuits, que venaient applaudir voisins, amis et censitaires.⁽¹⁾ Il n'est donc pas étonnant que les réminiscences de l'étudiant se retrouvent si souvent sous la plume du vieillard, et qu'apparaissent dans les descriptions ou les discours de son livre la fable d'Hippolyte

(1) Voir, à ce sujet, la *Biographie de M. de Gaspé*, par l'abbé Casgrain.

traîné par ses chevaux, les nymphes, les naïades, la coupe du Léthé, et cette mythologie dont on fut si friand dans les collèges du dix-huitième siècle.

Ce sont encore, sans doute, ces mêmes circonstances d'une vie menée en pleine campagne, et en pleine nature, qui nous peuvent expliquer pourquoi l'auteur des *Anciens Canadiens* a parfois, et d'une façon si gracieuse, mêlé à ses récits et à ses dialogues la poésie des paysages. De Gaspé n'est pas précisément un descriptif; il n'est pas, à coup sûr, un précurseur de Pierre Loti, ni non plus un imitateur assidu de Chateaubriand. Cependant, certaines pages qu'il a écrites et où il a mêlé son âme aux spectacles de la nature, font penser, quand on les lit, à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Il y a dans telle description de l'incendie de la côte sud, et, par exemple, dans le tableau où l'on voit Arché contemplant, du haut d'un rocher, les ruines du manoir; il y a dans telles scènes qui se passent sur la grève ou dans les champs de Saint-Jean-Port-Joli, ou encore au bord de la rivière des Trois-Saumons, une grâce à la fois simple et ondoyante qui nous révèle chez l'écrivain une âme toute sensible à la poésie des choses. C'est parfois une toile assez large que peint M. de Gaspé, comme, par exemple, le décor de bois et de caps qui encadre le manoir seigneurial, ou les spectacles de notre grand fleuve quand il étale et fait miroiter sa splendeur aux feux du soleil couchant; parfois aussi, c'est un simple coup de pinceau, jeté en passant sur le fond mouvant du récit et de l'action, mais qui suffit à le colorer, à l'illuminer et à le transformer. Voyez, par exemple, comme il installe sous les sapins, les cèdres et les épinettes, pour le repas du midi, les habitants de Saint-Jean qui sont venus au village et à l'église passer la journée du vingt-quatre juin;⁽¹⁾ ou encore, assistez le soir, au pied d'un noyer et sous le rayon de lune qui se joue dans l'onde, à l'entretien si grave de Jules avec M. d'Egmont.⁽²⁾

(1) Page 146.

(2) Page 165.

C'est aussi ce sentiment délicat de la nature, et cette fraîcheur d'impression qu'elle lui donne, qui ont permis à M. de Gaspé de raconter de façon si piquante, si originale et si vraie les scènes de vie sauvage où se trouve un moment engagé le malheureux Arché. Il a surtout prêté aux acteurs de ce petit drame, et en particulier au chef indien, la Grand'Loutre, le langage imagé, concret et pittoresque qui convient. C'est la nature qui parle par ces voix de la forêt, et M. de Gaspé, habitué à l'entendre se révéler et chanter autour de lui, en a facilement rendu l'harmonieuse expression.



Il y a donc dans ce livre, qui n'a pas la prétention d'être une oeuvre d'art, un art véritable qui s'ignore souvent, et qui s'affiche aussi parfois. Mais inconscient ou voulu, il intéresse, il séduit, il attache le lecteur. On feuillette et on parcourt avec une grande curiosité le livre des *Anciens Canadiens*; et, à se laisser prendre par cet enchantement du vieux conteur, on constate une fois de plus comme il est possible que l'art véritable se moque parfois de l'art lui-même, tout comme l'éloquence vraie, selon le mot de Pascal, se moque de l'éloquence.

Le public de 1863 apprécia comme il devait l'oeuvre qu'on lui présentait. Les deux mille exemplaires de la première édition furent rapidement enlevés, et dès 1864, on publiait une nouvelle édition de cinq mille exemplaires. Le livre a eu depuis trois autres éditions, et il est resté le roman le plus sympathique qu'il y ait dans notre littérature.

De Gaspé, qui avait si longtemps vécu dans la retraite et l'obscurité de son manoir, devint tout à coup l'un des plus illustres parmi nos écrivains. Son nom passa sur toutes les lèvres. Les étudiants, qui croyaient apercevoir dans le livre nouveau l'épopée populaire et natio-

nale qui hante l'imagination de tout lecteur d'Homère et de Virgile, se disputaient le roman historique et merveilleux qui venait de paraître. Les élèves du Collège de l'Assomption préparèrent un triomphe à l'auteur des *Anciens Canadiens*. Au mois de juillet 1865, ils mirent à la scène un drame tiré de l'oeuvre de M. de Gaspé. M. de Gaspé fut invité à cette fête littéraire, et y assista entouré de Maximilien Bibaud, du docteur Meilleur, et de représentants des familles de Salaberry, de Beaujeu, et de Martigny. Le supérieur du collège, M. Barret, présenta à la jeunesse étudiante «cet homme qui l'avait devancée de trois quarts de siècle sur la route de la vie,» et il le lui montra comme «l'expression vivante de l'antique noblesse de nos premières familles canadiennes».

M. de Gaspé, tout ému des honneurs qui couronnaient sa vieillesse — il avait alors soixante et dix-neuf ans — s'excusa de ne pouvoir que lire une courte réponse à tous ces hommages. «J'ai peu d'espoir, dit-il à ses jeunes admirateurs, de conserver longtemps le souvenir de votre gracieuseté: le septuagénaire ne vit que pour la tombe la plus prochaine. Mais quelle que soit la durée de ma vie, elle aura l'effet de dissiper souvent les sombres nuages qui attristent, de temps à autre, l'existence d'un vieillard. Les jeunes messieurs qui ont si bien joué le drame dont le fond est tiré de mon ouvrage, *Les Anciens Canadiens*, m'ont transporté aux beaux jours de ma jeunesse, et m'ont fait vivre pendant trois heures avec les amis que mon imagination avait créés.»⁽¹⁾

Ces personnages qu'avait créés l'imagination de M. de Gaspé, avec lesquels il lui plaisait tant de s'entretenir, sont encore bien vivants, et ils réjouissent aujourd'hui, et ils instruisent, comme il y a quarante ans, les jeunes gens et tous les lecteurs qui les veulent connaître. M. de

(1) On peut consulter sur ce voyage de M. de Gaspé au Collège de l'Assomption, une petite brochure publiée à l'imprimerie de la *Minerve*, Montréal, 1865, et intitulée: *Biographie et oraison funèbre du Révd M. F. Labelle, et autres documents relatifs à sa mémoire ainsi qu'à la visite de Philippe-Aubert de Gaspé, Ecr. au Collège de l'Assomption, etc.*

Gaspé les a comparés, dans l'adieu qui termine son livre, à ces figures fantastiques que le jeune fils de Jules, Arché d'Haberville, assis un soir au coin de la cheminée, voit se former, marcher, danser, monter, descendre, et puis disparaître dans la flamme mourante du brasier qui s'éteint. Il craint que tous ces personnages fictifs qu'il a fait s'agiter sous les yeux de ses contemporains ne disparaissent aussi, et bientôt, avec celui qui les faisait mouvoir. Cette crainte, qui est l'effet d'une extrême modestie, ne devait pas troubler l'artiste, ni la paix de ses soixante-dix-sept ans. Le roman de M. de Gaspé a survécu à son auteur; ou plutôt, il a fait que M. de Gaspé lui-même n'est pas mort tout entier. Avec les *Mémoires* qui en sont une suite et un complément, ce roman porte à tous ceux qui parmi nous s'intéressent à la langue, à la littérature, à l'histoire et aux moeurs canadiennes, le nom désormais impérissable de celui qui nous l'a donné comme le fruit savoureux de son aimable vieillesse.

ANTOINE GÉRIN-LAJOIE

JEAN RIVARD

Le Roman du Colon

Analyse du roman. — Accueil plutôt froid qu'on lui fit. — Actualité de ce roman en 1860 et aujourd'hui. — Les idées de Gérin-Lajoie sur la colonisation. — Les personnages du roman: souvenirs de famille mêlés à la vie de ces personnages. — Autobiographie de l'auteur. — Le type du colon. — La femme du colon. — Le style de *Jean Rivard*.

Voici le roman du colon! — Je ne saurais comment appeler autrement ce livre rustique et tout imprégné des senteurs de la forêt. *Jean Rivard*, c'est l'histoire d'un colon, et il semble que cette histoire n'a été écrite que pour des colons ou pour ceux qui veulent le devenir. Elle ne s'adresse pas aux lecteurs et aux lectrices des villes, mais aux lecteurs des champs, à ceux qui n'ouvrent des livres que le soir, après avoir pendant le jour travaillé sous le soleil, nettoyé les abatis, bûché les arbres ou labouré la terre. Et c'est Gérin-Lajoie lui-même qui nous en avertit, avec cette ironie hautaine qui parfois dessinait un pli dédaigneux au coin de sa lèvre d'écrivain pensif et timide: «Jeunes et belles citadines qui ne rêvez que modes, bals et conquêtes amoureuses; jeunes élégants qui parcourez, joyeux et sans soucis, le cercle des plaisirs mondains, il va sans dire que cette histoire n'est pas pour vous.»⁽¹⁾

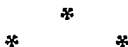
(1) Cf. *Jean Rivard*, Avant-Propos.

Mais se peut-il qu'il y ait un roman du colon? Et les colons ont-ils donc leur roman? Leur idylle est si peu compliquée, et leur âme si saine! Ils n'ont guère d'amours que pour les grands bois qu'ils fréquentent, pour l'érable et les vieux ormes qui ombragent leurs maisons, pour la terre qui boit leurs sueurs et leur donne du blé. Les colons ont une conscience si franche, et qui se prête si mal à toutes les subtiles suggestions de la passion romanesque; ils vont d'un pas si solide, avec un coeur si ouvert, à la femme qu'ils ont rêvée, le soir, sur le seuil de leur première cabane, en fumant leur touche à la clarté des étoiles, pendant que la forêt voisine, toute pleine de murmures et de voix mystérieuses, excitait en leur âme solitaire le besoin des affections et comme la nostalgie du foyer.

Comment écrire un roman, quand il en faut tracer le plan et dessiner la trame sur la vie uniforme et simple de nos abatteurs de forêts? Gérin-Lajoie, qui fut l'un de nos écrivains les plus avisés de la dernière moitié de l'autre siècle, s'est peu soucié de ce problème artistique et psychologique. Il n'a pas longtemps cherché comment il pourrait construire sa fable, ni comment il pourrait nouer l'intrigue, et avec des épisodes surprendre ou émerveiller le lecteur. Aussi bien n'est-il pas lui-même un fouilleur d'âmes, ni un excitateur de sensations. Cet apôtre de la colonisation sait bien mieux la géographie de nos cantons de l'Est que la Carte du Tendre, et ce sont des livres d'économie sociale qu'il feuilletait en 1860, de préférence aux derniers romans de Flaubert ou de George Sand. Aussi, n'a-t-il brodé qu'une toute petite histoire d'amour sur le canevas rude de son livre: juste assez pour satisfaire ceux qui pensent que les romans ne se peuvent vraiment passer de quelque épisode amoureux.

Résoudre une question sociale, ou en chercher la solution, préoccupait Gérin-Lajoie bien plus que le soin d'analyser et de décider un cas de conscience. Et c'est, en vérité, un roman social qu'il a voulu écrire, et non

pas un roman sentimental, ni surtout un roman d'aventure; encore pourtant que l'expédition forestière de Jean Rivard, si hardie et si vraisemblable, soit, malgré tout, une sorte d'aventure, et la plus intéressante qui puisse retenir l'attention de nos défricheurs.



Jean Rivard est fils de cultivateurs. Gérin-Lajoie le fait naître vers l'an 1824, à Grandpré, dans une campagne fertile des bords du lac Saint-Pierre. Il est l'aîné de douze enfants, et, comme il paraît bien doué, son père le met au collège. Jean fait un bon cours d'études; il ne brille pas au premier rang, mais il est studieux et il s'avance d'un pas ferme jusqu'en rhétorique. Il aurait été sans doute un excellent philosophe, et il escomptait déjà les succès des nouvelles études où son esprit positif devait triompher, quand au cours de la rhétorique il perdit son père; et cet événement vint déranger toute l'économie domestique de la famille Rivard.

Jean ne recevait pour tout héritage que la somme de cinquante louis, et si cela pouvait suffire pour l'aider à finir ses études classiques, il n'en avait pas assez pour payer ensuite les frais de sa cléricature. Il lui restait bien aussi du grec et du latin, mais ce bagage philologique et littéraire ne lui assurait alors aucun moyen de subsistance. Il résolut donc de ne pas retourner au collège, et sur le conseil de son curé, homme prudent et très expérimenté, il décida de se donner à l'agriculture. Il pourrait ainsi plus vite aider sa famille, et il ne risquerait pas d'aller se perdre dans la foule des jeunes gens déclassés qu'attire et que dévore la ville.

Seulement, Jean Rivard n'a que cinquante louis; il ne peut songer, avec une aussi petite somme, à devenir propriétaire d'une ferme dans les vieilles paroisses qui bordent le fleuve. C'est une terre en bois debout qu'il lui faut acheter et exploiter. Il devra se faire colon.

Or, précisément à cette époque, la région si pittoresque des cantons de l'Est, qui s'étend entre la rivière Chaudière et la rivière Richelieu, commençait à se peupler. L'émigration canadienne-française se dirigeait du côté de ces terres neuves où la beauté des paysages et la richesse du sol auraient dû plus tôt attirer nos compatriotes. C'est là que Jean Rivard voulut se fixer. Il s'en alla donc, à dix-neuf ans, tailler dans la forêt du canton de Bristol son domaine. A trois lieues du plus proche village, bien loin par conséquent de tout voisin avec qui il ne pouvait d'ailleurs communiquer que par un mauvais sentier, Jean Rivard choisit un lopin de terre tout couvert de beaux et grands arbres, cent acres qu'il obtint pour vingt-cinq louis de l'honorable M. Robert Smith, le propriétaire du canton de Bristol. M. Smith manifesta bien quelque répugnance à se dessaisir d'une partie de son domaine inculte; comme beaucoup de spéculateurs de ce temps, et de tous les temps, il aurait mieux aimé attendre que des circonstances heureuses eussent donné à son canton une plus-value dont il aurait bénéficié, mais l'intervention d'un ami commun le fit céder; et il consentit au marché. Jean Rivard devait payer en quatre versements égaux, dont le premier ne devenait dû qu'au bout de deux années, la somme des vingt-cinq louis qui furent convenus. Mais il devait aussi commencer sans délai le travail de défrichement.

Dès le mois d'octobre de cette année 1843, Jean Rivard quitte donc définitivement Grandpré pour s'en aller passer l'hiver dans la forêt. Il laisse au village sa mère, des frères et des soeurs qui ont vainement essayé de le retenir; il y laisse surtout Louise Routier, la jeune fille rieuse et bonne qu'il a si souvent admirée à l'église le dimanche, et dont l'image douce et bienfaisante va le suivre dans sa solitude. Accompagné d'un solide gars qui s'appelle Pierre Gagnon, et qui sera dans ce roman le type du domestique dévoué, dont le gros rire jovial va plus d'une fois égayer le maître, Jean Rivard s'installe dans une cabane qu'un colon avait autrefois construite sur le domaine qui est devenu le sien.

Le lendemain de leur arrivée, le 16 octobre, les deux bûcherons commencent leur oeuvre. La forêt retentit des coups de hache vigoureux qui frappent les grands arbres; et le craquement sinistre des colosses qui tombent met en fuite les oiseaux effarés. Le rhétoricien d'hier n'a guère le temps de s'abandonner à la poésie des choses; ses bras travaillent plus que son imagination; et il éprouve parfois la fatigue des journées dures et laborieuses. Mais Pierre Gagnon, lui, montre une si belle ardeur à la tâche quotidienne que Jean Rivard s'efforce de faire paraître une énergie toute semblable. Ils abattent cinq arpents de forêt pendant ce premier automne, et dix autres pendant l'hiver: en tout quinze arpents que l'on pourra ensemençer au prochain printemps.

Pendant les longues soirées de ce premier hiver, Jean Rivard fait le journal de sa vie; il écrit les annales de cet établissement auquel il lui plaît de donner le nom de Louiseville. Ou bien encore, il lit à Pierre Gagnon les *Aventures de Don Quichotte*, celles de *Robinson Crusôé*, et une *Histoire populaire de Napoléon*. Ces lectures sont une récréation pour l'esprit de Jean, et une fête sans pareille pour l'imagination de Pierre Gagnon. Bientôt le brave serviteur éprouve le besoin de faire revivre et de personifier ces héros. Sans respect pour la chronologie, il s'attribue modestement le rôle de Sancho, et il donne à son maître le titre d'empereur. Tous deux s'arment en guerre, non pas contre des moulins à vent, mais contre la forêt; leurs coups de hache sont des coups d'épée, et le soir on fait le relevé du nombre des morts, et l'on arrête le plan de campagne du lendemain.

Le dimanche, Jean Rivard fait trêve aux récits et aux actions épiques, et il lit avec son compagnon quelques chapitres de cette *Imitation de Jésus-Christ*, que Louise lui avait donnée à son départ, et qu'il feuillette avec une piété deux fois ardente.

Avouons que ces paisibles distractions ne réussirent

pas toujours à chasser l'ennui qui parfois envahissait la cabane du défricheur. Gérin-Lajoie ne le dissimule pas, parce qu'il veut être romancier vraisemblable, et aussi parce qu'il veut apprendre aux jeunes colons comment il faut traverser les heures sombres de la vie. Donc « la chute des feuilles, le départ des oiseaux, les vents et les pluies de novembre furent la cause des premières heures de mélancolie ». Puis le ciel gris, les vents froids du nord et de l'est soufflant à travers les branches, le linceul de neige qui recouvrait partout le sol et la forêt, accrurent encore la tristesse des jours pénibles : et parfois la solitude paraissait à Jean un exil, et sa cabane, un tombeau. Il se souvenait avec amertume de Grand-pré, de la maison paternelle, des dimanches si réconfortants au village, et des petites veillées chez le père Routier. Pierre Gagnon essayait alors d'égayer son maître ; il lui chantait les vieilles chansons canadiennes, ou bien encore, et sans connaître pourtant le pouvoir prestigieux de l'homéopathie, il faisait entendre à son maître ennuyé le répertoire de ses plus dolentes complaints.

Jean Rivard luttait, d'ailleurs, lui-même contre ces impressions de tristesse. Il les combattait par le travail toujours assidu, et il en triomphait par l'espérance des moissons futures.

Le soleil de mars lui apporta un nouveau motif de se réjouir. La forêt dépouillée ne paraît-elle pas alors s'animer sous la poussée d'une sève nouvelle ? Et l'érable généreux ne verse-t-il pas par toutes ses blessures le nectar qui est sa vie ? D'avance Jean Rivard et Pierre Gagnon s'étaient fait une fête d'entailler. Ils entaillèrent, ils savourèrent à loisir, à toutes les phases de leur cuisson, la tire et le sucre. De grands hourras poussés à pleins poumons annoncèrent à la forêt la première brassée terminée ; et Jean Rivard éprouva, pour la première fois, la grande satisfaction d'ajouter quelque chose à la richesse de son pays, d'avoir créé une marchandise, de compter parmi les « producteurs nationaux ».

Quelques semaines après, il fallut procéder au brûlage des bois coupés, et à la récolte de la cendre que l'on utilisait pour la fabrication de la potasse. Le règne de la pulpe n'était pas encore commencé; et il fallait bien alors détruire sur place, par le feu, tous les arbres dont on voulait débarrasser le sol.

« C'est la campagne d'Italie qui commence ! » avait dit Jean Rivard à Pierre Gagnon, le matin où il lui montra les quinze arpents d'abatis qu'il fallait nettoyer. Et Pierre Gagnon, et Jean Rivard, et Joseph Lachance, un deuxième domestique que Jean avait engagé pendant sa visite pascalle à Grandpré, se mirent immédiatement à l'oeuvre du *tassage* et du brûlage. On fit pendant le jour des feux magnifiques qui illuminaient encore les nuits obscures, et offraient à l'oeil des bûcherons les spectacles les plus saisissants. « C'est l'incendie de Moscou ! » disait Pierre Gagnon toujours dévoué à son empereur, et ces saillies de l'imagination le reposaient des dures fatigues de la journée, et faisaient oublier aux brûleurs de la forêt leur visage devenu noir comme celui des Ethiopiens.

« Dès le mois de juin, les quinze arpents de terre défrichés depuis l'arrivée de Jean Rivard à Louiseville se trouvaient complètement ensemencés. » Le blé, l'avoine, l'orge, des légumes et des fleurs poussent maintenant en pleine forêt, dans les champs et dans le jardin de Jean Rivard. Et Jean et ses compagnons voient lever avec un indicible contentement les premières moissons. Ils jouissent déjà du fruit de leur travail; leur tâche leur paraîtra désormais moins lourde; il y aura plus de soleil et plus de bonheur dans l'humble cabane du colon.

Au reste, la Providence bénit l'oeuvre de Jean Rivard. La première récolte fut abondante. Jean vendit à l'automne pour plus de trente louis de grains et de légumes, et la potasse qu'il avait fabriquée lui rapporta trente à quarante louis. Gérin-Lajoie appuie sur ces détails; il les précise avec une volupé d'économiste, et

il entonne à l'occasion de ces chiffres, qui cette fois ne sont pas arides, un hymne enthousiaste, un couplet qu'il chante à la jeunesse de son pays, pour l'attirer loin des villes et loin de l'oisiveté dans la forêt docile et féconde.

Déjà, d'ailleurs, la forêt de Bristol accueille de nouveaux ouvriers, qui ont suivi le sentier tracé par Jean Rivard. D'autres viennent bientôt, qui se partagent le sol du canton. C'est donc la vie et le mouvement, la voix et le travail de l'homme qui animent et transforment la forêt. Le gouvernement lui-même s'en mêle, et décide enfin de tracer un chemin public qui traversera le canton. La fortune sourit aux défricheurs. Jean Rivard se construit une maison convenable, et il rêve d'y introduire enfin celle qui sera la reine de Louiseville.

Aussi bien ses amours ont-elles été tenaces. Malgré certaines déceptions qu'il avait éprouvées l'an dernier, pendant une visite à Grandpré, un soir d'épluchettes où il avait veillé chez les Routier, et bien que ce soir-là Louise lui eût semblé préférer au rude colon de Bristol un beau danseur du village, Jean avait gardé toute sa fidélité aux premières affections, et Louise elle-même, malgré elle accaparée par le jeune élégant, s'était désolée, ce soir des épluchettes, de n'avoir pu témoigner au cavalier des premiers jours sa durable amitié. Le malentendu fut bien vite dissipé dans des lettres qui n'avaient rien d'équivoque, et le dimanche 5 octobre 1845, M. le curé de Grandpré mettait fin à l'inoffensif roman, en publiant au prône de la grand'messe la promesse de mariage entre Jean Rivard, « ci-devant de cette paroisse, maintenant domicilié dans le canton de Bristol, et Louise Routier, fille mineure de François Routier et de Marguerite Fortin, ses père et mère, d'autre part ». Et c'était, comme il arrive le plus souvent, pour la première et dernière publication.

Deux jours après, il y avait noces brillantes chez les Routier. « Quarante calèches, conduites chacune par un cheval fringant, brillamment enharnaché », escortaient

la voiture des nouveaux époux. Le repas fut gai et copieux. On y chanta *Vive la Canadienne*, et *A la claire Fontaine*. Il y eut bal pendant la soirée, où les premiers violons de la paroisse parurent infatigables. On ne servit aux invités aucune liqueur alcoolique, parce que la croix de tempérance occupait une place d'honneur dans la maison des Routier. Le surlendemain, Jean Rivard et sa femme quittaient Grandpré, pour s'en aller habiter le rustique foyer du canton de Bristol.



Le roman devrait ici finir, puisque Jean Rivard est marié. Mais on sait que ce n'est pas un roman ordinaire que celui de Jean Rivard, et que, en vérité, ce n'est pas du tout un roman. C'est l'exposé vivant et pratique d'une thèse d'économie sociale; et la thèse jusqu'ici développée n'est pas encore complète, ni suffisante. Nous savons ce que peut faire Jean Rivard défricheur; l'on peut se demander ce que fera Jean Rivard agriculteur. Des lecteurs des *Soirées canadiennes* qui avaient suivi, en 1862, le récit de *Jean Rivard le défricheur*, qu'y publiait Gérin-Lajoie, demandèrent, en effet, à l'auteur ce qu'il était advenu de Jean après son mariage. Quelques-uns prétendaient que Louise avait dû mourir d'ennui au milieu des bois de Bristol; d'autres soutenaient que Jean Rivard, découragé par les larmes et les récriminations de sa femme, avait dû la ramener à Grandpré. Les moins pessimistes déclaraient que Jean Rivard, colon de plus ou moins persévérante bonne foi, avait dû vendre son lot et se lancer dans le commerce.

Il fallait faire taire tous ces cancans, et Gérin-Lajoie se décida à publier dans le *Foyer Canadien* de 1864, la suite véridique du roman de Jean Rivard, qu'il intitula «Jean Rivard l'économiste».

Nous ne pouvons faire l'analyse détaillée de cette

seconde partie du livre de Gérin-Lajoie: encore qu'il y ait là peut-être les pages les plus intéressantes de ce roman. L'on y voit Jean Rivard et Louise occupés à faire prospérer la ferme, et à continuer l'oeuvre difficile, mais déjà moins rude, des défrichements. La maison de Jean Rivard, où les petits enfants multiplient la joie et l'espérance, devient avant longtemps le centre d'une centaine d'établissements qui se partagent déjà la forêt de Bristol. C'est une paroisse véritable qui s'est peu à peu formée, qui possède maintenant ses ouvriers de toutes sortes, constructeur, maçon, voiturier, cordonnier, forgeron, marchand. Elle a même son avocat de village et son fabricant de chicanes dans la personne de Gendreau-le-Plaideux. Curieux type normand que celui de ce Gendreau qui venait d'une des vieilles paroisses des bords du Saint-Laurent, où il avait incarné la contradiction. On assure même qu'en quittant cette paroisse où il était conseiller municipal, il avait refusé de donner sa démission en disant à ses collègues: « Je reviendrai peut-être! en tous cas, soyez avertis que je m'oppose à tout ce qui se fera dans le conseil en mon absence. »

Mais la nouvelle paroisse du canton de Bristol avait bien mieux que Gendreau-le-Plaideux, elle avait son médecin, et surtout son missionnaire, puis son curé. C'est dans une cabane en bois, d'abord, ou en plein air, que l'abbé Octave Doucet, le modèle des missionnaires et des curés, ancien camarade de Jean Rivard au collège, célébra la messe. Mais l'église, qui attire toujours des colons et dont ne peuvent guère se passer nos braves défricheurs, éleva bientôt la flèche de son clocher parmi les érables et les ormes de Bristol; elle fit entendre sa voix d'airain dans la paix encore grande de cette forêt qui reculait toujours son horizon mobile. D'ailleurs, les progrès constants de cette colonie lui permirent bientôt, en dépit des oppositions systématiques de Gendreau-le-Plaideux, d'avoir son organisation paroissiale et municipale complète. C'est le nom officiel de Rivardville que l'on donna à la nouvelle paroisse, afin de per-

pétuer dans le canton de Bristol le nom et la mémoire du premier colon. Jean Rivard s'y était opposé, de même que Gendreau-le-Plaideux, mais il se résigna assez facilement, à cette condition que la localité de Rivardville serait placée sous le patronage de sainte Louise.

Jean Rivard fut élu maire et juge de paix de la nouvelle paroisse. Et c'est à partir de ce moment que s'accroît et s'affirme le rôle social de notre personnage. Il s'agit pour lui de présider au développement de l'organisme municipal, et d'en assurer le jeu libre et vivant; il s'agit de former et de créer à Rivardville un esprit public, et pour ainsi dire de donner une âme à ce corps social. A cette tâche, Jean Rivard consacre tous ses loisirs, et il s'efforce d'inculquer dans la conscience de ses voisins et coparoissiens les notions d'ordre et d'économie rurale et domestique, de progrès matériel, moral et intellectuel, qu'il avait apportées du collège dans la forêt, et que son expérience personnelle avait singulièrement enrichies.

Nous assistons donc, maintenant, à toutes les manifestations essentielles ou du moins importantes de la vie collective et paroissiale, et nous sommes les témoins de l'action discrète, mais efficace et profonde, de la vertu d'un colon, d'un cultivateur instruit sur ceux qui l'entourent et qui reçoivent de lui l'impulsion et l'orientation. Et nous voyons Jean Rivard prendre sur les habitants de toute la région de Bristol un ascendant toujours croissant, et monter, monter dans leur estime et dans leur admiration jusqu'à ce qu'un jour — suprême et fragile consécration de leur sympathie — ils en fassent leur député au Parlement. Et dès lors ce sont des scènes, non plus seulement de la vie municipale et paroissiale, mais de la vie électorale, politique et parlementaire, qui passent successivement sous le regard du lecteur.

*

*

*

Gérin-Lajoie — est-ce scrupule d'un fonctionnaire qui

regrette d'avoir dit tout le mal qu'il pense des députés qu'il coudoie et qu'il mesure, est-ce plutôt pour le remords d'avoir trop décrié ceux-là que nous envoyons au Parlement pour qu'ils travaillent et qu'ils fassent de bonnes lois, mais que lui, romancier, nous avait représentés comme oubliant souvent ce pourquoi ils sont députés et plénipotentiaires du peuple? — Gérin-Lajoie a supprimé dans l'édition définitive tout ce qu'il nous avait d'abord appris sur la carrière de Jean Rivard député. Ces pages ne sont guère, au surplus, qu'une critique assez vive de l'esprit de parti, de notre système et de nos habitudes parlementaires, et l'on n'y voyait pas assez l'effort qu'aurait dû faire Jean Rivard lui-même pour améliorer le mécanisme et le fonctionnement de cette machine politique.

Le député de Bristol, qui s'était présenté devant ses électeurs comme candidat indépendant de tous les partis, excellait à montrer les faiblesses de ses collaborateurs au Parlement; il eût été un intrépide démolisseur, mais il ne paraît pas qu'il eût été capable de rien construire. Aussi bien, Jean Rivard comprit-il que le rôle de député passait ses forces, était incompatible avec son humeur et avec ses goûts; il se prit à regretter la forêt, et, député presque inutile, il eut le seul et déjà fort appréciable mérite de ne pas vouloir retourner au Parlement.

Gérin-Lajoie a donc fait disparaître, à tort croyons-nous, si l'on se place au point de vue de la conduite de l'oeuvre et de l'équilibre du plan et de la composition, ce tableau de la vie parlementaire, pessimiste sans doute, mais où l'on trouve des pages fort instructives, et de la plus fine ironie. Jean Rivard, que ses ennemis politiques accusaient de n'être qu'une machine à voter, rentre dans son foyer et dans sa paroisse pour n'en plus sortir. Il y rentre, à la vérité, un peu diminué, et c'est la faute de Gérin-Lajoie; et c'est pour cela que l'auteur a décidé de ne plus publier ce que Jean Rivard a fait, ou plutôt de ne plus montrer ce qu'il n'a pas fait et qu'il aurait dû faire pendant son séjour à Québec; et c'est pour cela

aussi qu'il aurait bien dû — voulant retrancher quelque chose — ne pas amorcer inutilement la curiosité du lecteur et supprimer la candidature elle-même de Jean Rivard et son élection — si exemplaire que celle-ci ait été, ne s'étant faite qu'avec des prières. Mais je soupçonne Gérin-Lajoie d'avoir voulu insinuer par cet épisode malsonnant de la vie de son personnage que si, dans notre démocratie, un colon peut ainsi s'élever jusqu'aux plus hautes situations sociales, cet homme de la forêt et des champs ne doit pas s'aviser de quitter les manchons de la charrue pour prendre en main, selon une bien vieille métaphore, le timon des affaires de l'État, et que c'est à ceux-là seuls qui ont une solide culture et une grande valeur intellectuelle qu'une semblable tâche peut convenir: thèse très discutable, que l'auteur a seulement esquissée, et qui ne laisse pas dans l'esprit du lecteur des conclusions assez nettes, ni assez précises.

L'on n'en veut donc pas à Jean Rivard de revenir tout entier à sa vie première, si active et si utile. Dans les derniers chapitres du roman, l'auteur s'applique à nous montrer, dans le plus merveilleux épanouissement, l'oeuvre économique et sociale que son héros a réalisée. Et le livre se ferme sur une causerie de Gérin-Lajoie avec Pierre Gagnon, le compagnon si courageux de la première heure, qui a gardé pour celui qu'il appelle son bourgeois et son empereur, une sorte de culte qui va jusqu'à l'enthousiasme. Pierre Gagnon résume ainsi, et à sa façon, tout le mérite et toute la vertu de Jean Rivard:

« Je voudrais, dit-il, que vous puissiez le connaître à fond. Il est aussi savant que monsieur le curé, il sait la loi aussi bien qu'un avocat, ce qui n'empêche pas qu'il laboure une beauté mieux que moi. Il mène toute la paroisse comme il veut, et s'il n'est pas resté membre de la chambre, c'est parce qu'il n'a pas voulu, ou peut-être parce qu'il a eu peur de se gâter, parce que l'on dit que parmi les membres il y en a qui ne sont pas trop comme il faut. Enfin, monsieur, puisque vous êtes avocat, je

suppose que vous avez lu l'histoire de Napoléon, et vous savez ce qu'il disait: si je n'étais pas empereur, je voudrais être juge de paix dans un village. Ah! notre bourgeois n'a pas manqué cela, lui; il est juge de paix depuis longtemps, et il le sera tant qu'il vivra. Vous savez aussi que les hommes que Bonaparte aimait le mieux, c'étaient les hommes carrés. Eh bien! tonnerre d'un nom! notre bourgeois est encore justement comme ça, c'est un homme carré: il est aussi capable des bras que de la tête et il peut faire n'importe quoi — demandez-le à tout le monde.»

Ce témoignage universel qu'invoque Pierre Gagnon est l'hommage suprême de l'admiration des gens de Bristol pour le fondateur de Rivardville; il termine le roman du colon, et fait une dernière fois apparaître le type des défricheurs dans une lumière qui ressemble à la gloire d'une apothéose populaire.

*
* *

Tel est le roman de Jean Rivard. Il est le premier, dans l'ordre chronologique, de nos grands romans, les *Anciens Canadiens* n'ayant paru qu'en 1863, une année après *Jean Rivard, le défricheur*. L'abbé Casgrain qui eut avec Gérin-Lajoie des relations d'amitié et des relations littéraires très étroites, nous assure que *Jean Rivard* ne reçut pas du public l'accueil qu'il méritait. On lut sans assez d'enthousiasme ces pages que l'auteur avait voulu faire si pratiques. On en voulait sans doute à Jean Rivard d'être trop peu romanesque, trop occupé des choses de la ferme, trop éloigné des intrigues où aime à s'aventurer l'imagination du lecteur. La mode n'était pas alors, comme elle l'est aujourd'hui, au roman social, et l'on n'était pas encore habitué à chercher dans le roman français l'exposé et la discussion des problèmes les plus difficiles de la vie contemporaine. Sans être précisément un précurseur, Gérin-Lajoie avait compris tout

le profit qu'il peut y avoir à souder une thèse au récit d'un roman. La thèse a sans doute ici trop absorbé le roman; elle l'a mis en péril, mais nous pensons cependant que c'est pour cette thèse elle-même, et pour les idées justes qu'elle renferme, et pour les suggestions heureuses qu'elle propose, que le roman de *Jean Rivard*, devenu enfin actuel parce qu'il est social, mérite de paraître à la surface de notre vie littéraire.

Nous ne pouvons dégager du texte de ce livre toutes les idées générales et toutes les théories qu'il développe; nous n'en pouvons dire tout ce qui peut et doit intéresser et retenir le lecteur d'aujourd'hui.

La question de la colonisation y est évidemment celle-là que Gérin-Lajoie a voulu surtout étudier; c'est celle-là dont il recherche le plus activement la solution, et c'est celle-là dont s'inquiète encore avec une anxiété toujours incertaine l'esprit public. Aussi, loin de réduire et de ramener toute cette question aux seuls intérêts de Jean Rivard, l'auteur en a agrandi et élargi le point de vue; elle devient dans ce livre, ce qu'elle est en effet, une question d'importance et de vie nationales.

Et si nous voulions ici ramasser, réunir les fragments épars des théories de Gérin-Lajoie, les synthétiser et les systématiser, nous devrions faire voir comment il subordonne d'abord le problème de la colonisation à cet autre, déjà posé en 1860, qui est celui de l'émigration des Canadiens aux Etats-Unis, et à celui-ci qui est d'ouvrir à l'activité des jeunes, même instruits, et surtout peut-être à ceux qui sont instruits, la carrière utile et noble de l'agriculture. Les jeunes gens s'en vont aux Etats-Unis, ou bien, et parmi ces derniers beaucoup ont fait une partie de leurs études classiques, ils accourent dans les villes pour y végéter, comme cet ami de *Jean Rivard*, Gustave Charmenil, qui n'est pas autre, dans ce livre, que l'auteur lui-même: Gérin-Lajoie ayant subi à sa sortie du collège l'attraction des grands centres, et ayant cherché, à New-York d'abord, puis à Montréal, une vie de scribe beso-

gneux qu'il a longtemps misérablement vécue. En 1860, nos jeunes gens s'en vont donc en terre étrangère, ou bien ils grossissent dans les villes le bataillon des mécontents, et nos forêts s'étendent encore à perte de vue sur la terre inexplorée de la province! Ce n'était vraiment pas chez nous, et à cette heure de notre histoire, le roman de « la terre qui meurt » qu'il fallait écrire, mais bien celui de la terre qui veut naître, de la terre inculte toujours sous la forêt qui reste debout, sous la forêt qu'il fallait abattre.

Comment résoudre ce problème, et qui donc devait s'en charger? Gérin-Lajoie estime qu'il y a quatre facteurs essentiels qui doivent successivement et au bon moment intervenir, facteurs sans lesquels le problème reste insoluble, mais à qui il est possible et facile de le résoudre: ces facteurs sont le gouvernement d'abord, puis le colon, puis le missionnaire, et enfin le conseil municipal des nouveaux centres organisés. A chacun, Gérin-Lajoie distribue la tâche qui lui revient, et il indique les moyens d'action dont il doit user.

Le gouvernement doit s'inquiéter de faire le choix judicieux des terres qui sont propres à la culture; il doit à tout prix empêcher que le colon ne s'égaré, comme tant de fois il s'est égaré depuis 1860, sur des lots stériles qui découragent ses efforts; il faut que le sol que le gouvernement permet de labourer soit fertile comme le champ de Jean Rivard.

Mais le départ fait entre les terrains de colonisation et les terrains forestiers, le gouvernement doit aux futurs colons de tracer d'avance des routes, des chemins qui leur permettent de communiquer facilement avec les centres populeux, et qui éviteront aux pauvres défricheurs exilés dans la forêt de ces courses périlleuses et meurtrières, comme l'on en raconte dans l'histoire des Bois-Francs.

Mais parce que dans notre province se heurtent souvent, en des conflits sans cesse renouvelés, les intérêts

des spéculateurs et les intérêts des colons, le gouvernement empêchera, par des règlements judicieux qu'il doit être enfin capable de faire, que des spéculateurs cupides comme l'honorable Robert Smith, propriétaire des forêts du canton de Bristol, retiennent incultes des terrains dont ils attendent un grand accroissement de valeur avant de les livrer à la colonisation.

Le gouvernement devrait enfin, dans toutes les localités importantes, créer des fermes modèles, qui serviraient d'exemplaires à l'initiative des colons, et les empêcheraient de s'attarder dans la routine ou dans des expériences inutiles et ruineuses.

Et l'on voit donc, par ce simple exposé, que s'il n'y a rien qui paraisse bien neuf aujourd'hui dans tout ce plan d'action gouvernementale, et rien que nous n'ayons lu souvent dans nos journaux, il n'en est pas moins juste de remarquer que Gérin-Lajoie a bien vu, en 1860, ce qu'il faut regarder comme des données essentielles du problème de la colonisation; et n'y avait-il pas alors quelque mérite à les préciser, s'il est vrai que ce problème, jusqu'ici compliqué d'intérêts contraires qu'on ne sait pas accorder, attend encore, et depuis plus de cinquante ans, comme on le disait il y a quelques jours au Parlement, sa définitive solution?

Quant à la part du colon, Gérin-Lajoie ne pouvait manquer de la faire large et active, puisque aussi bien c'est pour la décrire qu'il entreprenait son roman. Le colon type, le colon idéal, c'est Jean Rivard, « l'homme carré » dont parlaient Napoléon 1er et Pierre Gagnon. Nous ne pouvons rappeler ici toute l'économie de sa ferme et de sa maison. Ce serait trop long, et peut-être qu'ainsi résumé ce serait fastidieux. Jean Rivard, d'ailleurs, a, un jour, livré à Gérin-Lajoie lui-même, qui visitait Rivardville, le secret de sa prospérité. Il se réduit à ceci: défricher un sol fertile; cultiver avec méthode; réserver sur son lot un coin, une parcelle de forêt nécessaire pour fournir le bois d'oeuvre et le bois de chauff-

fage; fortifier sa santé par un travail assidu, mesuré et constant; se lever de bonne heure, et surveiller soi-même le train de la ferme; ne pas faire de dettes; ne pas trop agrandir sa propriété; tenir un journal des opérations de la ferme, et un registre des recettes et des dépenses; puis enfin, et c'est peut-être plus important que tout le reste, épouser Louise Routier!

*
* *
* *

Jean Rivard est donc surtout un roman social. Et il vaut, d'abord et avant tout, par la thèse qui y est développée, par l'intérêt général qu'il présente, par les scènes de vie coloniale qu'il raconte, par le très large tableau rustique qu'il déroule sous les yeux du lecteur.

C'est l'impression d'ensemble que l'on en reçoit qui fait sa première valeur éducative, et qui lui assurerait pour longtemps, s'il était plus connu, une bienfaisante influence sur l'esprit de nos populations agricoles. Mais les effets d'ensemble sont déterminés eux-mêmes par l'agencement plus ou moins artistique des parties; d'autre part, un tableau ne peut valoir si, dans le jeu plus ou moins savant des ombres et des lumières, n'apparaissent en bonne posture et en un relief satisfaisant les personnages. C'est pourquoi il peut être intéressant de suivre à travers les pages de *Jean Rivard*, d'étudier sur la toile où l'auteur les a peints, les héros de notre « roman du colon ».

*
* *
* *

Et c'est d'abord Jean Rivard lui-même qui s'offre le premier à nos regards, puisque c'est lui que l'on aperçoit toujours au premier plan, et dont le geste se dessine plus nettement et se déploie sans cesse sur le fond un peu sombre de la forêt de Bristol.

Jean Rivard, c'est, au surplus, le personnage en qui l'auteur a mis toutes ses complaisances, c'est celui qui porte dans sa vie active les rêves les plus chers, mais irréalisés, de Gérin-Lajoie. Celui-ci a très amoureusement façonné ce colon; il l'a fait aussi grand que pourraient être tous nos colons; il a soigneusement posé sur son front quelques reflets de cet idéal d'agriculteur qui hanta toujours son imagination.

Gérin-Lajoie a même voulu donner à Jean Rivard un nom familier, un nom qui pourrait lui rappeler le foyer paternel, créer en lui l'illusion consolante que ce héros lui était un frère. Ce héros s'appelle Jean en souvenir du premier Gérin dont fassent mention nos archives canadiennes: soldat vaillant venu de Grenoble en 1750 pour guerroyer contre les Anglais, et qui, après la capitulation, se fixa à Yamachiche, où il fonda la dynastie rurale si estimée, et si persévérante, des Gérin-Lajoie. Il s'appelle Rivard, parce que la grand'mère de l'auteur avait nom Ursule Rivard dit Laglanderie, et qu'elle aima beaucoup son petit-fils, le petit Antoine qu'elle avait tant désiré voir un jour « chanter la messe et faire le prône ». Il naît à Grandpré vers 1824, appelé sans doute à la vie par Gérin-Lajoie lui-même qui naissait cette année-là à Yamachiche, vieille paroisse riveraine, découpée dans le fief de Grandpré sur les bords du lac Saint-Pierre. On nous assure⁽¹⁾ même que la maison où naquit Jean Rivard, et « le hangar, le fournil, la grange et les deux autres bâtiments de la ferme, nouvellement blanchis à la chaux »⁽²⁾, sont les mêmes que la maison et les bâtiments où s'écoula l'enfance de Gérin-Lajoie.

Que si le père de Jean Rivard s'appelle Jean-Baptiste, au lieu que celui de notre auteur portait le nom d'Antoine

(1) Nous devons ces renseignements précieux, et bien d'autres, à Mgr Denis Gérin, curé de Saint-Justin, frère de l'auteur de *Jean Rivard*, et à Léon Gérin, fils de l'auteur de *Jean Rivard*. Nous les remercions ici de l'empressement avec lequel ils ont bien voulu nous communiquer leurs souvenirs de famille.

(2) *Jean Rivard*, I, 137.

qu'il légua à son fils aîné, c'est que sans doute Gérin-Lajoie, que son patriotisme faisait dévot au patron des Canadiens français, a voulu marquer comment son personnage, né de Jean-Baptiste Rivard, apportait de son berceau même le culte traditionnel et toutes les vertus de sa race.

C'est dans le canton de Bristol, au coeur des Bois-Francis, que Jean Rivard s'en ira abattre la forêt, et qu'il fondera la paroisse si active de Rivardville. Serait-il téméraire d'affirmer que Rivardville, c'est ce Drummondville si prospère que Gérin-Lajoie visitait en 1862, où il recevait l'hospitalité de cet abbé Jean-Octave Prince, qui fut l'un de ses plus chers compagnons d'étude, et qu'il a fait revivre dans son roman sous le nom de l'abbé Octave Doucet, premier missionnaire et curé de Rivardville? Nous savons, par une lettre très enthousiaste que Gérin-Lajoie écrivit au retour de ce voyage, qu'il fut ravi par toutes les promesses d'avenir qu'offrait ce pays de colonisation, et qu'il aurait voulu voir deux de ses frères s'y établir. Ces deux frères, Gérin-Lajoie les a donnés à Jean Rivard, et tous deux sont allés, dans l'imagination de l'auteur, faire fortune à Rivardville.⁽¹⁾

Voilà bien des raisons de confondre Antoine Gérin-Lajoie et Jean Rivard, et de penser que l'un a voulu s'identifier avec l'autre, ou mettre dans la destinée de l'autre le meilleur de sa jeunesse et de ses espérances. Gérin-Lajoie se retrouve encore et se prolonge en Gustave Charmenil, le jeune étudiant qui promène à travers Montréal la nostalgie de son âme toujours désabusée. Et, sans doute, Gustave Charmenil représente plus exactement que Jean Rivard le personnage de l'auteur, quand celui-ci avait vingt ans. Mais Gérin-Lajoie n'en sera que plus à l'aise pour donner à Jean Rivard, à celui qui fut ce que lui-même aurait voulu être et qu'il n'a jamais été, toutes les vertus, toutes les qualités qu'il pouvait concevoir, et qu'il mit, sans retour d'amour-propre, et sans

(1) *Jean Rivard*, II, 54.

crainte qu'on ne l'accusât de sotte vanité, au compte du héros principal de son livre.



Aussi bien, le caractère⁽¹⁾ de Jean Rivard est-il le plus riche, le plus attachant qu'il y ait dans ce roman. L'auteur concentre sur l'étude de ce caractère ses facultés d'observation; il ne s'attarde pas à décrire ce jeune homme de dix-neuf ans; il ne veut pas qu'on fixe longtemps ses yeux sur ce qui ne saurait être que le portrait physique du personnage. Il ne dit de ses qualités extérieures que juste ce qu'il faut pour qu'on y voie passer le rayonnement d'une grande âme.

« C'était un beau jeune homme brun, de taille moyenne. Sa figure pâle et ferme, son épaisse chevelure, ses larges et fortes épaules, mais surtout des yeux noirs, étincelants, dans lesquels se lisait une indomptable force de volonté, tout cela, joint à une âme ardente, à un coeur chaud et à beaucoup d'intelligence, faisait de Jean Rivard un caractère remarquable et véritablement attachant. » Et, pour satisfaire sans doute les lecteurs du roman qui s'imaginent que le héros principal ne peut être intéressant s'il ne joint à ses vertus les dons de l'élégance mondaine et frivole, Gérin-Lajoie ajoute: « Trois mois passés au sein d'une grande cité, entre les mains d'un tailleur à la mode, d'un coiffeur, d'un bottier, d'un maître de danse, et un peu de fréquentation de ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde, en eussent fait un élé-

(1) Les pages qui suivent ont été publiées d'abord comme une étude d'ensemble des caractères dans *Jean Rivard*, et indépendante de ce qui précède. C'est ce qui y explique certains retours vers des faits, d'ailleurs présentés autrement, que l'on a pu voir signalés dans l'analyse même du roman.

gant, un fashionable, un dandy, un cavalier dont les plus belles jeunes filles eussent raffolé.»⁽¹⁾

C'est au sortir du collège que Jean Rivard se présente pour la première fois aux lecteurs. L'étudiant vient d'interrompre, à cause de la mort de son père, laquelle a brisé l'équilibre du budget de famille, ses études de rhétorique. Et Jean Rivard emporte nécessairement du collège des habitudes, des goûts, des tendances qui réapparaîtront souvent à la surface de la vie. On n'a pas impunément dressé son esprit à la méditation et aux rêves enthousiastes d'une studieuse adolescence; on n'a pas, sans qu'il en reste quelque chose, feuilleté Virgile et Homère, traduit Démosthène ou César, crayonné des levers de soleil, ou esquissé des gestes d'éloquence; on n'a pas, sans qu'il s'en imprime sur la vie une trace ineffaçable, courbé longtemps son front sur les livres, et souhaité pour un long avenir les joies nobles du labeur intellectuel. Et donc, Jean Rivard emportera dans la forêt de Bristol, mêlée aux prosaïques ambitions du colon, la délicate sensibilité de l'étudiant. Il y sera tout à la fois capable de rude travail, et capable de rêveries sentimentales. Ces deux activités s'exerceront parfois en sens contraire, et provoqueront dans l'existence de Jean Rivard les plus pénibles conflits. Et ce ne sera pas le spectacle le moins instructif du roman, que celui d'un jeune homme, exilé volontaire dans la forêt inhabitée, luttant contre ses propres ennuis, contre tous ses dégoûts du moment, pour rester fidèle à lui-même, et pour fixer dans le sacrifice l'inconstance de ses vingt ans.

Au surplus, Jean Rivard, à cause même de sa sensibilité affinée au contact des livres et par toutes les émotions de la vie du collège, goûtera plus que ne le font d'ordinaire les colons, ce qu'il y a de beauté, de grandeur et de poésie dans la vie des forestiers. Gérin-Lajoie nous en avertit lui-même: son héros « avait une âme

(1) Cf. *Jean Rivard*, I, 2.

naturellement sensible aux beautés de la nature, et les spectacles grandioses, comme les levers et les couchers du soleil, les magnifiques points de vue, les paysages agrestes, étaient pour lui autant de sujets d'extase.»⁽¹⁾ L'automne dans les bois, avec son décor changeant et ses couleurs si vives, procurait à Jean les plus douces émotions. Et l'hiver lui-même, le premier hiver qu'il passa dans la forêt, lui apparut éclatant à la fois de blancheur et de gaieté.

« La terre, déclare l'auteur en un style qui rappelle un peu le rhétoricien inexpérimenté qu'était Jean Rivard, la terre lui apparut comme une jeune fille qui laisse de côté ses vêtements sombres pour se parer de sa robe blanche. Aux rayons du soleil, l'éclat de la neige éblouissait la vue, et quand la froidure ne se faisait pas sentir avec trop d'intensité, et que le calme régnait dans l'atmosphère, un air de gaieté semblait se répandre dans toute la forêt. Un silence majestueux qui n'était interrompu que par les flocons de neige tombant de temps en temps de la cime des arbres, ajoutait à la beauté du spectacle. Jean Rivard contemplait cette scène avec ravissement.»⁽²⁾

N'y avait-il pas jusqu'à l'ouragan secouant la forêt, et la faisant mugir comme une mer en furie qui faisait entrer l'âme du jeune colon dans les plus vifs transports? « Il ne pouvait alors rester assis dans sa cabane, et mettant de côté ses livres ou ses outils, il sortait en plein vent pour contempler le spectacle des éléments déchaînés; il se sentait comme en contact avec la nature et son Auteur.»⁽³⁾

Idéaliser sa vie, c'est-à-dire répandre, à force d'imagination et à force de sentiments, sur tout ce qui l'entourait, les couleurs et les impressions les plus riantes, et rapporter à quelques souvenirs classiques les événements

(1) *Jean Rivard*, I, 40.

(2) *Jean Rivard*, I, 52.

(3) *Jean Rivard*, I, 52.

quelconques, et parfois les plus insignifiants de son existence, voilà bien à quoi tâchait, pour se donner du coeur, le rhétoricien bûcheron. Gérin-Lajoie précise fort bien cet état d'âme dans une lettre que Jean Rivard écrivait, un mois après son arrivée dans la forêt, à son ami Gustave Charmenil.

« Je vais te donner une courte description de mon établissement. Je ne te parlerai pas des routes qui y conduisent; elles sont bordées d'arbres d'un bout à l'autre; toutefois je ne te conseillerais pas d'y venir en carrosse... Quant à ma résidence, ou comme on dirait dans le style citadin, à Villa Rivard, elle est située sur une charmante petite colline; elle est en outre ombragée de tous côtés par d'immenses bosquets des plus beaux arbres du monde. Les murailles sont faites de pièces de bois arrondies par la nature... Le plafond n'est pas encore plâtré, et le parquet est à l'antique, justement comme dans Homère. C'est délicieux. Le salon, la salle à dîner, la cuisine, les chambres à coucher ne forment qu'un seul et même appartement. — Quant à l'ameublement, je ne t'en parle pas; il est encore, s'il est possible, d'un goût plus primitif. Toi qui es poète, mon cher Gustave, ne feras-tu pas mon épopée un jour? ⁽¹⁾... »

Mais il en coûte parfois aux héros de l'épopée coloniale de tailler dans la forêt leur poème merveilleux. Jean Rivard devait l'éprouver souvent. La nature sauvage et vierge a des spectacles qui enchantent; elle a aussi des monotonies qui lassent, et qui troublent ce fond d'éternelle tristesse que nous portons en nous-mêmes. Et justement, ceux-là qui ont une âme plus délicate, plus capable de goûter la poésie des choses, sont aussi mieux préparés à en savourer l'amertume.

Jean Rivard eut donc ses jours de sombre ennui. A vingt ans, on s'habitue mal à l'immense et infinie solitude. Et pour peu que l'on ait développé en soi le besoin

(1) *Jean Rivard*, I, 51.

des affections, on supporte mal le silence et le vide profond de l'isolement. Jean Rivard devait regretter parfois son village et la maison paternelle. Il éprouva dans les bois de Bristol quelque chose des intimes chagrins que promena René dans nos forêts d'Amérique. « La chute des feuilles, le départ des oiseaux, les vents sombres de la fin de novembre furent la cause de ses premières heures de mélancolie. Puis, lorsque plus tard un ciel gris enveloppa la forêt comme d'un vêtement de deuil, et qu'un vent du nord ou du nord-est, soufflant à travers les branches, vint répandre dans l'atmosphère sa froidure glaciale, une tristesse insurmontable s'emparait parfois de son âme, sa solitude lui semblait un exil, sa cabane un tombeau. » (1)

Cependant jamais ces accès de tristesse n'abattirent tout à fait Jean Rivard. Il s'empressait plutôt de secouer sa mélancolie, de sécher quelques larmes que le souvenir de Grandpré faisait parfois monter à ses yeux. Le travail est le meilleur remède contre l'ennui: et fort heureusement, il y avait en Jean Rivard, à côté de l'étudiant frais émoulu, à côté du jeune rêveur, et du romantique sensible, il y avait le colon réaliste, l'homme d'action.

Au collège où il avait étudié, Jean Rivard entendait souvent le directeur répéter à ses élèves la classique maxime, que le bon Lhomond avait convertie en exemple pour sa grammaire latine: *labor omnia vincit*. Cette devise, il la voulut sienne, et c'est l'une des choses les plus précieuses que Jean Rivard rapporta de son cours d'étude. Il avait même parfois une singulière façon de traduire en français cet axiome latin. L'un de ses frères qui n'approuvait guère son projet et lui demandait un jour avec quoi il prétendait réaliser ses rêves de fortune: « Avec cela! » dit laconiquement Jean Rivard, en mon-

(1) *Jean Rivard*, I, 53.

trant ses deux bras. Et il y avait dans ce geste expressif le sens plein de sa devise.⁽¹⁾

Donc, cet écolier transporté en pleine forêt, était un laborieux; c'était un « bûcheur, » et ce mot de l'argot scolaire prend ici toute sa force significative.

Le travail physique répugna bien d'abord, quelquefois, à ses membres peu exercés, le fatiguait et l'épuisait; mais Jean Rivard s'y entraîna, il s'y habitua, et il s'y complut. « Ce travail des bras d'abord si dur, si pénible, devint pour lui comme une espèce de volupté. »⁽²⁾ Et dès lors, l'on ne cesse plus de voir à travers les pages du roman, comme à travers les arbres de la forêt, la silhouette toujours active du jeune colon.

Après le tableau des premiers défrichements⁽³⁾ où il convenait que Gérin-Lajoie esquissât d'abord l'attitude de son héros, et nous le fit voir s'attaquant aux grands arbres des bois séculaires, faisant à coups de hache dans la forêt la première trouée lumineuse, il n'est pas de récits plus révélateurs de la vie du colon que ceux des premières semailles et de la première récolte.

Semer à travers les souches noircies des terres neuves était aussi peu compliqué que cela était pénible. Quel travail que celui qui consiste à préparer le terrain qui doit recevoir cette première semence! Depuis le milieu d'avril jusqu'à la fin de juin, Jean Rivard et Pierre Gagnon s'y livrèrent sans relâche. « Rarement le lever de l'aurore les surprit dans leur lit, et plus d'une fois, » ajoute l'auteur dans un style peut-être trop homérique, « plus d'une fois la pâle courrière des cieux éclaira leur travaux de ses rayons nocturnes. »⁽⁴⁾ Et selon son habitude, Gérin-Lajoie jette sur ces champs de labour et sur les durs travaux de ses personnages le voile discret d'une simple poésie; ou bien il les transforme et les relève par

(1) *Jean Rivard*, I, 26.

(2) *Jean Rivard*, I, 40.

(3) *Jean Rivard*, I, 37 - 47.

(4) *Jean Rivard*, I, 88.

des réflexions de la plus forte et de la plus chrétienne philosophie.

Jean Rivard est fatigué, « son corps est harassé, mais son âme jouit, son esprit se complait dans ces fatigues corporelles. Il est fier de lui-même. Il sent qu'il obéit à la voix de Celui qui a décrété que l'homme gagnera son pain à la sueur de son front. Une voix intérieure lui dit aussi qu'il remplit un devoir sacré envers son pays, envers sa famille, envers lui-même: que lui faut-il de plus pour ranimer son énergie? »⁽¹⁾ Et puis, il y a les rêves qui viennent enchanter le sommeil reposant du colon! Rêves bienfaisants et purs où l'on voit dans la plaine croître l'espérance du semeur et onduler l'or des moissons! « S'il rêve, il n'aura que des songes paisibles, riants, car l'espérance aux ailes d'or planera sur sa couche. » Et Gérin-Lajoie ajoute avec son style tout plein des choses qu'il exprime: « De ses champs encore nus, il verra surgir les jeunes tiges de la semence qui en couvriront d'abord la surface comme d'un léger duvet, puis insensiblement s'élèveront à la hauteur des souches; son imagination le fera jouir par anticipation des trésors de sa récolte. Puis, au milieu de tout cela, et comme pour couronner ses rêves, apparaîtra la douce et charmante figure de sa Louise bien-aimée, lui promettant des années de bonheur en échange de ses durs travaux. »⁽²⁾

Au bout de quelques mois, le soleil et Dieu aidant, le premier rêve du colon devint une réalité. On fit la récolte: épilogue nécessaire de tous les poèmes du semeur. Avouons qu'ici Gérin-Lajoie a manqué le coup de broser le tableau où l'on eût pu voir appliqués aux travaux multiples de la récolte, Jean Rivard et son infatigable compagnon. Quoi de plus pittoresque — du moins aperçu à travers le prisme des descriptions — que les scènes rustiques du coupage des grains, de l'engerbage, de l'engrangement, du battage et du vannage! Et l'au-

(1) *Jean Rivard*, I, 88 - 89.

(2) *Jean Rivard*, I, 89.

teur de Jean Rivard aurait pu fixer pour l'instruction des lecteurs de la ville, et aussi pour tous les lecteurs d'aujourd'hui, tant de détails, tant de vieilles habitudes, tant de traits charmants de nos anciennes mœurs agricoles! Il ne l'a pas fait, croyant, à tort, que le récit de ces « diverses opérations » aurait été fastidieux. Et le chapitre qu'il a consacré à la première récolte, privé de ces développements et de cette couleur locale, un peu terne dans ses récits austères, n'est guère rempli que des calculs les plus précis et les plus pratiques. Il arrive même que l'auteur y parle un peu de tout, excepté de la récolte. De celle-ci il retient seulement, et il apprend au lecteur, ce qui peut le mieux engager les jeunes gens à suivre Jean Rivard dans la forêt, à savoir le chiffre exact et merveilleux des minots qu'ont rapportés les arpents de terre que Jean avait semés en blé, en avoine, en orge, en sarrasin, en pois, en patates et en légumes. Ce procédé, sans doute, se prête mal aux narrations artistiques; mais c'est tout de même une façon assez ingénieuse de peindre l'homme d'action que fut Jean Rivard, que de nous le faire voir riche des fruits de son travail, entouré de tous ces quatre-vingts minots de blé, cent soixante minots d'avoine, quarante minots d'orge, mille minots de légumes, etc., qui font à ce tableau le plus rustique ornement. Et cela nous donne comme une première esquisse de ce chapitre tout plein de chiffres séducteurs, que Gérin-Lajoie intitulera plaisamment: « Un chapitre scabreux. »

Puis Gérin-Lajoie, aussi fier que Jean Rivard du produit de sa première récolte, entonne tout aussitôt un hymne au travail, où le lyrisme ne s'élève un moment que pour raser encore le sol où le retient évidemment la pensée du prosateur. Et ce chapitre composite se termine par une pressante exhortation adressée aux jeunes gens que l'oisiveté ennuie ou corrompt, qui redoutent le travail comme l'esclave redoute sa chaîne, et qui, pour ne pas se faire colon comme Jean Rivard, ignorent de quel bonheur ils sont privés!

Jean Rivard ne sortira guère plus de ce champ où il applique son activité. Lorsque surtout il aura conduit dans sa maison nouvellement construite la jeune fille qui, de temps à autre, le rappelait encore à Grandpré, il ne s'occupera plus que de l'exploitation raisonnable, méthodique et logique de sa ferme. Des cent acres de terre qu'il possède, il connaît à fond la nature de chacun, la qualité du sol, des bois, et les accidents topographiques du terrain. Il en a dressé une carte très détaillée, qu'il appelle pompeusement « la carte de son royaume ». ⁽¹⁾ Et quand Louise franchira pour la première fois le seuil de sa maison, Jean déploiera tout de suite sous son regard la carte officielle de « ce royaume » dont elle sera désormais la reine.

Il parut même qu'après ce mariage l'activité de Jean redoubla d'intensité, sans que pour cela ses fatigues se fussent accrues. « Lorsque après cinq ou six heures de travail, il retournait à sa maison et qu'il apercevait de loin sur le seuil de sa porte sa Louise qui le regardait venir, ses fatigues s'évanouissaient; il rentrait chez lui l'homme le plus heureux de la terre. » ⁽²⁾ Et les joies laborieuses du jeune colon et de sa femme devinrent plus intenses encore lorsque, penchés tous deux sur un berceau, ils se purent reposer de leur tâche quotidienne en y regardant sourire à leur amour, un enfant, un tout petit colon, avec de beaux grands yeux limpides où semblait se refléter déjà l'image de la forêt!

Cependant, l'action de Jean Rivard ne fut pas toujours limitée au défrichement de sa terre, et à des oeuvres d'intérêt surtout personnel: elle devait bientôt et peu à peu s'étendre, rayonner autour de lui, devenir éminemment sociale. L'exemple courageux de ce jeune homme avait attiré dans la forêt de Bristol de vaillants imitateurs.

On vint se grouper autour de Jean Rivard; et lui,

(1) *Jean Rivard*, II, 12.

(2) *Jean Rivard*, II, 14.

l'ouvrier de la première heure, le colon instruit, « l'homme carré » que Pierre Gagnon avait si pittoresquement défini, capable de la tête autant que des bras,⁽¹⁾ devint tout naturellement le conseiller, l'ami, le chef des nouveaux défricheurs. Et il pouvait écrire un jour à son ami, Gustave Charmenil: « Outre mes travaux de défrichement, qui vont toujours leur train, j'ai à diriger en quelque sorte l'établissement de tout le village. Ne sois pas surpris, mon cher Gustave, si tu entends dire un jour que ton ami Jean Rivard est devenu un fondateur de ville. »⁽²⁾

Jean Rivard devait, en effet, fonder une ville, qui lui prit beaucoup de son activité, et jusqu'à son nom. C'est lui qui en fit le plan, qui en traça sur la carte les rues, et qui marqua la place où l'on élèverait plus tard les principaux édifices publics.⁽³⁾ C'est lui, surtout, qui organisa dans ce centre nouveau la vie sociale, et qui lui communiqua tout l'esprit dont il était animé. Juge de paix, maire de Rivardville, avant d'être député au Parlement, il n'usa jamais de son influence que pour établir sur la base solide des plus fortes vertus civiques et morales la fortune de son village. Sans doute, Jean Rivard fut un député médiocre, et il ne sut jamais assez lui-même ce qu'il était allé faire à Québec; mais, en revanche, dans la sphère plus humble de la vie municipale et régionale, il fut le citoyen le plus entreprenant, et l'instigateur le plus hardi de tous les progrès. Les questions scolaires, aussi bien que les questions d'économie rurale et domestique, étaient par lui sagement résolues, et les oppositions systématiques, mesquines et jalouses, que lui suscita parfois Gendreau-le-Plaideux, ne purent jamais entamer son autorité.

Aussi bien, cette autorité reposait-elle sur un grand fonds de vertus et sur les mérites personnels les plus incontestés.

(1) *Jean Rivard*, II, 227.

(2) *Jean Rivard*, I, 53.

(3) *Jean Rivard*, I, 57.

Gérin-Lajoie, dessinant d'une main ferme, parfois si rude, le portrait du colon, a voulu réunir en lui toutes les qualités traditionnelles et acquises qui font chez nous si digne de tous les respects l'habitant canadien.

Non seulement Jean Rivard est un défricheur à la fois sensible et actif, et non seulement il est âpre à la besogne et persévérant, mais il est foncièrement honnête, juste, désintéressé, généreux. Et il est tout cela à la fois, parce qu'il est aussi et tout d'abord foncièrement chrétien.

N'est-il pas vrai que, dans notre pays, le christianisme du colon est d'une qualité, d'une valeur toute spéciale? Il est plus ingénu, plus confiant, plus dévoué, plus complet peut-être, que le christianisme des gens de nos vieilles paroisses — encore que beaucoup de nos vieilles paroisses aient conservé la plupart de leurs vertus traditionnelles. Le colon n'ignore pas que la hache et la croix font en ses mains le plus puissant faisceau; que ce sont elles qui ont ensemble tracé dans nos forêts les grandes routes de la fortune et de la civilisation; et qu'à toutes les phases de notre histoire nationale, il n'eut jamais, lui, le colon travailleur et fatigué, de meilleur soutien, de plus assidu consolateur, que l'homme de la croix, le missionnaire! Quand le jeune bûcheron quitte pour la première fois le foyer paternel où se multiplient les enfants, et qu'il part à la conquête d'une terre à défricher, il emporte avec lui, dans la forêt, sans doute, le regret des joies familiales pour un moment supprimées, mais aussi la foi de ses parents, l'exemple des vertus domestiques, le chapelet de sa première communion, et, comme Jean Rivard, une *Imitation de Jésus-Christ* que lui aura confiée sa Louise bien-aimée. Et dans l'humble cabane où chaque soir il revient, le jeune colon garde les chrétiennes habitudes de son enfance, il prie le Dieu des paysans, celui que priait son père, le Dieu qui chaque année renouvelle la forêt, fait pousser les blés, et préserve de tout dommage la moisson prochaine. Et jamais la joie de ce rude travailleur n'est plus vive ni plus profonde que

le jour où il voit apparaître, venir à lui, à travers les arbres de la forêt et l'enchevêtrement des abatis, la soutane déchirée du brave missionnaire!

L'homme de Dieu, l'apôtre de la colonisation, Jean Rivard l'accueillait d'autant plus volontiers que l'abbé Doucet, qui visita le premier le canton de Bristol, était un de ses camarades de collège. Ce fut un prêtre, l'abbé Leblanc,⁽¹⁾ qui persuada Jean Rivard de s'en aller abattre la forêt, et c'est un autre prêtre, l'abbé Doucet, qui fut toujours le conseiller prudent du jeune colon, qui associa aux initiatives de Jean son activité personnelle, et prépara avec lui la fortune de Rivardville. Si bien que le jour où l'on érigera dans quelque ville de nos pays de colonisation le groupe symbolique du colon canadien appuyé sur l'épaule du missionnaire, on ne pourra mieux choisir pour les représenter tous deux que Jean Rivard et l'abbé Doucet, le premier colon et le premier apôtre du canton de Bristol.

*

*

*

Mais peut-être ce groupe serait-il incomplet si l'on n'avait soin d'y ajouter, pour en faire la signification plus large et plus précise, le personnage de cette femme forte qui fut la compagne de Jean Rivard, Louise Routier. Et cette femme, il la faudrait sculpter dans l'attitude modeste, simple et digne, que Gérin-Lajoie lui a donnée, avec ce costume d'étoffe domestique, dont il l'a revêtue, et qui la faisait, aux yeux de Jean Rivard, toujours aussi charmante que le jour de ses noces.⁽²⁾

Aussi bien, Jean Rivard ne peut aller à l'histoire sans Louise Routier: le colon canadien partage toujours avec sa vigoureuse compagne l'honneur et la prospérité de

(1) Gérin-Lajoie a voulu personnifier dans l'abbé Leblanc, un ancien curé de Yamachiche, M. Dumoulin, celui-là même qui avait engagé son père à lui faire faire un cours d'étude.

(2) *Jean Rivard*, II, 197.

sa maison. Louise Routier⁽¹⁾ est le type parfait de la jeune fille, élevée loin des villes, en pleine nature, en pleine vie rurale. Elle a grandi au soleil qui faisait s'épanouir les fleurs du jardin familial, et elle n'a jamais respiré que le parfum des saines vertus domestiques. Elle aime fortement, mais discrètement: Gérin-Lajoie ajoute, et beaucoup de lecteurs avec lui: elle aime « comme sait aimer la femme canadienne. »⁽²⁾

Et c'est pour cela que les amours de Jean Rivard et de Louise furent les moins mouvementées qui se puissent concevoir. Gérin-Lajoie s'est abstenu de nous distraire de son sujet par des épisodes romanesques qui eussent ôté à son livre toute vraisemblance. La passion y est calme, maîtresse d'elle-même, quelquefois inquiète, jamais affolée. Il y a même beaucoup de timidité dans les aveux de ces jeunes gens, et l'on songe, à les entendre, à certains amoureux des comédies de Marivaux, que la seule conscience de leur passion fait déjà rougir. Le coeur de Louise se déclare, s'ouvre tout entier, et il se laisse pleinement connaître dans cette phrase que la jeune fille écrivit un jour à Jean Rivard, anxieux de savoir si un jeune galant toujours endimanché, de Grand-pré, ne l'avait pas supplanté: « Si je vous semble légère quelquefois, je ne le suis pas au point de préférer celui qui a de jolies mains blanches, parce qu'elles sont oisives, à celui dont le teint est bruni par le soleil parce qu'il ne redoute pas le travail. Je regarde au coeur et à la tête avant de regarder aux mains. »⁽³⁾ Réponse toute simple, inspirée par l'amour le plus raisonnable, et qui valut à Louise, au mois d'avril suivant, un délicieux coeur de sucre!

(1) Louise Routier doit son nom à une famille Routier que Gérin-Lajoie connut pendant son séjour à Montréal, de 1846 à 1849. M. Routier avait quatre grandes filles, de grande distinction. L'aînée, dit-on, fit une vive impression sur notre auteur. Trop pauvre pour songer à se marier, Gérin-Lajoie crut devoir s'éloigner. Il garda de cette famille le plus affectueux souvenir.

(2) *Jean Rivard*, I, 195.

(3) *Jean Rivard*, I, 158.

Une « blonde » comme celle-là sera, au foyer de Jean Rivard, l'épouse accomplie: bienveillante pour tous, secourable aux pauvres, pieuse, économe. Elle fera surtout une excellente femme de ménage; elle mettra de l'ordre et de la propreté dans sa maison: « les planchers étaient toujours si jaunes chez Jean Rivard qu'on n'osait les toucher du pied; et les petits rideaux qui bordaient les fenêtres étaient toujours si blancs que les hommes n'osaient fumer de peur de les ternir. »⁽¹⁾

Mais Louise Routier savait surtout mettre de la gaieté à son foyer, de la belle humeur et de l'entrain; elle faisait la vie heureuse à son mari, et elle façonnait dans la joie, dans le travail et dans la vertu l'âme des nombreux enfants que le bon Dieu lui avait donnés.

C'est une femme comme celle-là que Gérin-Lajoie, qui souhaita si longtemps s'établir sur une terre, avait rêvée pour sa maison de cultivateur: « Il me semble me voir sur les bords de la rivière Nicolet, ayant une coquette demeure, une jolie femme, musicienne, des amis dignes de ce nom, une belle et bonne terre que je cultiverais avec succès. »⁽²⁾

Gérin-Lajoie n'ayant pu réaliser son rêve d'agriculteur, c'est Jean Rivard qui eut cette bonne fortune. Gérin-Lajoie mit dans la vie de ce personnage toutes ses affections et toutes ses longues espérances. Il alla jusqu'à lui confier la femme qui eût partagé ses travaux; et d'elle aussi bien que de Jean Rivard, il fit le modèle de l'activité et de la vertu domestiques.

*

*

*

C'est encore pour qu'il entrât davantage et tout entier

(1) *Jean Rivard*, II, 196.

(2) Extrait des *Mémoires* manuscrits de Gérin-Lajoie, cité par l'abbé Casgrain, dans sa biographie de Gérin-Lajoie. Voir *Oeuvres Complètes* de l'abbé Casgrain, II, 503. C'est le 12 octobre 1849 que Gérin-Lajoie traçait les lignes que nous venons de citer.

dans son roman, que Gérin-Lajoie s'y est dédoublé, et représenté tout ensemble sous les traits de Jean Rivard, et ceux de Gustave Charmenil. Et comme Jean Rivard fut toute sa vie ce qu'aurait voulu être Gérin-Lajoie, Gustave Charmenil fut ce que devint vraiment à vingt ans notre auteur, et ce qu'il n'aurait jamais voulu devenir. Etudiant pauvre, besogneux, courant à Montréal les bureaux, ce qu'expérimenta plus d'une fois Gérin-Lajoie lui-même, à savoir « qu'il n'y a pas de travail plus pénible pour un avocat, que celui de chercher du travail. »⁽¹⁾ Timide, peu capable de forcer la destinée, inhabile à faire valoir aux yeux du monde toutes les ressources de son talent et de sa volonté, passant d'une mésaventure à une autre, voilà ce que fut Gérin-Lajoie lui-même, et ce que recommença pour lui Gustave Charmenil. Et pour que personne ne doutât de cette identification des personnages, Gérin-Lajoie prêta à l'étudiant ce nom de Gustave Charmenil que, dans un projet d'autobiographie que l'on a retrouvé dans ses cahiers, il s'était donné à lui-même.⁽²⁾

Si, d'ailleurs, Gérin-Lajoie a tant insisté sur ce rapprochement, et sur les déceptions et les déboires de Gustave Charmenil, ce fut pour mieux marquer l'erreur de tant de jeunes gens instruits qui dédaignent la carrière de l'agriculteur, qui s'obstinent à rechercher une profession libérale, et s'en vont traîner sur le pavé des grandes villes les restes de leurs illusions. Du temps de Gérin-Lajoie, comme encore aujourd'hui, on se fût étonné qu'un jeune homme qui avait fait des études classiques, ne se fît pas

(1) *Jean Rivard*, I, 73. — Lettre de Gustave Charmenil à Jean Rivard.

(2) Ce projet d'autobiographie se trouve dans un cahier qui porte la date de 1862, de l'année même où Gérin-Lajoie publiait dans les *Soirées Canadiennes* la première partie de *Jean Rivard*.

Gérin-Lajoie était sous l'impression que sa famille comptait des Charmenil parmi ses ancêtres maternels. Par suite d'une mauvaise lecture du recensement de 1681, on avait cru que le nom de la femme de Jean Gélinas, ancêtre maternel d'Antoine Gérin-Lajoie, était Françoise Charmenil. Or, des actes notariés récemment découverts par M. F.-L. Desaulniers ont permis de rectifier cette leçon. L'acte de mariage de Jean Gélinas, daté du 2 octobre 1667, donne, comme nom de sa femme, « Françoise Charles Desmeni, » Voir *Saint-Guillaume d'Upton*, p. 128, par F.-L. Desaulniers.

avocat, médecin, notaire ou prêtre. Déjà, d'ailleurs, l'on se plaignait que les professions libérales fussent encombrées, et il n'était donc pas inutile de mettre sous les yeux du lecteur de ce temps, de faire se mouvoir sous leurs regards, le personnage inquiet, désenchanté, morfondu, d'un raté. La thèse de Jean Rivard ne pouvait que s'en trouver singulièrement fortifiée. Et Gérin-Lajoie avait assez d'humilité pour prêter quelque chose de sa propre vie à cette cruelle démonstration.

Au surplus, Gustave Charmenil comprit lui-même l'erreur de sa jeunesse. Ses journées vides et affamées, ses bottes trouées et ses pantalons râpés l'avertissaient assez qu'il n'était dans la société qu'un être inutile, encombrant, déclassé. N'y eût-il pas jusqu'à ses amours rentrées ou méconnues qui firent son destin plus lamentable? Il n'osait aimer, parce qu'il était trop pauvre. «S'il se fût contenté de l'amour et du bonheur dans une chaumière,»⁽¹⁾ il eût été bien vite aussi heureux que Jean Rivard; mais il voulut goûter à la vie urbaine, chercher dans les salons mondains la jeune fille de ses rêves, et il fut condamné à rêver toujours, à vieillir dans l'isolement. Il s'en plaignait à son ami, et il était bien près d'estimer beaucoup maintenant la carrière du colon pour la stabilité qu'elle donne à la vie, et de l'apprécier dans la mesure même où elle procure des mariages hâtifs.⁽²⁾

Et, c'est ainsi que Gérin-Lajoie a fait de la profession de l'agriculteur le plus bel éloge, non pas seulement par le tableau très persuasif des prospérités de Jean Rivard, mais encore par le récit vraisemblable des déboires de Gustave Charmenil. Et c'est sur les lèvres de ce jeune désabusé qu'il a placé ce couplet où il semble qu'il ait résumé toute sa thèse et toute son ambition: «O heureux, mille fois heureux le fils du laboureur qui, satisfait du peu que la Providence lui a départi, s'efforce de l'accroître par son travail et son industrie, se marie, se

(1) *Jean Rivard*, I, 78.

(2) *Jean Rivard*, I, 42.

voit revivre dans ses enfants, et passe ainsi des jours paisible, exempt de tous les soucis de la vanité, sous les ailes de l'amour et de la religion. C'est une vieille pensée que celle-là, n'est-ce pas? Elle est toujours vraie cependant. Si tu savais, mon cher ami, combien de fois je répète le vers de Virgile: Heureux l'homme des champs, s'il savait son bonheur.»⁽¹⁾



Ce que nous avons déjà cité de *Jean Rivard* pourrait suffire à en caractériser le style. Rarement *Gérin-Lajoie* y vise l'effet littéraire. Il n'a besoin de mots que pour exprimer sa pensée, et signifier les choses. Il dédaigne les ornements frivoles dont les romanciers décorent volontiers leurs livres; et il veut, écrivain canadien, faire voir nettement et simplement des choses canadiennes.

Au reste, *Gérin-Lajoie* est un classique: je veux dire qu'il admire par-dessus tout le grand siècle, et qu'il n'a qu'une estime médiocre pour les stylistes du dix-neuvième siècle. *Gustave Charmenil*, entre deux danses d'un bal donné par madame Du Moulin, cause de littérature avec mademoiselle Du Moulin: « Notre siècle, lui dit-il, ne peut guère se vanter, il me semble, de ses progrès en littérature, et je crois que la lecture des grandes oeuvres des siècles passés est encore plus intéressante, et surtout plus profitable que celle de la plupart des poètes et littérateurs modernes.»⁽²⁾ C'est l'opinion de *Gustave Charmenil*; et c'est aussi l'opinion de *Jean Rivard*, et partant celle de *Gérin-Lajoie*. *Jean Rivard*, faisant visiter sa bibliothèque à *Gérin-Lajoie*, lui dit pourquoi il n'a guère acheté de livres nouveaux: « On cherche en vain dans la plupart des écrivains modernes ce bon sens, cette justesse d'idées et d'expressions, cette morale pure, cette

(1) *Jean Rivard*, I, 45.

(2) *Jean Rivard*, I, 132.

élévation de pensée qu'on trouve dans les anciens auteurs; à force de vouloir dire du nouveau, les écrivains du jour nous jettent dans l'absurde, le faux, le fantastique.»⁽¹⁾ On ne peut être assurément plus classique; on ne peut l'être plus absolument, et plus exclusivement. Et sans demander compte à Gérin-Lajoie de ses généralisations imprudentes, et sans nous informer de ce qu'il entend par la « morale pure » des anciens, nous retenons qu'il est un disciple du dix-septième siècle, qu'il voudrait écrire comme on écrivait au temps de Pascal, et qu'il fait peu état des couleurs, des hardiesses et des nouveautés de la langue du dix-neuvième siècle.

Et pourtant, il aurait pu sans doute, et sans dommage pour son livre, emprunter davantage à nos modernes les ressources de leur style; il aurait pu apprendre d'eux l'art de tisser de façon plus souple la trame du roman, et il aurait pu emprunter quelquefois à leurs palettes des couleurs qui eussent atténué, varié, les tons gris, uniformes, qui se répandent sur la toile de certains chapitres.

Au surplus, Gérin-Lajoie a lu les meilleurs écrivains du dix-neuvième siècle, et, par exemple, Chateaubriand et Lamartine; leurs noms se retrouvent sous sa plume,⁽²⁾ et, bien plus, il a parfois essayé d'imiter leur art de peindre la nature. Voyez cette description du matin à Rivardville:

« Quelle délicieuse fraîcheur! Mes poumons semblaient se gonfler d'aise. Bientôt le soleil se leva dans toute sa splendeur, et j'eus un coup d'oeil magnifique. Un nuage d'encens s'élevait de la terre et se mêlait aux rayons du soleil levant. L'atmosphère était calme, on entendait le bruit du moulin et les coups de hache et de marteau des travailleurs qui retentissaient au loin. Les oiseaux faisaient entendre leur ravissant ramage sous le feuillage des arbres. A leurs chants se mêlaient le

(1) *Jean Rivard*, I, 95. II, 28.

(2) *Jean Rivard*, II, 165 - 166.

chant du coq, le caquetage des poules, et de temps en temps le beuglement d'une vache ou le jappement d'un chien.

« L'odeur des roses et de la mignonnette s'élevait du jardin et parfumait l'espace. Il y avait partout une apparence de calme, de sérénité joyeuse qui réjouissait l'âme et l'élevait vers le ciel. Jamais je n'avais tant aimé la campagne que ce jour-là. »⁽¹⁾

Et l'on pourrait rapprocher de cette description, pour la vie qui y est intense, et pour la précision du détail, cette page excellente où Gérin-Lajoie essaie de fixer le spectacle si terrifiant de nos incendies de forêt.

« C'était vers sept heures du soir. Une forte odeur de fumée se répandit dans l'atmosphère; l'air devint suffoquant; on ne respirait qu'avec peine. Au bout d'une heure, on crut apercevoir dans le lointain à travers les ténèbres, comme la lueur blafarde d'un incendie. En effet, diverses personnes accoururent, tout effrayées, apportant la nouvelle que le feu était dans le bois. L'alarme se répandit, toute la population fut bientôt sur pieds. Presque aussitôt les flammes apparurent au-dessus du faite des arbres: il y eut parmi la population un frémissement général. En moins de rien, l'incendie avait pris des proportions effrayantes; tout le firmament était embrasé. On fut alors témoin d'un spectacle saisissant: les flammes semblaient sortir des entrailles de la terre et s'avancer perpendiculairement sur une largeur de près d'un mille. Qu'on se figure une muraille de feu marchant au pas de course, et balayant la forêt sur son passage. Un bruit sourd, profond, continu se faisait entendre, comme le roulement du tonnerre ou le bruit d'une mer en furie. A mesure que le feu se rapprochait, le bruit devenait plus terrible: des craquements sinistres se faisaient entendre. »⁽²⁾

(1) *Jean Rivard*, II, 182.

(2) *Jean Rivard*, II, 76 - 77. Voir aussi, pour la netteté de ses descriptions, le chapitre intitulé: *Une paroisse comme on en voit peu*, II, 198.

Gérin-Lajoie savait donc décrire, et le mouvement de sa phrase, quand il la presse, apparaît d'autant plus rapide que l'auteur n'emploie pour le marquer que les expressions les plus naturelles et les plus simples.

C'est, d'ailleurs, à cause de ce souci du mot propre, et de l'expression qui donne la vision directe des choses, que Gérin-Lajoie devait exceller dans certaines pages où il raconte nos moeurs populaires, et dans ces rencontres où il fait parler nos bonnes gens. Nous signalerons ici, comme les plus représentatifs peut-être de cette dernière manière, les chapitres où Gérin-Lajoie met en scène Pierre Gagnon et Françoise, décrit les naïves amours de ces deux coeurs robustes, leurs coquetteries un peu rustiques, et la demande en mariage.⁽¹⁾

Ces pages sont toutes pleines des moeurs de notre vie rurale; elles débordent de franche gaieté. On y relève encore ces locutions familières aux gens du peuple, si savoureuses, si pittoresques, dont Gérin-Lajoie aimait parsemer sa prose.

Les qualités estimables du style de Gérin-Lajoie nous font oublier certaines longueurs des récits, et des dissertations, et certaines inexpériences de composition. L'auteur, qui s'abstient d'intriguer dans son roman, omet à dessein, sans doute, de préparer des scènes qu'un romancier moderne eût fait venir avec plus d'adresse. Il estime que « l'art d'ennuyer est l'art de tout dire, »⁽²⁾ et il va par le plus court chemin vers les conclusions qu'il veut laisser dans l'esprit du lecteur. Il se propose, par exemple, de faire voir qu'un simple colon peut devenir député au Parlement: il dirige donc vers Jean Rivard un groupe d'électeurs qui lui proposent sans phrases une candidature, qu'il accepte sans hésitation. Puis, embarrassé peut-être de ce député qui nous éloigne trop de la forêt ou qui critique trop librement — puisque Jean

(1) *Jean Rivard*, II, 36 - 52, *passim*.

(2) *Jean Rivard*, II, 163, note.

Rivard, c'est Gérin-Lajoie fonctionnaire public — l'administration du gouvernement, il le supprime, après l'élection, dans l'édition définitive du roman, renvoyant au *Foyer Canadien* de 1864, pages 209 à 262, ceux qui désirent sur cette courte carrière politique du héros une plus ample information.⁽¹⁾

Il faut donc juger ce livre par l'impression d'ensemble qui s'en dégage plus encore que par l'examen minutieux des détails de la composition. Il y faut chercher, non pas les fines analyses psychologiques qui y eussent été hors de propos, ni le jeu des passions qui eussent distrahit le lecteur, ni les savantes combinaisons du style moderne, mais plutôt le développement d'une idée qui domine tous les récits, et que l'auteur a voulu imprimer sur chaque page du roman.

Ce livre est une thèse; il est une démonstration, et il ne veut être que cela. Gérin-Lajoie l'a écrit pour persuader nos jeunes gens de s'attacher au sol, à la terre nourricière, et pour les inviter à abattre sans retard la forêt vierge où se découvrent l'avenir et la fortune de notre peuple. Ce livre était infiniment précieux, il était nécessaire à une époque où tant de familles canadiennes s'en allaient par delà la frontière, peupler la république voisine, et enrichir l'étranger; il doit être encore très précieux, et il est nécessaire qu'on le replace sous les yeux de nos compatriotes, aujourd'hui que l'on parle de rapatriement, et que l'on s'aperçoit que la colonisation de la province de Québec est le problème essentiel, vital, dont il faut hâter la solution.

Faisons donc lire Jean Rivard. Faisons-le lire à nos jeunes filles pour qu'elles apprennent de Louise Routier les devoirs d'une mission sociale. Faisons-le lire à nos jeunes gens: aux jeunes gens des villes, sans doute, et aux étudiants eux-mêmes, pour qu'ils aperçoivent la noblesse, la dignité du colon, et pour qu'ils éveillent en eux, peut-

(1) *Jean Rivard*, II, 94.

être, au contact de ces pages, une vocation qui sommeille, qui n'attend que cet appel pour prendre conscience d'elle-même, et pour s'affirmer; faisons-le lire surtout aux jeunes gens de la campagne, pour qu'ils reconnaissent en Jean Rivard leur frère aîné, leur frère illustre, pour qu'ils aiment davantage la terre qu'il a aimée, pour qu'ils n'abandonnent jamais le sol qu'il a défriché, et qu'ils creusent à leur tour le sillon profond où le soleil de Dieu fait revivre toujours et se multiplier les espérances de notre race!

LAURE CONAN

L'OUBLIÉ ⁽¹⁾

Voici un livre qui a toutes les apparences d'un roman, mais dont M. l'abbé Bourassa, qui a écrit pour lui une belle préface, ne sait pas lui-même s'il est bien un roman. Ce sont, dans *L'Oublié*, de fines études d'âme humaine, des tableaux d'imagination, des dialogues sur notre histoire, des scènes de la vie coloniale: le tout plus ou moins lié, mêlé et fondu, si bien que Laure Conan semble vouloir traiter les genres en prose comme les romantiques de 1830 ont fait les genres en vers. Elle brise les moules, elle fait éclater les cadres, elle abat les frontières; c'est une *internationaliste* en littérature. Relisez plutôt *A l'oeuvre et à l'épreuve*, qui a précédé de quelque dix ans *L'Oublié*, et essayez de donner un nom à ce livre composite, et de le ranger dans quelqu'un des genres classiques que vous savez.

Cependant, *L'Oublié* est fait d'après un plan plus précis, se détache dans des lignes plus nettement dessinées que *A l'oeuvre et à l'épreuve*, et nous ne serions pas étonnés s'il était quelque jour définitivement placé, dans notre bibliothèque canadienne, sur le rayon des romans historiques. C'est là, pour notre part, qu'aujourd'hui nous le rangeons volontiers.

(1) *L'Oublié*, par Laure Conan, chez Beauchemin, Montréal, 1902.

Laure Conan vient donc d'entrer tout de bon dans cette voie très large où la fantaisie et l'histoire se jouent librement, dans ce chemin où l'ont ici devancée Marmette, de Gaspé, Taché, de Boucherville, pour ne nommer que les plus connus parmi les morts.

Aussi bien, notre histoire se prête-t-elle merveilleusement à ces récits qui sont à la fois fable et réalité, à ces résurrections qui font se lever sous le regard des Canadiens d'aujourd'hui ces grands Canadiens d'autrefois qui ont fondé la colonie, qui l'ont défendue, qui nous ont conquis, au prix de leur sang et de leur vie, un sol que tant d'ennemis leur ont disputé. Ces héros d'il y a deux siècles, nous, dont les origines ne se perdent pas, comme celles des peuples d'Europe et d'Asie, dans la nuit des temps, nous les appelons volontiers les demi-dieux de notre histoire; ils appartiennent, en vérité, à cette période de notre vie nationale que lord Elgin appelait lui-même l'âge héroïque du Canada. Mais quelques-uns de ces héros, quelques-unes de ces figures que nous devrions toutes connaître, ou que nos poètes et nos historiens auraient dû mettre toutes en lumière, sont restés dans l'ombre. Il y a des « oubliés » sur la liste de nos grands hommes, et c'est à faire revivre l'un de ces héros qui ne doivent pas mourir tout entiers que s'est appliquée Laure Conan.

Lambert Closse — n'est-ce pas qu'on avait oublié ce nom-là? — est venu au Canada vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut un des plus dévoués compagnons de M. de Maisonneuve; il l'aida puissamment à fonder Villemarie; maintes fois il défendit la ville naissante contre les attaques des sauvages, et les Jésuites ont écrit de lui dans leurs *Relations* qu'« il a justement mérité la louange d'avoir sauvé Montréal par son bras et sa réputation⁽¹⁾ ».

Or, Lambert Closse épouse, à Villemarie, et c'est tou-

(1) Cf. *Préface de L'Oublié*, p. XII.

jours l'histoire que nous citons, Elisabeth Moyen, jeune orpheline qui avait été enlevée par les Iroquois dans un combat où ses parents furent massacrés, mais qui ensuite fut rendue à la liberté et échangée par les sauvages pour un guerrier que l'on avait fait prisonnier à Montréal. La vie de famille ne fut pas longue pour Lambert Closse et Elisabeth Moyen. Le mari fut tué par une balle iroquoise, et la jeune épouse resta veuve à dix-neuf ans, n'ayant pour se consoler qu'une petite fille de deux ans.

Et voilà tout le sujet du roman, tout le thème sur lequel devaient broder l'imagination et l'exquise sensibilité de Laure Conan. Lambert, c'est l'oublié; Elisabeth, c'est la jeune fille timide, un peu naïve, attachante, qui éveille un très discret amour dans un coeur de brave, lequel ne semblait né tout d'abord que pour la gloire et les rudes combats.

La scène se passe dans l'île de Montréal, à l'heure précise où déjà Villemarie se dégage de la forêt, et étale ses trente petites maisons sur la Pointe-à-Callières; mais à l'heure fatale aussi où les Iroquois font à Québec et à Montréal des expéditions meurtrières, surprennent, massacrent, tuent les pauvres colons. C'est la vie que l'on menait au milieu de telles alertes, c'est l'héroïsme que suscitaient de pareils combats que Laure Conan a voulu peindre et raconter; c'est un fragment de la grande épopée canadienne qu'elle nous a voulu donner.

A ce chant épique, il fallait un Achille ou un Roland, et c'est Lambert Closse qui doit ici jouer le rôle de ces classiques personnages. Au reste, ce ne sont pas les combats, les mêlées confuses et sanglantes que l'auteur de *L'Oublié* veut surtout décrire; les guerriers ne sont pas toujours sur le champ de bataille, et c'est à la maison que Laure Conan se plaît à nous les faire voir. Qu'y a-t-il de plus touchant qu'Hector entouré d'Andromaque et du jeune Astyanax?

Seulement, comme il arrive d'ordinaire dans la vie privée, la jeune fille, l'épouse, la mère y occupent une place considérable, et souvent la plus large. Et Laure Conan avait donc ici un très dangereux écueil à éviter, et elle n'a pas toujours bien su s'en garder. Vraiment, Lambert est trop souvent mis à l'écart dans *L'Oublié*. Cet « oublié », l'auteur l'oublie trop souvent elle-même, et le lecteur s'impatiente de ce que le héros principal est à peu près négligé pendant les cent premières pages d'un livre qui n'en comptera pas deux cent cinquante, et de ce que c'est Elisabeth qui y étale plutôt son personnage. Pourquoi donc Lambert n'a-t-il pas un rôle plus important dans ce livre qui lui est consacré? Pourquoi ne se montre-t-il pas et n'agit-il pas plus souvent sous nos yeux? Que fait donc Achille sous sa tente?

Au fait, n'est-ce pas plutôt Elisabeth que Laure Conan a voulu peindre, raconter et faire revivre en ces pages qu'elle vient d'écrire? Elisabeth, d'ailleurs, appartient, elle aussi, à l'histoire; elle aussi, l'orpheline malheureuse et la prisonnière intéressante, elle est une « oubliée ». Et voyez comme l'auteur s'attache à mettre en lumière dans toute la suite du livre cette petite fille qu'au début du chapitre deuxième vous apercevez assise au milieu d'une pirogue, coiffée de feuillage, les cheveux flottant au vent, le visage baigné de larmes heureuses. C'est elle, Elisabeth, c'est bien elle dont la vision douce rayonne à travers toutes les pages de *L'Oublié*; c'est bien « cette petite qui a des yeux comme Mlle Mance les aime, des yeux de velours avec du feu au fond », qui nous occupe, nous attendrit, nous retient, nous captive. Et dès lors, Laure Conan n'a-t-elle pas vraiment oublié d'ajouter une lettre au titre qu'elle a écrit sur son livre? Ou plutôt, et nous nous excusons de risquer ici un conseil, n'est-ce pas *Les Oubliés* ou *Deux Oubliés* qu'il faudrait lire, quand viendra une seconde édition, sur la couverture du roman?

Que si un pareil défaut a pu se glisser dans la composition de l'ouvrage que nous étudions, c'est que sans

doute l'auteur n'a pas osé mêler trop de fantaisie à ses récits, c'est qu'elle a voulu avant tout ne pas trop dépasser les données de l'histoire qui sont, en somme, très courtes et très sommaires sur le compte de Lambert Closse; c'est que, sans doute aussi, elle n'a pas osé pénétrer beaucoup plus outre que l'annaliste lui-même, auquel elle emprunte le thème de son livre, dans les multiples manifestations de la vie coloniale que l'on devait mener à Villemarie vers 1650. Laure Conan semble avoir eu sous les yeux, tout le temps qu'elle a écrit son roman, cette boutade de Diderot qui n'aimait pas les romans historiques, et qui les dénonçait comme appartenant à un genre faux: « Vous trompez l'ignorant, vous dégoûtez l'homme instruit, vous gâtez l'histoire par la fiction et la fiction par l'histoire ». Laure Conan a éprouvé elle-même tous les inconvénients que présente le roman historique: il n'y a pas assez d'histoire dans son livre et pas assez de fiction; elle a craint, à tort, croyons-nous, de mêler dans une large et puissante mesure ces deux éléments essentiels de son roman; elle a fait une nouvelle un peu fluide; elle n'a pas tissé de façon serrée et assez solide la trame de cette oeuvre; elle n'a pas lancé son héros dans des aventures ou des actions suffisamment multipliées ou nourries; et comme son tempérament de femme l'inclinait plutôt vers cette nature très tendre qu'est Elisabeth Moyen, elle s'est plu à raconter cette nature, et à faire de cette jeune fille le centre principal — car nous ne sommes pas très sûr qu'il n'y ait pas plusieurs centres dans *L'Oublié* — de son roman.

Il ne faut donc pas craindre, quand on veut par le roman faire connaître l'histoire, de tailler largement ses tableaux dans la réalité et dans la fantaisie, et d'intriguer fortement son récit. Ici, comme dans la tragédie ou le drame, l'auteur n'est tenu qu'à une seule chose, à respecter la couleur locale, à donner au lecteur le sentiment juste du passé, l'illusion véritable de la vie historique.

Au reste, Laure Conan sait nous donner admirablement cette illusion, quand il lui plaît, et conserver aux hommes et aux choses le caractère que, par ailleurs, nous leur connaissons. Et ce n'est pas un des moindres mérites de son livre. Elle nous dit très précisément ce que dut être, ce que fut cette étonnante, cette miraculeuse Villemarie au milieu du dix-septième siècle.

Vous savez, en effet, que Montréal ne pouvait naître comme naissent les autres villes. Montréal fut extraordinaire dès son berceau. Ce sont des âmes d'élite, de vrais religieux, des saints véritables qui lui donnèrent la vie, et ces héros étaient d'une initiative dont avaient tort de se moquer déjà les gens de Québec de ce temps-là⁽¹⁾. Maisonneuve est une des figures les plus nobles, les plus énergiques aussi, les plus pures qui soient dans la galerie de nos fondateurs; c'est un chevalier de Dieu et de Marie; il vient travailler ici à étendre le règne de l'un et de l'autre; lisez plutôt le chapitre premier de *L'Oublié*. Mlle Mance est l'hospitalière par excellence; c'est la mère des pauvres, des blessés, des malheureux; elle s'enveloppe d'une atmosphère de tendresse, de piété, de vertu qui charme et qui purifie tous ceux qui l'approchent; c'est une vierge admirable, un apôtre vraiment élu. Entendez-la révéler à Elisabeth l'inspiration qui la fit venir ici dépenser sa vie: « On ne choisit pas sa vocation. Je n'y pouvais rien. Toute mon âme s'en allait vers la Nouvelle-France⁽²⁾ ».

Et tous les autres personnages qui ont aidé ceux-ci à fonder Montréal, et dont Laure Conan a esquissé la silhouette, ont les mêmes attitudes de piété virile, de missionnaires inspirés.

Voyez, par exemple, Lambert lui-même, et de Brigeac, et Marguerite Bourgeois; entendez ces hymnes de la Vierge que le soir on chante au Fort pour charmer les

(1) *L'Oublié*, pp. 19, 20.

(2) *L'Oublié*, p. 57.

longues veillées d'hiver; considérez comme se préparent au combat ces seize jeunes gens qui suivent dans l'héroïsme et dans la mort notre admirable Daulac. Et tout le livre de Laure Conan est pénétré de cette foi robuste et de ce christianisme si sincère et si agissant, qui animaient nos pères en général, et les premiers habitants de Montréal en particulier. Et peut-être même est-ce pour cela que l'auteur n'a pas osé y introduire plus d'invention personnelle ni plus de romanesque. Ce livre où l'on devait raconter de si pieuses choses, paraît craindre de devenir un véritable roman.

Mais où l'imagination de Laure Conan pouvait davantage, et sans nulle timidité, s'ébattre et s'envoler, c'est dans la description des lieux où elle situe ses personnages. Quel plus important décor, quel plus gracieux et quel plus varié? La forêt vierge ou à peine entamée par la hache du colon; les champs cultivés où ondoie la moisson dorée, et qui font à travers les bois de grandes clairières lumineuses; le petit coin de terre où Lambert a construit sa maisonnette, et où il mène sa douce vie de famille; et tout ce paysage limité, agrandi par le fleuve qui le contourne, l'enveloppe et le remplit de l'éternel murmure de ses eaux profondes.

N'est-ce pas que l'auteur a dû être fortement tentée de s'attarder à décrire cette nature d'Amérique, si facilement grandiose, et, à l'époque où nous nous reportons, si sauvage encore et si mystérieuse? Laure Conan n'a pas voulu céder à cette tentation pourtant séduisante; elle est d'une sobriété attique, voisine de la sécheresse. Et comme nous voilà loin des pages exubérantes, des plantureuses descriptions de Marmette!

Au surplus, Laure Conan paraît bien de ne pas se complaire dans le genre descriptif. L'abbé Delille doit être pour elle le dernier des écrivains; et de le penser, en tout cas, elle n'aurait pas tout à fait tort, ni non plus tout à fait raison. Elle se console, d'ailleurs, par le peu de cas qu'elle fait de la description, de n'avoir pas

sans doute beaucoup de cette sorte d'imagination et de cette sorte de sensibilité qu'il faut pour bien décrire et pour décrire longuement. On sait, en effet, que pour peindre la réalité, il ne suffit pas de seulement bien voir, mais il faut aussi bien imaginer et surtout facilement s'émouvoir. C'est à travers toutes nos facultés sensibles que doivent passer nos visions de la nature; et ce sont ces facultés, selon qu'elles sont plus ou moins délicates et souples, qui enchantent les spectacles, qui les animent, qui les colorent, qui les transforment, qui leur donnent leur poésie et leur très variable signification. Un paysage est un état d'âme, disait fort justement ce pauvre Amiel.

Or, il paraît certain que Laure Conan manque un peu de cette imagination qu'il faut pour bien voir et pour bien peindre ce que l'on a vu. Ce n'est pas qu'elle ne puisse jeter sur la nature de rapides et très intelligents coups d'oeil; mais elle se lasse vite de regarder, et si parfois elle a des mots pittoresques qui font image, elle ne peut prolonger son regard, ni, par lui, envelopper de bien larges tableaux. Ses descriptions ne dépassent guère quelques lignes; ce sont plutôt des canevas, très délicatement indiqués d'ailleurs.

« Insensiblement, ils se rapprochaient du rivage. Le bruit des eaux limpides de la rivière Saint-Pierre, quelques mugissements, quelques tintements de clochettes dans les herbages de la grève troublaient le silence. Encore parée d'éclatants feuillages, l'île de Montréal se détachait dans la gloire du couchant; et sur la Pointe-à-Callières, aux bords des eaux brillantes, le berceau de Villemarie, voilé de brumes lumineuses, semblait osciller aux brises du ciel⁽¹⁾ ».

Ces lignes qui sont écrites par une main très fine caractérisent la manière à la fois exquise et un peu fuyante de Laure Conan quand elle essaie de crayonner.

(1) *L'Oublié*, p. 98.

De même, l'auteur de *L'Oublié* ne s'abandonne pas assez aux multiples impressions que les spectacles extérieurs font naître dans une âme, ni non plus ne communie assez intimement avec cette nature qui, on le sait, sympathise avec nos joies et nos tristesses. Elle éprouve bien la douceur de ces secrètes relations, mais elle ne fait le plus souvent que laisser entrevoir la merveilleuse harmonie qui s'établit entre les êtres et nous, quand nous souffrons ou quand nous sommes heureux.

« Une joie étrange l'envahissait, la pénétrait, et comme pour exprimer cette joie divine qui débordait en larmes silencieuses, la voix du rossignol s'éleva tout à coup sous l'épaisse feuillée⁽¹⁾ ».

Ce n'est pas pourtant que Laure Conan manque de sensibilité. Elle en est douée, et d'une très tendre et très fine, mais c'est à d'autres objets, nous le savions déjà, que l'auteur d'*Angéline de Montbrun* sait l'appliquer.

Ce qu'en effet Laure Conan aime à étudier, à comprendre, à analyser, c'est l'âme humaine, c'est toute cette multitude infinie de sentiments qui s'y cachent et s'y révèlent, discrets et charmants tout ensemble, timides et généreux, qui s'enveloppent à la fois de pudeur et de bonté, qui se découvrent comme à regret, et n'apparaissent que pour exhaler leurs parfums et nous pénétrer de leurs suaves influences. Rappelez-vous donc Angéline, Maurice Darville et la bonne Gisèle Méliand. Et rapprochez de ces âmes celles d'Elisabeth, de Lambert, de Maisonneuve et de Mlle Mance.

Donc, ce que Laure Conan aime surtout à faire en ses livres, c'est de la psychologie. Oh! rassurez-vous. Elle ne pose ni n'étudie aucun de ces problèmes ardues où s'enfonce la courageuse pénétration de Paul Bourget;

(1) *L'Oublié*, p. 42.

elle ne cherche pas les cas rares, les cas exceptionnels pour les examiner, les retourner et en démêler les très complexes éléments. Sa psychologie est plus accessible et moins abstruse. Lambert Closse et Elisabeth Moyen sont des âmes très belles, mais nullement compliquées; et Laure Conan s'attache à nous faire voir en elles ce qu'il pourrait y avoir de meilleur en vous et moi. Nous voudrions même parfois cette psychologie moins superficielle et plus variée en ses procédés. Il y a peut-être un type trop uniforme de ces personnages, et peut-être aussi ce type est-il trop féminin. A une époque de grandes batailles comme celle où vivent les héros de *L'Oublié*, on aimerait voir sur ces visages de colons qui sont soldats quelque chose de plus viril et de plus martial.

C'est sans doute aussi parce que Laure Conan se plaît davantage à peindre des âmes délicates, féminines, qu'elle a donné dans son livre une trop large place à Elisabeth et à Mlle Mance.

Nous ne pouvons, dans cet article, entrer dans l'analyse des caractères que Laure Conan a tracés. Mais Lambert surtout et Elisabeth mériteraient une étude particulière; et il serait spécialement intéressant de faire voir comment l'auteur a fait naître et se développer dans ces deux âmes une passion très vive, très pure, que les obstacles ou les déceptions n'ont jamais surexcitée ou égarée. C'est une idylle délicieuse et fraîche que l'histoire des amours de Lambert et d'Elisabeth. Jamais berger et bergère ne se sont plus doucement ni plus sûrement possédés.

L'admiration et un sentiment très vif de la grandeur des devoirs accomplis furent les premiers mouvements qui portèrent l'un vers l'autre Elisabeth et Lambert. L'amour ne pouvait, certes, s'enfermer d'abord en des formes plus nobles, ni plus idéales. Et l'auteur s'est appliquée, dans deux pages qui se correspondent et se complètent, à raconter les premiers émois de ces âmes pures.

« A une sorte d'anéantissement avait succédé une vie ardente, une douceur à la fois délicieuse et poignante.

« Elisabeth n'avait plus guère souci de sa sûreté personnelle. Si le sinistre tocsin, les coups de feu, les hurlements féroces la faisaient passer par une sorte d'agonie, c'est qu'une autre vie, sans cesse exposée, lui était devenue infiniment plus chère que la sienne.

« Ces alarmes et ce qu'elle entendait chaque jour raconter fortifiaient et exaltaient le sentiment que le héros de Villemarie lui avait inspiré. Elle en ignorait le nom : elle n'y voyait que de la reconnaissance, de l'admiration... Lambert Closse lui apparaissait tellement au-dessus d'elle que la pensée la plus lointaine d'en être aimée un jour ne pouvait lui venir. Mais lorsqu'elle entendait prononcer son nom, le soleil lui semblait verser une plus belle lumière.

« Ah ! l'automne pouvait assombrir le ciel, dépouiller la forêt et emporter les feuilles avec de longs gémisséments ; que lui importait ? Elle avait en elle ce qui peut tout colorer, tout adoucir, tout enchanter⁽¹⁾. »

Ce n'est pas d'une façon moins touchante que Laure Conan rapporte plus loin une visite que fit Lambert Closse à l'orpheline de l'hôpital, et l'impression profonde, troublante qu'il en reçut.

Elisabeth, à genoux devant le feu de la cheminée, était à préparer le bouillon des malades, quand survint Lambert, suivi de son beau chien Vaillant ; il lui demanda la permission de s'approcher et de se chauffer à la flamme du foyer.

« La clarté rougeâtre se jouant autour d'elle mettait en vif relief la grâce de sa personne et lui donnait un charme étrange.

« Le héros la considéra quelques instants avec attention, et son cœur s'ouvrit à une pitié tendre.

(1) *L'Oublié*, pp. 82 - 83.

« Votre vie, ici, est horriblement triste! ne le trouvez-vous pas? demanda-t-il à voix basse. — « Oh! non », répondit-elle avec élan, relevant la tête.

« Dans ses beaux yeux noirs et sur toute sa physionomie, il y avait, en ce moment, ce rayonnement que projette l'extrême bonheur, et Lambert Closse resta troublé et pensif.

« Il jeta un coup d'oeil dans la salle longue, étroite, où les grands lits des malades se détachaient dans le clair obscur, et se sentit en face d'une énigme.

« Son regard, habitué à scruter les choses et les hommes, semblait vouloir pénétrer jusqu'au plus profond de l'âme de la touchante enfant, agenouillée près de lui sur la pierre du foyer.

« Et vous, commandant, demanda Mlle Moyen, s'enhardissant tout à coup, vous qui prenez sur vous tant de fatigues, tant de périls, ne trouvez-vous pas votre vie bien terrible?

— Moi, mademoiselle, c'est bien différent: j'ai l'excitation du danger, puis j'ai choisi cette vie, et je n'ai plus seize ans, ajouta-t-il, riant. Quand on avance sur le chemin, la vie n'apparaît plus guère que comme un devoir, et l'on marche facilement au sacrifice.

« Mlle Moyen pencha la tête sans rien dire. Ses longs cheveux soigneusement nattés pendaient sur son dos, et l'une des lourdes tresses, glissant sur la jupe noire, roulait sur le foyer.

« Le major se pencha et avança la main; mais, comme si une crainte l'eût saisi, il ne releva pas ces beaux cheveux d'or qui traînaient dans la cendre; et prenant ses gants de loutre noire, il appela son chien et se leva pour partir.

« Que la Vierge vous garde! dit Elisabeth avec ferveur. Son regard, son accent, firent tressaillir le major.

« Qu'elle me garde surtout de toute lâcheté et qu'elle vous donne le bonheur, répondit-il, sans trop savoir ce qu'il disait.

« Oui, c'était bien vrai que Lambert Closse ne voulait que s'immoler pour ses frères; mais ce soir-là, le vent glacial éveillait tout un orchestre lugubre dans la forêt dépouillée, et quand le héros se vit seul dans son appartement du fort, une lourde tristesse tomba sur son cœur.

« Il ouvrit un livre, mais l'image d'Elisabeth était restée dans ses yeux. « Elle est heureuse »! se disait-il. Il songeait à sa jeunesse, à la vie qu'elle menait dans l'hôpital clôturé de pieux... Il avait deviné sa sensibilité profonde, passionnée, il sentait en elle une âme amoureuse d'aimer, et son bonheur incompréhensible le faisait rêver⁽¹⁾. »

Il y a ici et là, dans *L'Oublié*, entre Lambert et Elisabeth, d'autres scènes qui sont d'une exquise douceur, et toutes pénétrées de cette sensibilité à la fois très tendre et très saine dont Laure Conan garde le don précieux.

Ce que seulement nous reprochons ici à Laure Conan, c'est d'avoir créé un rival à Lambert, et d'avoir allumé une passion très vive pour Elisabeth dans le cœur de ce pauvre Claude de Brigeac. Non pas que cela, ne soit pas naturel. Les choses se passent souvent ainsi dans le monde, et longtemps encore, sans doute, on se disputera le cœur des bonnes Elisabeths. Mais, en vérité, pourquoi n'avoir pas donné à cette passion de Claude de Brigeac tout le développement qui eût pu la rendre intéressante? Et pourquoi nous dire qu'il aime tant Elisabeth, s'il ne doit faire dans toute la suite du roman que deux ou trois courtes apparitions, et si surtout on ne le rencontre que pour le voir soupirer, pâlir, rêver et s'amaigrir en silence? Il faut, paraît-il, dans toute pièce, un personnage sacrifié. Eh bien! de Brigeac est ici le héros

(1) *L'Oublié*, pp. 110 - 115.

sacrifié, et il l'est dans les grands prix. Que l'auteur de *L'Oublié*, se rappelle cependant que les don Sanches sont aussi ridicules dans le roman que sur la scène.

Nous avons laissé entendre, ou plutôt fait voir tout à l'heure par un exemple, comment Laure Conan sait introduire dans son livre des récits à la fois simples et attachants. Il serait facile d'y insister encore, et d'indiquer au lecteur d'autres narrations ni moins sobres ni moins délicates⁽¹⁾.

Nous pourrions souhaiter que tous les récits de *L'Oublié* ressemblassent à ceux-là, et que la même inspiration, la même continuité, le même esprit de suite présidât à leurs développements. On peut, en effet, relever ici et là, dans ce livre, certaines incohérences de composition qui font que parfois les chapitres ne sont pas très bien conduits, ni même les paragraphes assez bien organisés.

Sans doute aussi que l'auteur aurait pu fondre davantage toutes les parties de son livre, et grouper de façon plus serrée autour de son personnage principal tous les autres héros. Il y a certains chapitres qui forment presque un tout à part, ou qui se rattachent trop indirectement à l'histoire de Lambert Closse, de l'« oublié ». D'où il suit que le roman nous apparaît trop quelquefois comme une série de tableaux, très intéressants d'ailleurs, mais qui donnent au livre ce caractère un peu mêlé et composite dont nous parlions au début.

Aussi, ce qui vaut surtout dans *L'Oublié* c'est, outre la finesse de certains détails, l'ingéniosité de beaucoup d'analyses, la beauté d'un très grand nombre de récits, c'est la noblesse et comme la dignité de l'inspiration. Un même souffle anime toutes ces pages, et ce souffle est franchement patriotique et chrétien. Et l'on sort meilleur d'une lecture qui vous suggère de si bonnes pensées, de si religieux sentiments.

(1) *L'Oublié*, pp. 40 - 43.

Laure Conan se constitue parmi nous un apôtre; elle emploie sa plume à écrire et à propager ce qu'il y a de meilleur dans son âme si canadienne. Elle est pénétrée de cette pensée qui explique tout Lambert Closse, et que Lambert Closse communique à Mlle Elisabeth, à savoir que la vie est surtout un devoir. Elle a publié un jour *Si les Canadiennes le voulaient*, et elle « veut » pour sa part contribuer à faire chez nous les âmes plus fortes, et la patrie plus grande. N'avait-elle pas, par exemple, une intention et très louable et très patriotique, quand elle a imaginé le chapitre douzième de *L'Oublié*, et qu'elle fait voir si âpre au dur labeur de la colonisation son héros? et quand surtout elle lui fait dire à sa jeune et dolente épouse: « Défricher, labourer, semer, c'est la noblesse de la main de l'homme. C'est presque aussi beau que de porter le drapeau⁽¹⁾ ».

Ce sont des leçons de ce genre que souvent et très discrètement Laure Conan donne ici à ses compatriotes, et cela suffit vraiment pour que son livre mérite d'être répandu dans tous nos foyers canadiens, et qu'il y porte avec l'amour de notre passé si héroïque la semence des bons conseils et des bonnes résolutions.

Mars 1903.

(1) *L'Oublié*, p. 168.

ADOLPHE ROUTHIER

LE CENTURION

Le roman de M. Routhier est l'un des plus remplis, des plus « étoffés », des plus substantiels qu'il y ait encore dans la littérature canadienne. Il enferme plus d'histoire, plus de géographie, plus d'idées, je ne dirai pas plus d'amour, que tous ceux qui ont paru jusqu'ici dans notre province française. Et cela est un progrès qu'il faut noter, attendu que le roman est un genre qui se développe lentement chez nous, et difficilement, attendu surtout que ce genre suppose chez celui qui le pratique un esprit très riche et très souple, et attendu, enfin, que cette complexité du roman pourrait être l'une des raisons pour lesquelles on n'ose guère ici l'aborder.

Le Centurion est un roman messianique, c'est-à-dire reconstituteur des mœurs juives, et des plus grandes actions du Messie. L'on sait que ces sortes de livres sont depuis quelques années à la mode, et qu'ils ont remis en honneur le genre un peu désuet et hybride du roman historique. Anglais, Allemands, Polonais, Français, ont tour à tour rivalisé dans ce genre qui a produit, entre beaucoup d'autres, les oeuvres bien connues parmi nous de *Ben Hur*, *Quo Vadis*, *le Rayon*, *Ames juives*.

Le Centurion est le seul roman messianique que nous ayons au Canada français, et nous pensons bien que M. le juge Routhier était ici le seul écrivain qui pût essayer

de le composer. Il faut, pour mener à bien une œuvre aussi considérable, des convictions religieuses fortes et actives, il faut l'expérience des voyages aux pays orientaux, il faut surtout un talent littéraire éprouvé, que n'effraient pas les entreprises hardies.

Or, M. Routhier — nul ne l'ignore et tous l'en félicitent — est un chrétien, un convaincu militant; il fut un jour pèlerin et touriste inlassable, et sa plume est justement capable d'oser. Revenu depuis quelques années d'un long voyage aux pays messianiques, il a voulu décrire ce qu'il a vu, et reconstituer dans le décor qui est resté fixé devant ses yeux les scènes lointaines, mystérieuses de la vie de Jésus. Et pour qu'on lise son livre, pour qu'on s'y attache et pour qu'on y revienne, il a mêlé à tous ces récits, à toutes ces reconstructions historiques, la trame menue et légère d'une intrigue amoureuse.

Voici comment l'auteur procède.

*
* *

La première partie du roman est consacrée à une correspondance échangée entre Caius — c'est le centurion de Magdala — et son ami Tullius, resté à Rome. Caius raconte à Tullius ses impressions galiléennes, et Tullius met le centurion au courant des choses de la vie romaine. C'est une excellente occasion pour le romancier de décrire copieusement le pays du Messie. Caius s'y applique avec une suffisante précision; et il fait aussi part à Tullius de ses rencontres avec Myriam — lisez Madeleine — de son inclination subite, de ses espérances sans issue. Il raconte encore quelques-unes des actions de Jésus; et ces lettres sur le Prophète amorcent la curiosité de Tullius, qui ne sera jamais satisfaite. Le correspondant romain disparaît, en effet, à la fin de cette première partie; on ne le reverra plus, et on se demande

en fermant le livre ce qu'était venu faire au début le solitaire de Tibur.

Deuxième partie: c'est le journal de Camilla, fille du sénateur Claudius. Le sénateur quitte Rome, où il redoute les caprices de Tibérius. Accompagné de sa fille, il va rejoindre à Jérusalem son gendre Pontius Pilatus, procureur de la Judée. Camilla écrit tous les jours, pour sa mère, le journal du voyage. Ce sont, tour à tour, des descriptions géographiques et historiques, des causeries et des discussions. Camilla a rencontré sur le vaisseau le jeune Gamaliel, fils de ce Gamaliel, membre du Sanhédrin, qui est le plus célèbre docteur et maître en Israël. Les deux jeunes gens causent de littérature, d'histoire, de religion; Gamaliel va même jusqu'à faire, dans la lumière douce des soirées méditerranéennes, d'innocents flirtages.

Troisième partie: nous sommes à Jérusalem; d'abord, chez Pilatus, puis un peu partout dans la Judée, à la recherche du Messie, et des spectacles de sa merveilleuse puissance. Nous rejoignons le centurion Caïus; nous nous replongeons au plus profond des discussions religieuses où brille l'esprit de Gamaliel, de Caïus, de Pilatus, de Nicodème, d'Onkelos, jeune grec converti au judaïsme; et enfin, nous ressaisissons le fil léger des amours, que tiennent cette fois, et tous ensemble, tendu autour de la très sage Camilla, Gamaliel, jeune, Onkelos et Caïus. Gamaliel et Onkelos, n'étant pas romains, ne peuvent épouser la jeune patricienne; toutes les chances restent donc à Caïus, pourvu qu'il n'aille pas renoncer aux dieux de Rome, au vieux paganisme, et embrasser la religion du prophète Jésus: c'est du moins l'avis paternel de Claudius.

Dans la quatrième partie du roman, nous assistons à la lutte finale du Christ, à l'apparente défaite, au Calvaire, du Fils de l'homme; la cinquième et dernière partie nous fait voir le triomphe du Fils de Dieu. L'on imagine l'attitude des personnages du roman pendant ces

jours décisifs: les hésitations timides de Pilate, l'aveu final du centurion, la conversion de Camilla. Le vieux Claudius lui-même, attendri et bouleversé par tant de miracles divins, reconnaît en Jésus le Messie; et c'est au bord du lac de Tibériade, après le repas du soir pris sous une tonnelle, qu'il met dans la main de Caïus celle de Camilla. Plus tard, au Cénacle, le chef des apôtres « célébrera le mariage » des deux fiancés de Magdala.

*
* *

Il a fallu à M. Routhier quatre cent soixante pages de texte compact pour dérouler avec toute l'ampleur que lui suggéraient ses souvenirs et son talent le thème qu'il s'est imposé.

Sur ces pages, il a d'abord esquissé des paysages, peint des tableaux de vie orientale, déposé toutes les couleurs que son imagination a rapportées des pays du soleil. M. Routhier voyage comme doit faire un homme d'esprit: il observe, il cherche, il étudie, il écrit, et ce sont maintes feuilles détachées de son carnet qu'il a laissées tomber dans son roman. D'où il suit que nous allons souvent à travers le livre entre deux descriptions qui agrémentent le récit et reposent l'attention. Ces descriptions, tour à tour appuyées sur un fond de nature ou sur un fond d'histoire, tantôt vous procurent la vision des choses, et tantôt vous font ressouvenir des leçons oubliées du collège. Vous réapprenez votre histoire, la romaine, l'égyptienne et la juive. Au lecteur, qui croit voyager, le roman de M. Routhier sert souvent de guide complaisant: il est alors un manuel d'histoire ancienne plus érudit, plus littéraire que ne sont les manuels, un Baedeker original qui déborde à la fois de renseignements et de poésie.

Et cette histoire et ce guide sont assez scrupuleusement exacts. Tout au plus, remarque-t-on, en passant, un léger anachronisme commis par Caïus, quand il rappelle à

Tullius cette Castellamare qui ne sera construite que plus tard, après l'éruption du Vésuve de l'an 79, sur les ruines de l'ancienne Stabies.

Voulez-vous extraire de ces parties narratives du roman des pages choisies? Lisez les descriptions que fait Caius de la Galilée et du Jourdain; prenez au journal de Camilla ses visions de Pompéi, de Carthage et d'Héliopolis, refaites avec elle ses courses à travers le désert. Ou bien, parcourez avec Onkelos et Camilla les alentours de Jérusalem; ou encore, contemplez la ville sainte telle qu'elle apparut à Jésus le matin du 6 avril de l'an 783, quand de Béthanie, il vint une dernière fois contempler la cité perfide:

... bientôt les blancheurs de l'aube se teignirent de rose et se nuancèrent d'orange.

Le ciel déplia sa robe d'azur, et en trempa la frange dans le sang de Moab. Tout l'horizon rougit; puis il s'enflamma, et la terre réveillée par l'incendie entonna la joyeuse chanson de la vie, pendant que le ciel poursuivait son éternel hosanna en l'honneur de la Divinité.

L'Homme-Dieu reprit son ascension, et arriva au sommet de la montagne. A sa gauche, au loin, la clarté matinale lui montra les murs de sa ville natale, et les champs des bergers qui l'avaient adoré dans son berceau.

Devant lui, toute la Ville-Sainte, la Ville des villes, déploya ses murailles crénelées, ses bastions formidables et ses hautes tours. Il n'en était séparé que par la tranchée profonde du Cédron, qui allait se joindre au sombre ravin de la Géhenne.

Au sommet du mont Sion, il apercevait dressant leurs têtes comme des soeurs jumelles en deuil, les tours du palais de David et la coupole de son tombeau. Plus près, au-dessus des murailles les rayons de l'aurore caressaient les admirables portiques de Salomon, et donnaient des reflets roses aux blanches colonnades de marbre. Les frontons s'étagaient au-dessus des frontons dans les clartés du matin, et le dôme du Saint des Saints couvrait les vastes édifices du temple comme une couronne d'or et de pierre précieuses. (1)

Ces descriptions, harmonieuses, exubérantes, où même parfois les mots sont plus drus que les choses, constituent

(1) P. 320.

comme le théâtre nécessaire, le décor où se meuvent les héros du roman. C'est au milieu de ces campagnes, c'est dans ces villes de Galilée et de Judée que le Messie va apparaître, faire des miracles, conquérir ou amener les multitudes. Et l'auteur a donné grand soin aux chapitres où il met en scène Jésus, et où il raconte les gestes rédempteurs: trois pastorales, la résurrection du fils de la veuve de Naïm, Jésus au temple, Lazarre, les épisodes de la Passion et du Calvaire, sont quelques-unes des pages où apparaît en pleine et en meilleure lumière la personne du Prophète.

Et disons tout de suite, à la louange de l'auteur, que le Christ qui se dessine à travers les pages du roman, qui y parle et qui y agit, est bien le Christ que nous avons appris à connaître et à aimer dans l'Évangile. Des romanciers récents, en Allemagne, par exemple, ont essayé de créer un Messie conforme à leurs théories étranges, et ils ont défiguré le Christ catholique. Le Messie de M. Routhier est le Christ traditionnel, celui-là même qu'il a voulu montrer et qu'il adore. D'ailleurs, comme il est singulièrement dangereux de toucher à la tradition quand il s'agit de la personne et des paroles et des actes de Jésus! Et l'Évangile, si simple, si intelligible pour les humbles et pour les sincères, restera toujours le livre véritable où se découvre dans une clarté toute sereine et pure la divinité du Maître.

M. Routhier a donc simplement feuilleté et raconté l'Évangile. Il montre Jésus aux derniers mois de sa vie publique, et il place sur son chemin les personnages du roman. A partir du triomphe éphémère qui commence la dernière semaine, nous suivons presque pas à pas le récit biblique; l'auteur n'ose guère mêler les fantaisies de l'imagination à des scènes qui ont déjà pris dans l'esprit du lecteur leur forme définitive.

Quelquefois, cependant, et malgré tant de réserve, M. Routhier a jeté ici ou là quelques détails qu'il imagine et qui inquiètent notre curiosité. Il affirme, par exemple,

que Pierre rencontrant Judas au tombeau d'Absalon, pendant la nuit du procès, eut d'abord la pensée de s'élançer sur le traître et de l'égorger.⁽¹⁾ Il raconte que Caïphe demanda à Pilate de ne pas faire d'agitation, ni de recherches autour du fait de l'enlèvement du corps de Jésus, afin de laisser s'éteindre dans le silence et l'oubli la fable messianique.⁽²⁾ Il déclare que deux gardes ont avoué devant Pilate la résurrection miraculeuse du Christ.⁽³⁾ Or, le récit de la Passion est trop connu pour que le lecteur accepte ces créations du romancier, et peut-être eût-il été préférable de ne pas les lui offrir.

*

*

*

C'est ailleurs, sur d'autres points du roman, que l'auteur du *Centurion* eût pu exercer, et cette fois beaucoup plus activement et plus largement, ses facultés d'imaginer et d'inventer. Faut-il le dire? M. Routhier a craint de mériter à son tour le reproche de Diderot aux faiseurs de romans historiques: « Vous trompez l'ignorant, vous dégoûtez l'homme instruit, vous gâtez l'histoire par la fiction, et la fiction par l'histoire. » M. Routhier n'a voulu rien gâter; il n'a voulu être excessif ni dans la fiction, ni dans l'histoire, et loin de dépasser la mesure, il est resté bien en deça. On aimerait voir chargés davantage, et de plus de détails topiques, des tableaux sur lesquels ne s'imprime pas assez la vie orientale; on souhaiterait surtout que l'auteur eût nourri davantage son intrigue, qu'il l'eût davantage fortifiée, et compliquée, et serrée, de façon à nous développer une fable qui offrît au lecteur plus d'intérêt.

C'est un roman, en effet, que l'on lit. *Le Centurion* est un « roman des temps messianiques ». Et dès lors que

(1) P. 403.

(2) P. 437.

(3) P. 438.

l'on nous annonce un roman, et qu'on nous avertit que nous tenons dans nos mains un roman, nous en voulons un. Et nous ne pouvons nous déclarer satisfaits d'une intrigue dont le tissu, trop clair, couvre de mailles trop souvent rompues tout autre chose que ce que l'on attendait.

Non pas, certes, que nous demandions à l'auteur des aventures piquantes, comme l'on en rencontre trop dans le roman contemporain, et qui alimentent les curiosités malsaines! Un roman messianique doit, moins que tout autre, offrir à l'imagination ces dangereuses pâtures, et M. Routhier n'aurait certes pas voulu commettre une telle faute contre les convenances et le seul bon goût. Mais, pour craindre, sans doute d'aller trop loin, il ne s'est pas assez risqué; et, vraiment, l'intrigue de son roman nous paraît avoir ce grave défaut d'être trop inconsistante et de ne pas assez émouvoir le lecteur. C'est un fil si léger, si ténu que ce récit des amours de Caïus et de Camilla! Il disparaît si souvent à travers l'étoffe plus forte des descriptions, des études d'histoire, des discussions religieuses, des souvenirs de voyage, que nous sommes parfois étonnés de le retrouver à tel moment rare du livre, et que nous n'osons plus prendre dans nos mains ce fil, ni nous confier encore à lui, assurés qu'il va nous échapper tout à l'heure, quand nous tournerons la page.

Et les héros principaux du roman, Caïus et Camilla eux-mêmes, et Gamaliel, et Myriam, et Onkelos, et Pontius Pilatus, et enfin Jésus, n'ont pas assez de contact, pas assez de rencontres, pas assez d'intérêts semblables ou opposés, et même ils n'ont pas assez de vie personnelle, originale et caractéristique, pour que de leurs relations mutuelles puisse résulter une intrigue qui les pose, qui les coordonne et qui aussi les subordonne. C'est l'histoire, c'est la géographie, c'est la question religieuse, c'est l'Evangile qui remplissent le livre: et l'on devait s'y attendre. Mais on voudrait que l'histoire, que la géographie, que la question religieuse, que l'Evangile

lui-même ne nous fussent pas servis en des tranches trop distinctes, que tous ces éléments fussent davantage fondus, qu'ils n'isolent pas les personnages, et que ceux-ci puissent se mouvoir librement dans tous ces horizons où ils vivent.

Or, justement, il nous semble que les récits et que les dissertations ne sont pas assez mêlés à la fable, et que ce roman a trop de compartiments séparés. Les chapitres même où l'on rapporte les miracles de Jésus ressemblent trop à des chapitres seulement détachés d'une vie de Jésus. Ils sont trop souvent écrits en marge du roman. Jésus est trop étranger aux personnages imaginés par l'auteur; ces personnages ne traversent pas assez les routes où passe Jésus, et Jésus ne fait pas assez pour eux les merveilles qui convertissent. C'est, par exemple, un récit hors cadre, que celui du « Triomphe d'un jour, » l'auteur nous avertissant seulement à la fin du chapitre, et sans y insister, que le centurion et Camilla ont vu passer du haut de la tour Antonia le cortège du triomphateur.

Et puis, ne sont-ils pas trop souvent écrits aussi en marge du roman ces chapitres d'histoire, d'archéologie, de littérature qui entrent à peine dans le texte courant? Le journal de Camilla est assez finement écrit. Mais on le lit en attendant que l'on retrouve le roman du centurion.

Dans une autre partie du livre, dans la troisième, les discussions doctrinales, où s'exerce une bonne dialectique, ne jaillissent pas assez des situations, du conflit ardent des personnages, ou des heurts de l'action. — Plus loin, le chapitre de l'examen du procès de Jésus, ou se révèle la sagacité du magistrat, aurait gagné à être fait en même temps que le récit du procès lui-même, avec lequel il fait souvent double emploi.

Ces développements, d'ailleurs agréables et instructifs, que l'intrigue eût pu facilement absorber et assimiler, ainsi présentés empêchent l'action de se nouer, de

se continuer, de se fortifier, et rejettent souvent en dehors du livre des personnages que la curiosité redemande et que l'art y rappelle.

Et les personnages eux-mêmes souffrent vraiment de ne pas occuper une plus large place sur la scène. Ils ne s'affirment pas assez, ils ne découvrent pas assez leur âme, ils ne déclarent pas assez leur conscience; ils ne sont guère que de passage, ils restent trop à l'état de silhouettes fugitives. Sans doute, le roman historique ne comporte pas des analyses aussi déliées que le roman psychologique, mais l'on aime, en tous romans, à pénétrer un peu dans l'intimité des héros, à recevoir leurs confidences, à connaître les luttes intérieures qui les font souffrir, ou qui déterminent leur conduite. L'on aime surtout à voir saillir dans les conversations, et dans les actes, le caractère net et distinctif des protagonistes.

Or, précisément, l'on se demande quel est dans ce long drame que l'on raconte, celui qui est le principal personnage, celui qui est l'occasion, la cause de toutes les péripéties, celui dont le sort doit le plus nous attacher, dont les démarches font surgir les événements, et qui serait ainsi, vraiment, le centre du roman? Ce doit être le centurion. Le titre du livre nous en avertit. Mais l'on regrette que le centurion soit si souvent absent. Et quand on le rencontre par hasard, on le voudrait plus vivant, et plus sympathique. Je ne parle pas de ses amours avec Camilla qui sont décidément sacrifiées, et qui ne seraient qu'un flirt très ordinaire si elles n'aboutissaient à un mariage auquel, d'ailleurs, personne ne s'intéresse, mais je veux ici signaler surtout ses évolutions trop peu préparées, sa conversion trop inexplicquée. L'âme du centurion est vraiment trop paisible; elle s'en va d'un mouvement trop uniforme vers le salut. Et si par hasard, il lui arrive de souffrir, de se trouver en des situations qui peuvent provoquer une crise, comme, par exemple, lorsque Caius, déjà favorable à Jésus, reçoit du gouverneur l'ordre d'organiser le cortège qui va le conduire au Calvaire, on nous dit tout simplement:

« Caius était désolé, »⁽¹⁾ et, en vérité, cela ne suffit pas pour le rendre attachant.

Quant à la phrase attendue, prévue, évangélique, qui est toute la raison d'être du roman; quant au mot fameux qui tombe enfin des lèvres du centurion; quant à l'aveu qui, sur la pente du calvaire, échappe à sa conscience vaincue; quant à cette affirmation qui devait être le dernier cri d'une âme délivrée, l'auteur ne l'a pas non plus ménagée ni préparée. Il a longuement disserté sur la mort de Jésus, concentrant ainsi sur lui-même l'attention du lecteur, et il a oublié de nous dire l'émoi progressif de son personnage; il se contente, et ce n'est pas suffisant, de déclarer en fin de chapitre qu'« il y eut une voix qui s'éleva, et qui eut le courage de jeter le premier (*sic*), à la face des persécuteurs, cette grande parole de foi: cet homme était vraiment le Fils de Dieu! »⁽²⁾

Pas assez traversées non plus d'impressions contraires, d'anxiétés, d'angoisse religieuse sont les âmes de Camilla, de Claudius et de Claudia. Et l'acte de foi qui termine leurs hésitations ne peut guère émouvoir que les lecteurs qui se réjouissent toujours de la conversion de leurs frères.



Il y a pourtant, même dans ces pages où l'intrigue ne nous semble pas assez savamment combinée, un intérêt qu'il faut tout de suite indiquer et louer, c'est celui qui tient au style dont le livre est fait.

L'on connaît depuis longtemps la langue souple, variée, chaude et enthousiaste que parle ou qu'écrit M. Routhier. Et nulle part peut-être dans ses oeuvres, l'auteur n'a mieux montré ces qualités. La phrase est abondante, et elle roule en son flot somptueux toutes les perles,

(1) P. 397.

(2) P. 410.

tous les feux qui la font étinceler. Elle miroite sous le soleil d'Orient, et son vif éclat emplit les yeux d'une lumière qui ne fatigue jamais. Nous voudrions citer telle ou telle phrase qui, ici ou là, se détache comme des bijoux d'une riche parure.

Sans doute, ce style si surveillé, si volontairement soucieux de plaire, ne saurait être lui-même impeccable. L'on pourrait signaler certaines incohérences d'images, quelques comparaisons obscures, ou impropres, des épithètes qui n'ajoutent pas assez à la pensée; mais qu'est-ce que ces fautes de détail, et dans quel livre n'en pourrait-on pas relever de semblables? Le style de M. Routhier est un des meilleurs qu'il y ait dans nos livres canadiens, et il faut le dire et le retenir.

M. Routhier écrit bien la langue de son temps, de son siècle, il vient de le prouver encore une fois: et nous permettra-t-il de l'ajouter, dans un livre comme *Le Centurion*, il l'a trop continûment démontré.

Le livre qu'il écrit nous reporte à vingt siècles du nôtre; il décrit les usages, les moeurs d'une société bien différente de celle d'aujourd'hui; il reproduit les conversations de personnages qui ont causé sous Tibère et sous Ponce Pilate; et l'on aimerait que le vocabulaire de l'auteur nous donnât davantage l'impression des choses et des idées anciennes. La couleur locale — Brunetière s'est moqué de ce mot — est pourtant nécessaire dans le roman historique, et qu'est-ce autre chose, en somme, que la vraisemblance? Vous reconstituez des civilisations disparues, vous voulez nous en donner la vision directe: comment le feriez-vous donc si vous ne placez d'abord sous nos yeux des tableaux qui soient tout chargés de ces choses lointaines? si ces choses ne sont pas racontées, décrites avec les mots, les expressions qui les font à la fois, pour le lecteur, vieilles et nouvelles, avec les tours et les vocables qui posent sur chaque objet le cachet, la teinte, la nuance et comme la poussière ou le parfum de l'antiquité? Les mots sont si capables de

suggestionner: le dictionnaire ne donne jamais que la moitié de leur sens, et c'est à l'auteur, par la façon dont il les choisit et distribue, par l'art avec lequel il les combine et les assemble, à leur faire signifier le reste. Qui ne sait que le mérite peut-être le plus difficile à réaliser d'un roman comme *Salammbô*, *Ben Hur*, c'est de procurer au lecteur, par la richesse des descriptions, par l'exactitude technique du vocabulaire, par la reconstitution verbale et réelle des milieux, la sensation elle-même de la vie africaine ou de la vie orientale? N'appellez pas cela, si le mot vous paraît ridicule, de la « couleur locale », mais cela n'en est pas moins indispensable dans le roman historique.

Et que dire de la langue française que l'on doit faire parler à des Romains ou à des Hiérosolymites du premier siècle? Ce doit être une langue concrète, dont nous sommes déshabitués, et qui reproduit autant que possible le tour d'esprit des personnages de ce pays et de ce temps. Les anciens étaient plus près que nous de la nature, les orientaux surtout; et leur vocabulaire est tout plein de choses. Leur langue est moins affinée, moins subtilisée, moins décolorée que la nôtre par des siècles de spéculation et d'abstraction philosophiques. Plus on remonte dans l'histoire des lettres, plus on retrouve sur les lèvres de l'homme ou dans les textes classiques le langage ferme, réaliste, pittoresque, qui exprime directement l'objet, et qui conserve à la pensée sa forme sensible et en quelque façon matérielle. Cicéron, que se plaît à citer M. Routhier, avait une langue aussi concrète que possible, et ce n'est pas lui qui aurait fait dire à Jean-Baptiste, le Précurseur: « Mon utilité a cessé. »⁽¹⁾ Il eût traduit de façon moins abstraite le texte connu: *Oportet illum crescere, me autem minui.*

La langue de M. Routhier est donc souvent trop abstraite, trop moderne aussi, et cela nuit à l'effet de ses dialogues et de ses tableaux.

(1) P. 74.

Que de locutions, qui sont presque de l'argot, et que l'on est étonné de rencontrer sous la plume de Caïus, sur les lèvres de Gamaliel ou d'Onkelos, dans la prose du *Centurion*! Caïus dit à Jean le Baptiste: « Pourquoi vous obstinez-vous, si jeune encore à « briser votre carrière »? »⁽¹⁾ Il « décline l'invitation » de Myriam; il parle de courtisans qui « évoluaient » autour d'elle,⁽²⁾ de « succès sentimental.»⁽³⁾ C'est Tullius qui écrit qu'aimer la campagne est « un goût distingué.»⁽⁴⁾ C'est Jean-Baptiste qui dit au centurion: « Si vous ressemblez à Cornelius « au moral comme au physique », vous êtes un honnête homme.»⁽⁵⁾ C'est Camilla qui demande au jeune Gamaliel, en parlant de Jésus: « Et quelle espèce d'homme est-ce? »⁽⁶⁾ C'est elle aussi qui parle du « coup de foudre de l'amour.»⁽⁷⁾ Et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître en tout cela le cliché des conversations tenues dans les salons de Québec.

Et que dire encore de cette fameuse séance du Sanhédrin, des discours de Gamaliel et d'Onkelos?⁽⁸⁾ Gamaliel, parle de « messianisme », qui est une « question, non pas individuelle, mais nationale »; on trouve sur les lèvres de ce vieillard le « tournant de l'histoire », des « solutions de problème », une « attitude d'expectative », le « terrain théologique, dogmatique et moral », et Onkelos, lui, parle d'« évolution religieuse et politique. » Nicodème et Onkelos sont des tribuns modernes; ils connaissent toutes les ressources de l'éloquence parlementaire. Le Sanhédrin ressemble, à la fin, — je ne dis pas au Parlement de Québec, car tous les sanhédrites parlent correctement le français — mais au Palais-Bourbon. Il y a des tempêtes d'interruptions et de protestations ou d'applaudissements, et tous ces cris, et tous ces mouve-

(1) P. 74.

(2) P. 20.

(3) P. 18.

(4) P. 57.

(5) P. 73.

(6) P. 92.

(7) P. 198.

(8) P. 271 - 293, *passim*.

ments de l'auditoire sont indiqués dans le texte du discours, entre parenthèses, absolument comme dans le *Journal officiel*. On s'attend à chaque instant aux coups de canne des séances désespérées, et vraiment, l'ex-Grand-Prêtre Anne a raison de dire qu'il faut mettre fin à cette discussion scandaleuse. Ce chapitre est pourtant plein d'idées, de faits, de choses très captivantes: on le lit avec autant d'intérêt que si l'on avait sous les yeux le compte rendu d'un débat sur la colonisation; il ne lui manque qu'un peu de vraisemblance, disons de « couleur locale ».

*

*

*

C'est donc la fortune singulière du livre de M. Routhier que, malgré ses défauts — et M. Routhier sera le premier à ne pas s'étonner qu'il en ait — il intéresse et instruit le lecteur. L'auteur y a mis une telle somme de travail, de recherches, et parfois d'érudition, que l'on est heureux quand même de feuilleter ces pages, et que l'on se propose déjà d'y retourner, d'aller y chercher demain tel renseignement précieux dont on aura besoin.

Nous avons cru devoir appuyer sur la critique que l'on en peut faire, et justifier un peu longuement nos observations. Un livre comme celui-là mérite plus qu'une fade bienveillance; il vaut la peine qu'on le lise avec soin, et qu'on signale à l'auteur — qui nous annonce un autre roman semblable — ce que l'on croit être le défaut principal d'une telle oeuvre.

Au surplus, nous pouvons errer à notre tour, et il peut arriver, s'il s'agit surtout de la composition du roman, de la nature et de la conduite de l'intrigue, que nous n'ayons pas tout à fait compris la pensée, le dessein de l'auteur. Nous aurions fait autrement que M. Routhier *Le Centurion*; mais M. Routhier a peut-être eu raison de faire ce qu'il a « voulu » faire. Les critiques les plus insupportables sont assurément ceux qui, au lieu de se

placer au point de vue de l'auteur, demandent à celui-ci un livre tout autre que celui qu'il a souhaité écrire. Or, M. Routhier nous en avertit dès la première page de son roman: il a fait *Le Centurion* pour nous « inspirer le désir et le goût de lire les Evangiles ». C'est l'Evangile qu'il leur présente; il veut que les récits évangéliques s'impriment dans leur mémoire.

Cet Evangile, il n'a donc pas voulu le profaner en jetant sur ses pages divines le tissu trop dense d'une intrigue mondaine. Il n'a pas voulu surtout qu'aucune figure ne brillât dans ce livre d'un éclat plus séduisant que la figure du Maître, et qu'en le lisant, on s'attachât à d'autres personnes qu'à la sienne. M. Routhier a réalisé son dessein, il a produit l'impression qu'il voulait faire sur ses lecteurs, et il a obtenu le succès qu'il souhaitait, et il faut l'en féliciter. Peu importe qu'il ait, sur la couverture du *Centurion*, promis un roman qu'il n'a pas tout à fait donné, et que ce roman soit si peu et presque pas du tout romanesque: le sous-titre n'était là sans doute que pour allécher le lecteur, et le lecteur n'en voudra jamais à M. Routhier de s'être si « joliment » fait prendre.

Septembre 1909.

HECTOR BERNIER

AU LARGE DE L'ÉCUEIL ⁽¹⁾

Voici un roman canadien! La chose est rare chez nous, comme l'on sait; et, avant que de paraître, ce livre eut un gros succès de curiosité. Le succès d'estime est venu ensuite: M. Hector Bernier est donc un auteur heureux. Il a été désiré, puis loué pour cet effort courageux de sa jeunesse.

Ecrire un roman de moeurs, ou faire un roman psychologique est une grosse entreprise, qui effraie, évidemment, l'esprit des nôtres. Je crois bien que personne ne l'a tentée depuis plusieurs années, depuis que M. le docteur Choquette a écrit *les Ribaud*, et *Claude Paysan*. Nous n'avons eu, en ces derniers temps, que les romans historiques de Laure Conan et de M. Routhier. C'est que le roman de moeurs, ou le roman psychologique à base de moeurs, est une oeuvre assez difficile à conduire, et qui demande beaucoup d'observation, beaucoup de pénétration et beaucoup d'imagination. M. Hector Bernier aime à observer la comédie que jouent les hommes et il descend volontiers dans la conscience de son voisin; il est riche d'une imagination qui multiplie, colore, idéalise la vie: il devait être de bonne heure induit en la tentation de faire un roman. Il a bien vite cédé à cette tentation.

(1) *Au large de l'Ecueil*, par Hector Bernier, Québec, 1912.

Il me plaît de signaler ici l'auteur de *Au large de l'Écueil*. Des fréquentations intellectuelles longtemps quotidiennes — de ces fréquentations où se croisent, se mêlent, s'harmonisent les pensées du maître et celles de l'élève — m'ont permis de connaître en sa fleur la plus tendre le beau talent de M. Bernier. Je me souviens de ces harangues éloquentes, de ces dissertations parfois subtiles, de cette prose nombreuse et élégante, dont aimait s'envelopper comme d'une draperie la pensée du rhétoricien; et ma joie est vive de voir grandir avec les jours, en une âme déjà haute, une saine et généreuse ambition.



Au large de l'écueil! Ce titre ne manque assurément pas d'ampleur, et le sujet non plus. Et l'un et l'autre recouvrent des états d'âme canadienne, intéressants à observer, difficiles à mettre en grande lumière.

L'écueil, c'est l'éternelle et irritante question religieuse, qui se pose entre deux âmes, qui les sépare comme une « barrière », a pensé M. René Bazin, qui se montre à la surface des existences comme un « écueil », déclare M. Hector Bernier. Et nous avons donc ici un thème de roman qui est presque une thèse; un thème dont M. Bernier n'a pas voulu, cependant, faire une thèse, et qu'il a traité plutôt sans dissertations théologiques, comme on doit traiter la vie, en montrant des âmes qui se rencontrent, se recherchent, se heurtent, se blessent, se comprennent enfin, et s'uniront dans un dernier chapitre que l'auteur n'a pas fait, mais qu'il suggère, et que chacun achève en son imagination. Ainsi, le spectateur au théâtre est lui-même chargé de deviner, de composer le sixième acte de la tragédie.

Jules Hébert, jeune québécois qui voyage, revient d'Europe. Sur le *Laurentic* où il a pris passage, il rencontre Marguerite Delorme, une jeune française aimable,

délicate, sensible, qui accompagne ses parents en tournée d'Amérique. Marguerite Delorme est fille de Gilbert Delorme, libre penseur, anticlérical, sectaire, antipatriote, hervéiste. Douée de qualités intellectuelles, de vertus morales supérieures, elle a été élevée par son père dans le fanatisme le plus étroit; elle n'a pas d'autre religion que le dogme de la matière éternelle, et celui du progrès incessant, indéfini, de l'humanité.

Les deux jeunes gens ont causé sur le bateau. Ils ont vite découvert que leurs âmes étaient belles. Et maintenant que l'on remonte le fleuve, que l'on voit chaque jour se dérouler en spectacles imposants ou pittoresques, larges et gracieux, toujours variés, les rives du Saint-Laurent, c'est Jules Hébert qui explique à Marguerite, et lui vante les beautés de la terre canadienne. Au moment de se quitter, l'un et l'autre mesurent toute la profondeur du sentiment, l'intensité de l'affection qui déjà les unit. Ils n'osent pourtant se confier l'un à l'autre ces troublantes émotions. Jules est catholique: il ne peut, sans renier les traditions de sa famille, sans trahir «l'âme canadienne», songer à épouser une femme irrégulière. Marguerite sait bien aussi que jamais son père ne consentirait à la donner à un jeune homme qui est profondément croyant.

Cependant, les jeunes gens ont promis de se revoir à Québec, avant le départ des Delorme pour l'Ouest. Ils se revoient; ils font ensemble le tour de la ville, ensemble ils vont à Sainte-Anne de Beaupré... et voilà que jaillissent et se répandent de leurs lèvres les confidences brûlantes. Ils ne peuvent s'empêcher de s'avouer discrètement leur amour. Leurs âmes voudraient se rejoindre, mais l'écueil est là, qui les sépare, l'écueil tourmenté où se heurterait vainement leur commune espérance.

La passion de Marguerite se nuance d'admiration pour l'élévation morale de Jules, et pour l'exquise délicatesse de sa soeur, Jeanne Hébert. Elle ne peut croire que des âmes si nobles ne soient pas éclairées de vérités... A

Sainte-Anne de Beaupré, le spectacle des foules qui adorent et qui prient remue jusqu'aux entrailles la jeune libre penseuse. Le doute pénètre en l'esprit de Marguerite. Entraînée par le mouvement des pèlerins qui se prosternent, elle ploie ses genoux, à côté de Jeanne, sur le pavé de la basilique. Quand, tout à l'heure, elle se retrouvera avec son père, admirant avec lui les grandes forces de la nature, l'irrésistible puissance de la chute Montmorency, elle désavouera bien dans sa conscience son premier geste de piété, elle reviendra bien encore à la certitude des doctrines paternelles : mais la libre penseuse oscillera désormais entre deux influences contraires.

Aussi, Marguerite et Jules, en dépit des obstacles qui s'opposent à leur union, se cherchent toujours. La politique où Jules doit s'absorber, et la campagne électorale où il pose sa candidature ; la colère violente des parents — celle des parents de Jules quand ils apprennent que leur fils aime la Française impie, celle de Gilbert Delorme, quand il apprend que sa fille aime le jeune Canadien catholique — ne peuvent empêcher les deux amoureux de se rapprocher toujours, et douloureusement, de l'écueil. Ils voient arriver avec désespoir l'heure de la séparation. Une excursion au Cap Tourmente, fort joliment racontée, nous fait assister à la scène des adieux : Jules et Marguerite s'aimeront, à jamais séparés par la barrière ; leur amour sera brisé par l'écueil.

Mais n'oublions pas que le roman s'intitule : *Au large de l'Écueil*. Il n'est donc pas fini. La veille du départ des Delorme pour l'Ouest, Marguerite, souffrante de son amour trop brutalement blessé par la colère du père, tombe malade au Château Frontenac. Une fièvre intense la dévore. Des cicatrices mal fermées, restes d'une méningite qui, dans son enfance, avait failli la rendre aveugle, se rouvrent sous l'action de la douleur et des larmes. Les yeux de Marguerite s'obscurcissent. Elle souffre, bientôt elle ne verra plus la lumière. Mais la jeune fille veut guérir. Elle appelle au secours : « Sauvez-

moi, quelqu'un! . . . » Et à cette heure, elle éprouve tout le vide de la libre pensée, et toute l'impuissance du Dieu-Matière. La bonne souffrance amène donc la prière à ses lèvres. Elle crie son espoir vers le Dieu de Jules et de Jeanne. Celle-ci lui propose le pèlerinage à Sainte-Anne. Marguerite accepte; elle ira demander à la grande thaumaturge sa guérison. Jeanne l'accompagne au sanctuaire de Beupré. Sainte Anne guérit l'aveugle . . .

Gilbert Delorme, qui a fait une scène disgracieuse et maladroite à sa fille, au pied même de la statue de sainte Anne, comprend enfin que cette fille, qu'il a si soigneusement endoctrinée, qu'il a modelée sur ses pensées, dont il a fait le produit le plus raffiné de l'athéisme, échappe à l'emprise de son autorité. Leur vie commune est brisée. Sans colère contre une religion qui a maintenant conquis sa fille, il ira par le monde répandre encore sa philosophie antireligieuse, et Marguerite restera à Québec, où la retiendront désormais et sa foi et son amour. Demain, sans doute, elle épousera Jules Hébert.



On a reproché à M. Hector Bernier ce dénouement où paraît le merveilleux. D'ordinaire, on n'aime pas voir en conclusion de roman le *Deus ex machina* des tragédies d'Euripide. Cependant, il n'y a rien que de vraisemblable dans cette conversion, et dans cette guérison miraculeuse qui achèvent en Marguerite Delorme l'acte de foi. Le chapitre que l'auteur, au début de son livre, a consacré à la visite de Sainte-Anne de Beupré, prépare le lecteur à ce dénouement. Le pèlerinage de la libre penseuse touriste, et celui de la souffrante désabusée, qui se réfugie en la puissance du surnaturel, sont tous deux des actes de vie humaine et canadienne. Ils sont bien deux incidents, deux épisodes qui achèvent de peindre la vie religieuse à Québec.

J'aime beaucoup moins que tout cela finisse par un mariage. Car, tout cela devient bien bourgeois. Ne faut-il pas que le lecteur ne puisse pas douter de la sincérité religieuse de Marguerite Delorme? Et celle-ci, se sentant devenir aveugle, n'a-t-elle pas elle-même exprimé quelque défiance au sujet de ses premières pensées chrétiennes, de ses espoirs dans les joies de l'au-delà. « Ce n'est peut-être que de la poésie, du sentimentalisme, le besoin de remplacer les horizons perdus par des rêves d'infini. » Et si demain la conversion et le miracle doivent aboutir au mariage, ne pourra-t-on pas soupçonner de quelques mobiles intéressés l'élan d'une âme vers la lumière et vers la vérité? Il eût été plus adroit, semble-t-il — je ne dis pas plus vraisemblable ni plus humain — de pousser jusqu'à l'héroïsme l'évolution rapide de la conscience de Marguerite Delorme. Pourquoi ne pas suggérer à cette âme d'élite l'immolation totale? Puisque son père doit souffrir de la voir épouser un croyant qu'il méprise, et puisque sa foi, insupportable au sectaire, l'exclut désormais de son foyer, qu'elle aille donc, héroïque vierge, s'enfermer au cloître, où, victime agréable, elle sacrifiera, pour son père et pour sa mère, la grâce souriante de sa jeunesse.

C'est ainsi, du moins, que j'aurais voulu voir finir le roman de M. Bernier, et l'histoire de ses héros. C'est beau de contourner les écueils, et de se rejoindre à la faveur des flots propices; mais il est des coeurs qu'il faut aussi savoir briser, même contre l'écueil. C'est par de tels héroïsmes que la foi appelle en haut l'humanité, et qu'elle fait si prestigieuse la royale beauté du christianisme.

*

*

*

M. Bernier a greffé sur le sujet principal de son roman, que nous venons d'analyser, un sujet secondaire; ou plutôt, il a subordonné toute cette fable amoureuse à une

thèse plus générale, qui tient peu de place, et en réalité, trop peu de place, dans le plan du livre. Si Jules Hébert renonce d'abord à épouser Marguerite Delorme; si madame Hébert, avec onction, persuade Jules de ne pas épouser la libre penseuse; si Augustin Hébert s'empporte en une sauvage et trop brutale colère contre son fils amoureux de la fille d'un sectaire, c'est que Jules Hébert, madame Hébert et Augustin Hébert, sont des Canadiens de vieille souche, descendant du premier colon de la Nouvelle-France, gardiens jaloux des traditions, fidèles à la race. Et parce que la foi catholique est partie intégrante de l'âme canadienne-française, Jules ne pourrait, sans forfaire, mêler son âme et sa vie à la vie, à l'âme d'une femme athée, irréligieuse. Une telle conception du devoir s'identifie avec la piété des Hébert; on ne la discute pas; on ne suppose même pas qu'elle puisse être discutée; et on l'affirme parfois avec une violence qui nous décourage tout de suite de penser autrement.

La maison des Remparts, où logent les Hébert, est donc un foyer de patriotes chrétiens. Le patriotisme y est vigilant; il s'y tient à l'affût; sans cesse il regarde à travers les meurtrières, tout comme les vieux canons de la grande batterie. Gare à qui voudrait entamer l'âme de Québec!

Voilà, en son dessin essentiel, l'un des aspects de cette thèse générale que développe M. Bernier.

Mais cette thèse ne peut s'enfermer en une formule aussi courte. L'âme de Québec, qu'il importe de défendre et de garder, est-ce bien l'âme tout entière de la patrie? L'âme de Québec est-elle toute l'âme canadienne? Une « âme canadienne » peut-elle seulement exister chez un peuple où se rencontrent et se froissent quelquefois, où s'opposent souvent, tant d'éléments divers et disparates que nous fournit l'immigration? L'âme canadienne, ainsi formée de tant d'esprits qui s'y rassemblent, est singulièrement composite. Sa complexité même n'en compromet-elle pas l'unité? Voilà tout le problème posé

par M. Bernier, et auquel deux de ses personnages apportent leurs solutions contraires.

Augustin Hébert désespère, lui, de voir se former ici « une » âme nationale. Cette âme ne serait possible que dans la fusion des races diverses qui se partagent notre sol: et nous, Canadiens français, nous ne voulons pas nous laisser absorber. Par contre, les Anglais n'entendent pas que survive ici l'âme française. D'où résultera un perpétuel conflit. Aussi longtemps que nous resterons nous-mêmes, il sera impossible de façonner l'âme canadienne: celle-ci n'est qu'une chimère politique, un rêve d'utopiste.

Jules pense autrement que son père. Son patriotisme est plus large. Il ne croit pas à l'éternelle antipathie des races anglaise et française au Canada. Il veut s'employer à faire comprendre aux Anglais la légitimité de nos traditions, de nos usages, de nos revendications; il espère en l'entente cordiale, et il estime donc qu'« une âme canadienne » est ici possible, puisque l'âme canadienne, telle qu'il la conçoit, c'est « l'amour du pays dans l'autonomie des races. »

Il va bientôt, d'ailleurs, s'employer à détruire les vieux préjugés de races. Voici les élections de septembre qui se préparent. Et Jules pose sa candidature dans une circonscription électorale: il est le « candidat de l'âme canadienne ». Demain, il sera l'élu de « l'âme canadienne », et il fera à Ottawa, de son siège de député, un grand discours sur l'« âme canadienne ».

Et l'on est ainsi emporté par la vie personnelle de Jules vers des aspects nouveaux, plus larges, de la thèse que l'auteur a voulu exposer. Et l'on est ainsi, pour quelques heures, arraché aux inquiétudes de la passion.

C'est donc, dans le roman que nous analysons, le patriotisme et la haute politique qui se mêlent à l'amour. L'amour d'une femme se complique de l'amour de la patrie. Et l'amour de la patrie traverse et contrarie

l'amour de la femme. Cette rencontre d'affections, qui se heurtent et se meurtrissent, fait l'histoire des âmes plus poignante, plus pathétique, plus grande. Et nul doute que, bien soudés l'un à l'autre, ces deux sujets de roman — car il y en a deux, dont le premier consiste dans les amours de Jules et de Marguerite brisées par la question religieuse, et le second, dans le dévouement de Jules à la création d'une âme canadienne — ne soient propres à se fortifier l'un par l'autre. Mais il eût fallu les faire se pénétrer davantage, les fondre ensemble de façon plus heureuse, afin d'empêcher la fable de se bifurquer, et de nous donner l'impression de deux actions, non pas convergentes, mais parallèles. La politique qui est introduite à grand fracas, dans le roman, au deuxième chapitre, n'y occupe pas ensuite une place assez large. Jules Hébert, tout le premier, se désintéresse trop de son élection. On sort aussi vite que lui de la salle de son comité, où rien ne nous retient, et l'on court à l'intrigue amoureuse, curieux d'en voir se compliquer le fragile écheveau.

*
* *

En vérité, c'est un beau et grand sujet — trop grand, c'est sûr, et qui se morcelle sous sa plume — qu'a choisi M. Hector Bernier pour son premier essai dans le roman. Nous aurions préféré le voir éprouver ses forces sur un thème plus facile, plus approprié aux ressources de son jeune talent. C'est merveille, tout de même, que s'appliquant à une tâche si haute, il ait réussi à intéresser et à retenir le lecteur.

Nous ne sommes pas surpris, cependant, que de telles situations d'âmes, très possibles, très vraisemblables chez nous, aient tout d'abord frappé l'esprit de M. Bernier.

Rien n'est plus persistant et vivant, et rien donc n'est toujours plus actuel que la question religieuse. La religion, qui est faite pour rapprocher les âmes et les unir

en Dieu, divise les consciences que se disputent l'erreur et la vérité. « Il y a entre vous et nous toute la question religieuse », disait, il y a quelques semaines, M. Poincaré, président du conseil des ministres, aux républicains catholiques de France. Il y aura toujours aussi entre les Delorme et les Hébert, entre le sectarisme et le catholicisme — les âmes eussent-elles, par ailleurs, mille raisons de s'entendre ou de se rapprocher — toute la question religieuse.

La question religieuse exaspère la libre pensée. Personne n'est plus intolérant que le sectaire, et nul n'est plus capable de mépris pour son semblable. Il voit un crétin en tout fidèle. Gilbert Delorme est un type de cette mentalité outrecuidante. Et on ne fera jamais trop bien connaître aux lecteurs canadiens-français ces âmes mesquines et dédaigneuses qui tentent de s'introduire dans notre société.

D'ailleurs, la libre pensée a beau s'étourdir elle-même, et elle a beau façonner à son image et à sa ressemblance des consciences filiales; Gilbert Delorme a beau prévenir de toutes tendresses et de toutes doctrines sa fille docile; il a beau faire de cette enfant le produit le plus exquis de l'anticléricalisme: il reste dans cette conscience d'enfant, dans cette âme fine, et nuancée, et délicate, une place pour Dieu, que rien n'a pu remplir. Et quand un jour, Marguerite, victime d'un mal incurable, ayant épuisé toutes les ressources de l'art, et éprouvé l'impuissance de l'homme et de l'éternelle matière, entendra au fond de sa conscience les voix mystérieuses qui appellent Dieu, elle ne fera que démontrer une fois encore que l'athéisme insuffisant n'a rien qui console aux heures les plus critiques de l'existence, qu'il est impuissant à fortifier les âmes, qu'il ne se peut guère concilier qu'avec l'égoïste jouissance d'une bonne santé et d'une facile digestion.

C'est à démontrer de si grosses et de si utiles vérités qu'a voulu d'abord s'employer le talent de M. Bernier. Nous ne dirons pas que l'auteur de *Au large de l'Ecueil* a

construit avec puissance son oeuvre. On eût aimé dans son roman des discussions d'idées plus pénétrantes, des états d'âme moins superficiels, et des pages d'analyse psychologique plus chargées, plus fortement originales. Assurément M. Bernier s'est trop abstenu de ces analyses où il aurait pu largement déployer sa pensée; il ne s'est pas assez appliqué à peindre de ces tableaux de vie humaine où se ramassent, se concentrent, se dessinent en relief les forces inavouables ou généreuses de la conscience. M. Bernier a voulu plutôt que ses personnages s'expliquassent eux-mêmes; et au lieu de dissenter pour son propre compte et celui des lecteurs, il a fait parler ses héros, il nous a donné des dialogues.

*
* *
*

Et il y a de beaux dialogues dans ce roman. Ecoutez ce que disent Jules et Marguerite dans la calèche verte qui les emporte sur nos grandes rues, et les impressions qu'ils échangent sur la colline du Parlement et sur la falaise de Sainte-Foy. C'est beau, c'est naturel, et fort délicat. Suivez aussi, pour assister à la grande scène pathétique du roman, suivez sur la cime du Cap Tourmente les trois jeunes gens qui doivent se quitter demain; et pendant que Jeanne, discrète, s'en va vers les hauts plateaux, entendez Jules et Marguerite échanger leurs âmes, et recueillez de leurs lèvres les paroles ardentes et pures qu'ils se disent l'un à l'autre sous les bras de la grande croix. Il y a là quelques-unes des meilleures pages qu'ait écrites M. Bernier.

Nous voudrions que tous les dialogues du roman soient aussi agréables à écouter que ceux-là. Mais ils ne le sont pas tous. Il y en a d'autres qui ne sont pas toujours bien conduits, il y en a de trop violents, ou dont la violence est mal venue; il y en a surtout de trop oratoires. Que de discours dans ces conversations! Et com-

me il y a de l'éloquence dans tous ces personnages! Qui donc a dit que nous étions un peuple d'orateurs? Le roman de M. Bernier va le faire croire à beaucoup de gens; et il n'est pas bon que trop de gens s'imaginent que nous érigeons des tribunes partout où la vie sociale nous rassemble.

*
* *

C'est sans doute parce que les dialogues sont un peu trop uniformes, que les caractères mêmes des personnages ne s'y accusent pas suffisamment. On aimerait y voir des âmes plus différentes, plus riches de détails, et s'exprimant en des formules plus personnelles. C'est surtout par leurs pensées essentielles, par leurs convictions doctrinales et en quelque sorte par leurs sommets, que ces âmes se montrent, se révèlent les unes aux autres: et cela fait qu'elles ne découvrent pas toujours assez les multiples, intimes, secrètes impressions, les variables et obscurs sentiments, tout ce qui constitue le fond intéressant, et, si j'ose dire, le sous-sol de la conscience.

De tous les portraits qu'a esquissés l'auteur, ceux de Jules, de Marguerite et de Jeanne sont les mieux réussis. Les pères de famille ont été trop sacrifiés. Tous les personnages du roman eussent été, d'ailleurs, plus attachants, s'ils avaient été plus complètement jetés en pleine vie canadienne, s'ils avaient été, je ne dis pas mieux encadrés de paysages canadiens, car, d'ordinaire, ils sont situés dans des décors bien précis, mais plus enveloppés de l'atmosphère de chez nous, et pour dire mieux encore, plus pétris de mœurs et d'habitudes canadiennes. Ils eussent été alors moins livresques et plus réels.

M. Bernier a mieux vu les spectacles de la nature que ceux de la vie intérieure. Que de belles pages il a écrites sur Québec, Sainte-Anne de Beaupré et le Cap Tourmen-

te! Il y a là des descriptions exactes, riches de détails bien observés, éclairées de lumières vives ou discrètes, où l'oeil éprouve la joie de revoir dans une oeuvre d'art ce qu'il a si souvent admiré dans la nature.

Evidemment, M. Bernier est fier de son Québec, où il est né, où il a vécu sa laborieuse et féconde jeunesse: et il y a quelque chose de l'âme de M. Bernier dans ces pages où il décrit, dans ces poèmes où il chante la petite patrie.

Et c'est parce qu'il y met de son âme, que M. Bernier interprète parfois avec tant d'émotions les paysages. Lisez donc ses impressions, j'allais dire ses strophes, sur les clochers. Ce que signifient les clochers que l'on aperçoit de la colline du Parlement, Jules et Marguerite le traduisent à merveille. Considérez aussi ce paysage psychologique qui entoure l'âme de Jules, lorsque, après son arrivée d'un long voyage, il retrouve dans sa chambre, en plus du portrait de la jeune fille de Creuze, tant de choses aimées. Autre paysage psychologique, et bien fait, que cette description de la bibliothèque et du bureau de travail du curé Lavoie. Paysage de nature et d'âme que la vision troublante et si poétique d'une barque qui file sur le fleuve, pendant que Jules et Marguerite, accoudés au bord de la Terrasse, échangent des propos discrets et tendres!

Qu'importe, maintenant, qu'il y ait dans ce roman des défauts, si les qualités qu'il révèle nous promettent pour demain un livre meilleur! Qu'importe qu'il y ait des erreurs de construction, qu'il y ait des actions trop brusques, et des paroles trop éloquentes, dans un roman où l'ensemble produit sur le lecteur une saine et très agréable impression! Qu'importe qu'il y ait des négligences de style — oh! cette fois, trop nombreuses, assurément — des impropriétés de termes, des images risquées, des emplois obscurs du pronom *il*, commençant une phrase, et se rapportant à un complément de la phrase précédente: qu'importent ces fautes de détail, si ce style offre de

remarquables qualités d'ampleur, d'élégance et d'harmonie!

Et alors, qu'est-ce qu'il faut conclure? Que M. Bernier n'a pas assez poli son oeuvre, sans doute; mais aussi qu'il a cédé à une heureuse inspiration quand il a entrepris d'écrire son premier roman. Et il faut conclure encore que M. Bernier, qui a tout ce qu'il faut pour exceller dans ce genre, doit se livrer avec allégresse à sa tâche littéraire, exploiter largement la veine féconde qu'il vient de frapper, et nous faire d'autres et meilleurs romans canadiens. Et il faut conclure, enfin, que le public qui achète et lit des livres, doit encourager et applaudir les jeunes qui ont l'ambition haute, très louable, très féconde, et si nécessaire, de mettre au service des meilleures idées leur talent d'écrire.

Juillet 1912.

PIERRE DUPUY

ANDRÉ LAURENCE

CANADIEN FRANÇAIS⁽¹⁾

La lutte de l'esprit contre l'argent; le mépris de l'argent par l'esprit: voilà un beau thème pour les romanciers canadiens. M. Pierre Dupuy, secrétaire de la Légation du Canada à Paris, s'en est emparé. Il n'a pas mis en cause, chez nous, les tendances contraires de l'esprit français et de l'esprit anglais, ou, si l'on préfère, la légende qui nous accorde à nous, Canadiens français, une âme peu pratique, incapable d'affaires et de fortune, et qui attribue à nos compatriotes anglo-canadiens toutes les aptitudes à la finance et à la richesse. Il a posé le problème chez les Canadiens français eux-mêmes, et il a voulu montrer comment chez nous s'affrontent parfois le goût des choses de l'esprit et le goût des affaires.

L'action se passe en 1919 et en 1920. On me dit qu'elle est largement historique.

André Laurence, élève externe des Jésuites au collège Sainte-Marie, à Montréal, ne rêve que de littérature. Il voit en elle, en tout l'art qu'elle représente, la forme supérieure de la vie. En marge de ses classes de finissant au Collège, et au grand scandale de ses maîtres, il fréquente quelques cours de littérature française de M. Dejean, professeur venu de Paris à l'Université de Montréal. Il y présente un devoir. Sur un total de cinq dissertations

(1) *André Laurence, Canadien français*, par Pierre Dupuy. Un vol. in-12, 248 pages. Roman. A Paris, Librairie Ploq, 1930.

Cette étude ne fait pas partie du groupe des *Essais et Nouveaux Essais*.

qui lui furent remises, le professeur n'a trouvé que deux copies intéressantes, celles d'André Laurence et de Jacqueline Lambert.

Les deux jeunes gens s'ignoraient l'un l'autre. Un lien maintenant les rapproche et unit leurs deux âmes. Ils finissent par se rencontrer à la Bibliothèque de l'Université, puis sur la rue, et par échanger leurs goûts communs. Peu à peu la communauté des goûts descend de l'esprit jusqu'au coeur: ils s'éprennent l'un de l'autre.

Jacqueline est fille d'un riche directeur de la *Banque de Québec*. André Laurence, fils d'un médecin, vit avec sa mère devenue veuve, et il est sans fortune. Il a consulté M. Dejean sur ses aptitudes littéraires. Celui-ci déclare qu'André a du talent, mais qu'il n'a reçu chez les Jésuites aucune formation intellectuelle sérieuse, qu'il devra, s'il veut réussir, refaire son grec et son latin, puis aller à Paris compléter son entraînement et sa culture.

André s'éprend du beau rêve parisien. Il aime la France, tout comme Jacqueline; il y travaillera sous la direction des maîtres, il respirera à pleins poumons l'atmosphère intellectuelle de la grande ville; puis, ses études terminées, il écrira, il vivra de son art et de sa pensée.

Et Jacqueline, qui ne veut pas être un bas bleu, mais qui s'instruit pour donner plus de valeur à sa vie, approuve André. Ils joignent leurs deux rêves: ils se marieront, et Jacqueline, à Paris, sera la compagne, le soutien, le bon ange d'André.

Madame Lambert, vaniteuse, exulte quand elle est mise au courant de ce projet de mariage et de séjour à Paris. M. Lambert, qui ne vit que pour sa banque et pour l'argent, enrage quand il apprend que sa fille veut épouser un jeune homme qui fera des livres. Il gourmande Jacqueline... Les larmes coulent sur les ruines d'un beau rêve. Il consent, pourtant, qu'André épouse Jacqueline, quand il sera pourvu d'une situation qui assurera son avenir et sa fortune. Et il offre à André d'entrer à la Banque de Québec comme secrétaire-correspondant.

André, qui hésite entre son rêve et la proposition de M. Lambert, accepte celle-ci. Il reporte à plus tard le voyage à Paris. Reçu désormais chez les Lambert, il va rejoindre Jacqueline en villégiature quelque part au bord du Golfe Saint-Laurent, en un endroit merveilleux que l'auteur a tort de ne pas nommer, et où vont s'exalter les âmes lyriques d'André et de Jacqueline.

Du belvédère où les jeunes gens contemplant le fleuve, André reçoit le coup de foudre de la poésie. Il conçoit un poème, une épopée lyrique qu'il écrira en prose rythmée et dont le centre, le personnage principal, sera le Fleuve lui-même. Sans le savoir peut-être, André reprend à son compte le projet avorté de Charles Gill.

De retour à Montréal, André, qui travaille tout le jour à la banque, consacre ses nuits à l'élaboration et au progrès de son poème. C'est trop. Il se fatigue, il dépérit. Entraîné par un camarade de bureau, il essaie de la bourse. S'il pouvait ainsi s'enrichir! Il gagne, puis il perd, et il vend à perte ses modestes actions.

Désabusé, le jeune homme, aigri par la vie, se met à douter de tout et de lui-même. Il s'effondre dans la mélancolie. Jacqueline qui voit combien souffre André dans une situation bancaire qui n'est pas faite pour lui, essaie de le remonter vers son rêve. Qu'il laisse la banque, qu'il aille à Paris seul; elle attendra son retour, et étant alors majeure, libre d'elle-même, elle épousera l'artiste, l'écrivain qu'il sera devenu. Et André, à demi persuadé, se reprend à vivre.

Mais voici justement que M. Lambert, très satisfait du travail d'André au bureau, lui propose à la fois un avancement considérable dans la banque, avec salaire abondant, et le mariage immédiat avec Jacqueline. Jacqueline est toute heureuse de la décision de son père... Mais André, qui sent se resserrer encore sur lui l'étau qui déjà l'a meurtri, renonce, après de douloureuses hésitations, aux offres de M. Lambert. Et dans une entrevue avec Jacqueline, qui était la scène à faire du roman, et qui est bien faite, il lui annonce son départ pour Paris.

Jacqueline, replacée tout à coup au niveau peut-être chimérique de l'âme d'André, consent à son départ. « Nous nous rejoindrons plus tard. » — Et le premier vaisseau d'avril emporte vers Paris André Laurence, Canadien français.

La fable de ce roman est vraisemblable. Il se peut que de telles âmes jeunes, enthousiastes, s'éprennent d'un rêve ou d'une chimère, l'épousent pour ensuite s'épouser elles-mêmes. Quelle sera la fin de l'aventure d'André et de Jacqueline? Nous le saurons, car M. Pierre Dupuy prépare une suite de son premier roman, et il annonce la *Découverte de Paris*, qui sera sans doute suivie elle-même du retour au Canada.

Mais sans nous inquiéter davantage de ces deux jeunes fous sympathiques qui s'enfoncent en plein rêve, constatons que M. Dupuy a écrit un roman qui, sans surpasser les meilleurs ou les moins imparfaits de chez nous, se classe à peu près à leur niveau.

L'action, que la vie réelle a peut-être largement suggérée, s'en va rapide, assez peu compliquée, chargée de suffisante matière, et se déroule en chapitres précis et clairs. Elle n'est pas toujours suffisamment approfondie; elle court trop souvent à la surface des âmes; elle manque d'une plus substantielle psychologie; elle ne donne pas assez cette impression de plénitude qui est la marque du roman fort, supérieur. Mais il y a dans *André Laurence* assez de choses canadiennes et assez de vues personnelles à M. Dupuy ou communes à beaucoup, pour qu'il soit un exemplaire intéressant de l'art et de la vie de chez nous.

André Laurence représente un nouvel état d'âme chez nos jeunes, chez quelques-uns de nos jeunes; reconnaissons que s'il y a de l'aventure, beaucoup d'aventures dans une vocation comme la sienne, de telles vocations ont ailleurs fini par la bohème ou la gloire. Et c'est peut-être l'une et l'autre qui sollicitent quelques-unes de nos têtes de vingt ans. Ces têtes, qui se dressent dans le rêve

ou dans le nuage, sont souvent d'une qualité qu'il ne faut pas mésestimer, fût-on banquier corpulent, commerçant richissime ou fonctionnaire de tout repos.

Il y a assurément beaucoup de naïveté dans la pensée d'un André Laurence qui croit qu'après sa licence ès lettres, il pourra vivre de ses livres à Paris. Et l'auteur aurait pu l'empêcher de pousser aussi loin sa chimère; et il aurait pu aussi mettre en Jacqueline, qui paraît d'ordinaire assez équilibrée, une vue plus juste des choses.

*
* *
*

La « question intellectuelle » ou, si l'on veut, la formation donnée chez nous par nos professeurs des collèges classiques, est liée, dès le début du roman, au sujet. Et cette formation écope largement dans les premiers chapitres d'*André Laurence*. Derrière la façade du collège Sainte-Marie, où l'on ne sut pas donner à André une véritable formation intellectuelle, où l'on enseignait mal le grec et le latin, et où le professeur de lettres ne soupçonna jamais en quoi consiste la beauté littéraire, derrière cette façade il me semble voir groupées et offertes aux flèches de la critique, toutes nos maisons d'enseignement secondaire. Le jugement de monsieur Dupuy — pourquoi ne pas nous en apercevoir? — correspond assez exactement à celui de beaucoup de Canadiens français qui n'ont gardé de leurs années de collège que les mauvais souvenirs, et qui majorent copieusement les réelles déficiences de notre enseignement secondaire.

Nous nous garderons bien d'affirmer que la formation littéraire et scientifique fut toujours dans nos collèges ce qu'elle aurait dû être. Nous avons déjà écrit le contraire, et nous écrivions ce que nous pensions. Mais nous croyons aussi que la condamnation brève, que l'exécution sommaire de M. Dupuy ne donne pas une idée juste de l'effort réel et contrarié de nos maisons classiques, ni non plus du succès certain obtenu chez nous

en beaucoup d'anciens élèves par l'enseignement de beaucoup de nos anciens maîtres. André Laurence finissait ses études en 1919-1920. Tout ne fut pas damnable à cette époque, ni avant. Et depuis, il y a pour l'amélioration du corps professoral, l'Ecole Normale Supérieure de Québec, avec ses deux sections lettres et sciences, et les Facultés de Lettres et de Sciences de Montréal. Quand André Laurence reviendra de Paris, il suggérera à M. Dupuy d'autres pages, et moins pessimistes, sur la vie intellectuelle et la compétence de nos professeurs de lettres.

Quant au scandale littéraire que fut, au temps d'André Laurence, le culte des lettres pratiqué par un élève en classe de philosophie, avouons que ce scandale a existé, qu'il fut même, par les faits, justifié, mais qu'il provoqua souvent aussi chez les maîtres des réactions exagérées. Il alla même jusqu'à la proscription — ou à peu près — de la dissertation philosophique, regardée comme jeu trop stérile de mots et de phrases. C'était oublier qu'au regard d'un maître qui connaît son métier, l'art d'écrire est avant tout l'art de penser, et que l'art de penser sans lequel il n'y a pas de formation intellectuelle véritable, et pas même de formation philosophique complète, n'est pas nécessairement contenu dans la tâche d'apprendre par coeur un manuel. Apprendre à organiser, composer, développer, traduire avec force sa pensée, est une tâche qui n'est pas non plus achevée en Rhétorique, et qui doit se prolonger en philosophie, qui y sert à la formation solide de l'esprit, si le maître lui-même est capable de distinguer entre verbiage et véritable littérature.

Le système des cloisons étanches a été sûrement chez nous une grosse erreur pédagogique. Mais que dira André Laurence quand, à son retour au Canada, il apprendra que la dissertation est désormais inscrite au baccalauréat de l'Université de Québec? Il reconnaîtra, nous l'espérons, que l'immobilité n'existe pas plus chez

nous qu'ailleurs, et qu'il n'y faut jamais désespérer du progrès.

*
* *

En général, M. Dupuy, qui a écrit un roman de moeurs, voit avec un oeil précis et juste les choses de la vie canadienne. Ses tableaux ne sont pas larges, mais ils sont élégamment ramassés. Les perspectives n'en sont pas profondes, mais elles offrent des lignes sobres sur lesquelles se posent des couleurs exactes. Il y a telles pages sur la vie des employés de bureau, sur le cosmopolitisme du boulevard Saint-Laurent, qui sont des croquis fort bien dessinés et présentés.

Au surplus, les descriptions, qui sont plutôt fort discrètes dans ce roman, mais qui sont composées avec bon goût, témoignent d'un souci constant de la mesure. M. Dupuy se plaît à décrire des activités humaines plutôt que des paysages; parfois aussi il combine avec le paysage les gestes et les actions de l'homme. Suivez, par exemple, à sa sortie de Montréal, le train qui emporte André vers la villégiature⁽¹⁾. Vous verrez là un paysage de derrières de maisons pauvres, et plus loin un coin de campagne, qui emplissent l'oeil de choses sales, vraies et pittoresques. D'autre part, le panorama exclusivement rural, le panorama de collines, de fleuve et de montagnes sur lequel des nappes de lumière s'étendent en splendeur magnifique, et qui fascine au premier matin de sa villégiature André Laurence, et qui fait surgir en son imagination ravie le sujet d'une vaste épopée lyrique, ce panorama pour n'être que largement dessiné et peut-être un peu étriqué, atteste à son tour le goût classique de celui qui l'a placé sous les yeux du jeune poète.

Dans les cadres sobres du roman se meuvent des personnages. Chacun d'eux porte avec une suffisante originalité son caractère. L'auteur n'a sûrement pas abusé de la psychologie; on en souhaiterait parfois un peu plus:

(1) Pages 100 - 103.

certaines évolutions de l'action n'en seraient que mieux expliquées et plus vraisemblables. Mais le jeune lyrique, l'étudiant aux rêves divins qui souffre des médiocrités de la vie matérielle, qui ne laisse qu'avec répugnance traîner un moment son vol sur les comptoirs d'une banque, et qui fait le geste héroïque, étant placé entre la fortune bourgeoise et son rêve, d'opter pour le rêve, ce jeune enthousiaste des lettres est en somme bien campé dans le roman. Jacqueline a moins de personnalité que lui, et je crains qu'elle n'en ait pas assez. M. Dupuy n'a pas suffisamment pénétré dans son âme féminine et bonne: elle n'est qu'une silhouette trop pâle sur le fond de la scène. Les personnages secondaires, le bourru et pratique M. Lambert, Thibaut l'employé servile et jaloux, Marchand le sceptique qui ne croit qu'à la noce et au confort, tous ces êtres passent rapides et précis sous nos yeux. Mais Madame Lambert est trop effacée, trop sacrifiée en toute l'affaire.



M. Dupuy écrit en une très bonne langue, et c'est chez nous un mérite qu'il faut remarquer. Ce licencié ès lettres de la Sorbonne a de la culture et de l'art, son vocabulaire est juste, varié. On y pourrait relever une demi-douzaine d'expressions qui détonnent sur l'ensemble par leur inutile audace. La phrase est brève, claire, assez souple et vive dans le dialogue. On n'y relèverait qu'assez rarement des tours obscurs ou négligés. L'image est d'ordinaire bien en place, provoquée par le récit ou la pensée plutôt que par le souci de paraître. Lisez la dernière page, émue et délicate, du livre, sur laquelle se profile le laboureur de Varennes.

Bref! M. Dupuy a des qualités d'écrivain. Je souhaite que la suite d'*André Laurence* fasse voir en une âme d'artiste tout ce qu'elle peut contenir, à côté du rêve nécessaire, de réalités utiles. Les poètes inutiles à la répu-

blique: cela est vieux comme Platon, et trop vieux. Est-ce que l'ambassadeur actuel de la France à Washington n'honore pas à la fois la politique et la poésie? Et que deviendrions-nous, grands dieux, en notre Amérique canadienne s'il n'y avait chez nous que de l'argent, du confort, de l'automobile, des gramophones et de la prose?

Novembre 1930.

HARRY BERNARD

LA FERME DES PINS⁽¹⁾

Le problème des races est l'un des thèmes les plus fertiles du roman canadien. Il peut en être le plus tragique. Tantôt il se déroule dans le domaine des événements publics, et tantôt dans le champ clos de la conscience. Et c'est lorsqu'il se pose dans la conscience même qu'il offre plus ample matière à la psychologie, aux analyses d'âme, aux conflits douloureux des sentiments. M. Harry Bernard s'en est avisé, et il vient d'écrire sur ce thème psychologique son quatrième roman.

La scène est située dans les Cantons de l'Est. Et le lieu est vraiment bien choisi. Ces Cantons furent autrefois attribués par une prudente politique des Anglais à des colons de langue anglaise. Ils devaient constituer dans notre province comme une réserve inépuisable de vie et d'influence anglo-saxonnes. Des loyalistes qui avaient fui la révolution américaine, des soldats heureux de l'armée britannique y avaient, à la fin du dix-huitième siècle, constitué les premiers noyaux d'une agglomération anglaise. Et peu à peu s'était fortifiée dans ces régions propres à la culture, relevées de montagnes pittoresques, parsemées de lacs, sillonnées de rivières, une population qui semblait assurer à la politique anglaise de nos gouvernants un appoint solide.

On sait ce qu'il advint, et comment peu à peu le bloc des Cantons fut entamé par des colons de langue

(1) *La Ferme des Pins*. Roman, par Harry Bernard. Un vol. 216 pages. Librairie d'Action Canadienne-française, Montréal, 1930.

Cette étude ne fait pas partie du groupe des *Essais et Nouveaux Essais*.

française, et comment les familles canadiennes-françaises, avec leur puissante natalité, se répandirent comme un flot irrésistible à travers les réserves anglaises. La famille canadienne-française, abondante, et par la seule force naturelle et pacifique de son expansion, cerna, contourna, chassa la famille anglaise devenue, par ses foyers trop stériles, incapable de garder ses positions. On prévoit que dans un tel milieu où s'affrontent par de tels moyens de conquête deux races ambitieuses, il y a place pour les plus beaux et les plus douloureux romans.

James Robertson est le créateur de *la Ferme des Pins*. Né à Liverpool, venu de bonne heure au Canada, garçon de ferme dans les Cantons, à Saint-Valérien, chez un Canadien français; heureux dans le milieu où il vit, il économise, il achète le coteau des Pins, y établit sa ferme, et il épouse la fille de son patron, Adrienne Rocque. Il fonde un foyer qui sera fatalement un foyer de langue française. Lui-même, James Robertson, a appris la langue française que l'on parle partout à Saint-Valérien; et si les enfants ont appris de lui l'anglais, et s'ils causent volontiers avec lui en anglais, ils ne parlent entre eux que le français, qui est leur langue maternelle. Ils n'ont guère d'anglais que le nom, leur âme étant façonnée au foyer et au village selon les habitudes et les traditions canadiennes-françaises.

James Robertson s'est facilement résigné à cette assimilation inévitable. Mais, en réalité, il ne fut pas heureux dans sa maison. Il éprouva souvent toute la distance spirituelle qui sépare d'une âme saxonne l'âme française. Pas de conflits extérieurs ni de querelles avec Adrienne Rocque, sa femme; mais des façons de penser et de juger, des manifestations de tempérament et de caractère, qui, provenant du sang et de la race, opposèrent tacitement les âmes. Le romancier, d'ailleurs, n'entre ici dans aucun détail. Il ne fait qu'affirmer des états de conscience que l'on devine, pour établir sur cette psychologie la donnée essentielle du roman.

Adrienne Rocque meurt après vingt-cinq ans de

mariage, alors que les enfants ont grandi sous son influence prépondérante, accrue et fortifiée par le milieu social; et c'est après la mort de sa femme que James Robertson essaie de reprendre à la vie française ses fils. Il consent que Thérèse, sa fille, qui est déjà mariée à Jean Leroy, et qui a quatre enfants qu'il adore, soit perdue pour l'influence et la survivance anglaises; mais il veut que ses fils qui sont les héritiers du nom soient aussi les mainteneurs de la langue et de la race. Et c'est ici que commence la tragédie familiale.

Ses fils veulent épouser des Canadiennes françaises. C'est Philippe d'abord; mais Philippe doit renoncer à son amour ou quitter la maison. Il quitte, s'en va, et dix mois plus tard on trouve son cadavre sur le remblai d'un chemin de fer, quelque part au Manitoba. Puis c'est Georges, l'aîné, qui fréquente Madeleine Riendeau. Mais cette fois James Robertson comprend qu'il y a d'irrésistibles courants qu'il est inutile de vouloir remonter; il consentira donc à ce que Georges épouse Madeleine. C'est avec le dernier de ses fils, Robert, qui a quinze ans, qu'il essaiera de refaire l'âme des Robertson. Un jour il amorce avec l'enfant, qui n'y comprend rien, la périlleuse conversation. Il ne trouve pas en Robert, canadienisé, la force de rebondissement de la race. Il faudra donc l'arracher au milieu où il a grandi. James Robertson, qui a soixante-cinq ans, achètera une ferme dans l'Ontario, près de Kingston, et c'est là qu'il se propose de replonger, pour lui faire retrouver ses vertus natives, l'âme assimilée des Robertson. Et le roman finit par le consentement au mariage de Georges avec Madeleine, sans que l'on sache d'ailleurs si Robert qui a déjà paru bien indifférent au patriotisme exalté de son père, consentira à s'éloigner du canton natal et de tous les siens, pour suivre en province anglaise le sauveur attardé de sa race.

*

*

*

La thèse de M. Harry Bernard, celle-là du moins qu'il explique dans *la Ferme des Pins*, peut paraître plausible. C'est le ressaisissement d'une âme qui, à soixante-cinq ans, veut refaire sa vie manquée, qu'elle estime manquée, pour assurer à de tardives ambitions ataviques leur survivance.

Rien de plus légitime que l'existence de telles ambitions; mais rien de plus périlleux dans la vie, comme dans le roman — et il faudrait plutôt écrire ici, dans le roman comme dans la vie — que d'avoir renoncé une fois à ces ambitions pour fonder un foyer, et que de vouloir sur le tard, trop tard, recommencer au prix du bonheur de ses enfants un patriotisme devenu discutable, sinon chimérique.

J'aurais préféré, pour ma part, que le problème fût posé autrement à la ferme des Pins. Et je me serais davantage intéressé à la lutte d'un père et d'une mère, anglais tous les deux, contre les déviations possibles du patriotisme chez des enfants totalement anglais, mais plongés dans le milieu canadien-français de Saint-Valérien, et sollicités par des intérêts ou des amours qui ne s'accordent pas avec les ambitions ou les devoirs de la race. Ainsi posé, le problème ne s'affaiblit pas de tout l'odieux qu'il peut y avoir après trente-cinq ans, à contrarier, à persécuter les sympathies, les affinités françaises d'enfants qui, par les deux sangs qu'ils portent dans leurs veines, sont tout autant français qu'anglais. Il faut éviter que le patriotisme devienne ou paraisse être un tardif caprice, si l'on veut qu'il soit agréé du lecteur. Il y a dans la vie de tels actes que l'on pose, comme celui d'un mariage mixte, qui modifient singulièrement les devoirs du nationalisme. Et à méconnaître cette loi, le romancier s'expose à créer de l'antipathie autour d'un personnage qu'il voudrait sympathique. *La Ferme des Pins* transpose sur un plan contraire, quoique de façon moins violente, le problème assez faux de *l'Appel de la Race*.

James Robertson a pourtant une âme forte, que l'on voudrait aimer. Il est pétri d'une rude argile, et le

romancier a voulu personnifier en lui, et jusque dans ses brusqueries, l'instinct de conservation qu'il faut louer en toute vie humaine. Il ne nous déplait pas sans doute de voir cet instinct éprouver aux Cantons de l'Est, et pour les causes que l'on sait, un fatal échec. Mais comme nous aurions aimé le voir, à la Ferme des Pins, se heurter avec de plus justes raisons aux influences irrésistibles de nos familles canadiennes-françaises! Cela eût été de la belle et tragique réalité. Nous aurions eu un meilleur roman canadien.

*
* *

Oui, peut-être! Nous l'aurions eu, mais à la condition encore que l'auteur du roman se fût davantage soucié de l'art de composer, d'agencer, de construire et d'écrire.

Monsieur Harry Bernard est doué d'un talent facile qui le perdra, s'il ne s'applique pas davantage à le discipliner. Je ne pense pas que nous ayons à l'heure qu'il est un romancier qui soit plus que lui inventif, plus que lui observateur des réalités, plus que lui capable de créer des épisodes, de multiplier des incidents, de surprendre dans la nature aussi bien que dans les âmes le détail pittoresque. Il remplit de ses inventions, de ses trouvailles les pages du roman; et nous reconnaissons en elles tant de choses de la terre et de la vie canadienne que notre oeil distrait ne voit ou ne fixe pas assez! Harry Bernard et Georges Bugnet, l'auteur de *Nipsya* et du *Pin du Maskeg*, — celui-ci avec un art plus surveillé — sont aujourd'hui les deux plus fertiles créateurs du roman canadien.

Mais il nous semble que *la Ferme des Pins*, qui contient de si précieux matériaux, n'est pas le roman artistement conçu et solidement construit que l'on voudrait lire. Il y a trop de longueurs dans les récits, dans les analyses, dans les situations, et trop de redites. Trop de redites à cause même des défauts du plan. L'inté-

rêt essentiel s'amorce trop lentement, et l'on voudrait que l'auteur eût commencé son livre par le chapitre quatrième, — *in medias res* — par la scène violente qui brise Philippe, qui pose la thèse du roman et qui définit l'âme de James Robertson. D'autre part, le roman a le grave défaut de ne pas finir, de laisser le lecteur dans l'incertitude, de ne pas l'avertir assez de ce qui arrivera du projet de transplanter Robert dans l'Ontario.

C'est une des méthodes contestables de M. Bernard de procéder par des approches trop détournées, parfois décevantes — deux fois il est question de façon inintelligible de la fameuse scène de Philippe, avant que l'on sache de quoi il s'agit — et de placer l'intérêt du roman dans des secrets, des mystifications, des cachotteries d'intrigues où il ne peut être.

Qu'on relise à ce point de vue la première visite de James Robertson à Miss Parker, ou bien son prétendu voyage à Sherbrooke, et même la bizarre embuscade au verger des Riendeau.

Mais si Harry Bernard ne sait pas assez ramasser les éléments du drame, ni assez les coordonner, il dessine avec une suffisante fermeté la ligne des caractères, la silhouette de ses personnages. Non pas qu'il s'applique à composer des portraits psychologiques où se condense l'âme des héros; il laisse plutôt ou plus volontiers les paroles, les démarches, les événements révéler les personnages et les faire paraître fidèles à eux-mêmes. Ainsi fait-il pour James Robertson, l'anglais bourru et irrité par la vie; et c'est de cette même façon que peu à peu se détache en relief le caractère de Georges, jeune homme qui n'a rien des passions patriotiques de son père, sage et complaisant, d'éducation toute canadienne-française, et qui ne songe qu'à épouser un jour Madeleine Riendeau.

Celle-ci, d'ailleurs, est le personnage faible du roman. Ses désolations, à la pensée que son mariage pourrait être contrecarré par le vieux Robertson, sont pour le moins exagérées. On n'est pas habitué à voir une robuste

paysanne, de dix-neuf ans, jeune fille forte et raisonnable, qui avant même de heurter l'obstacle possible à son mariage — obstacle d'ailleurs ici imaginaire — s'enferme tout à coup dans une impénétrable douleur, pleure pendant dix jours, — « elle pleure éperdument comme si son coeur entier devait couler dans ses larmes » — s'alite, s'isole, ne veut plus voir Georges qui se présente chaque jour, jusqu'à ce qu'enfin elle consente à le recevoir et à discuter avec lui les raisons de sa douleur. Tout cela est bien long et paraît bien factice. L'auteur, ici encore, a trop tardé à poser franchement le problème. Une grande partie du chapitre VII est employée par Georges et Madeleine à disserter dans le vague et l'abstrait sur l'épreuve, et ce n'est qu'au chapitre VIII que la question est enfin et précisément abordée. Et toutes ces discussions sont bien près de paraître oiseuses au lecteur, puisque celui-ci est déjà averti que James Robertson ne s'oppose pas au mariage de Georges et de Madeleine.

On préfère au portrait de Madeleine celui de Miss Parker. L'auteur a bien dessiné cette vieille Miss anglaise, rare survivante du groupe anglais d'Upton, et qui reste pour être une raisonnable dispensatrice de bons conseils à ses compatriotes. Tout ce que l'on peut reprocher à M. Harry Bernard, au moment où il lui envoie James Robertson, c'est de laisser entendre au lecteur trompé qu'elle pourrait n'être qu'une ancienne demoiselle qui attend encore un veuf, et que Robertson, qui a fait grande toilette pour cette visite, s'en va faire sa grand'demande.

*

*

*

Mais tout ce que nous croyons être des défauts de construction du roman, y compris la quasi invraisemblance d'un paysan anglais qui à soixante-cinq ans, et dans les circonstances que l'on sait, entreprend d'arracher ses fils à leur vie française, et veut recommencer la

sienne dans l'Ontario, toutes ces faiblesses sont peut-être moins graves que la volontaire négligence de style dont est coupable M. Harry Bernard. L'art compte tout de même dans une oeuvre littéraire, et beaucoup, puisque ce n'est que par lui seul que l'oeuvre peut vivre et durer.

M. Harry Bernard a des dons excellents d'écrivain. Il est vif, clair, rapide, entraînant. Sa phrase est plutôt courte; elle exprime directement la pensée, sans la voiler ou l'affaiblir: elle n'est pas quelque chose qui s'interpose entre l'idée qu'elle porte et le lecteur. Elle ne fait jamais écran. Elle est sincère.

Mais cette phrase alerte ne se soucie pas toujours assez de cette parure nécessaire qui est la propriété des termes, la variété des tours, et parfois la correction même de la syntaxe. Elle ne se soucie pas assez de cette autre parure qu'est l'élégance, l'harmonie suffisante, la grâce aisée et souple de la forme. C'est tout cela qui donne au style sa valeur d'art.

Il y a peut-être trop — que M. Bernard me pardonne de le dire — il y a peut-être trop du journaliste pressé dans l'auteur de *la Ferme des Pins*. Est-ce lui, le journaliste pressé, qui écrit: « Le but de l'administration anglaise sous l'impulsion de l'atrabilaire Craig, qui était de faire des Cantons de l'Est un centre d'influence anglaise, se trouva manqué »⁽¹⁾. Il eût été si facile d'écrire avec plus de soin et plus clairement: Le but de l'administration anglaise qui était, sous l'impulsion de Craig, de faire... Et voyez cette autre phrase au *qui* tardif⁽²⁾: « Ils étaient engagés tous les trois dans le chemin herbeux, à peine large comme une charrette, creusé d'ornières et de traces laissées par le sabot des vaches, qui traverse la terre dans le sens de la longueur ». — Et l'on peut multiplier les exemples de ce genre d'écrire, où la négligence peut aller jusqu'à l'équivoque. Est-ce le sabot des vaches qui traverse la terre... ?

(1) P. 63.

(2) P. 72.

M. Bernard a le style rapide. C'est pour augmenter sa vitesse qu'il pratique l'usage désagréable de supprimer habituellement le pronom *il* devant un deuxième verbe narratif qui souvent en aurait besoin. Citons entre cent: « Il se plaisait avec les garçons, ceux qui restaient, *continuerait* de vivre avec eux.⁽¹⁾ » — « Il (l'amour) était venu, *n'avait* été qu'amertume⁽²⁾. »

Besoin illégitime de rapidité qui fait aussi supprimer des prépositions nécessaires: « Le soleil luit pour tout le monde, les petits comme les gros.⁽³⁾ » Il fallait: *pour* les petits comme *pour* les gros.

Je n'ose appuyer sur les impropriétés trop nombreuses du vocabulaire de M. Bernard. Ici, ce sont des *vergers* qui *confirment*: « d'immenses vergers venaient... *confirmer* ses déductions⁽⁴⁾. » — Là, c'est un *rapide* qui *obstrue* la rivière⁽⁵⁾. — Ailleurs, c'est la rivière « qui se *cabre*... à la rencontre de quatre îles successives⁽⁶⁾. » Plus loin, c'est le *nom* de Robertson qui *s'étiole*⁽⁷⁾. Ou encore, c'est *accaparer* qui se substitue à *conquérir* ou *assimiler*⁽⁸⁾. Sans compter cette autre impropriété qui constitue un nonsens: « la bonne terre qui nourrit les grains et les fruits, les plantes, les animaux et *au delà d'eux* tous les humains⁽⁹⁾. » Et qui ne préférerait un *aspect sauvage* à un *aspect de sauvagerie* pour qualifier un paysage⁽¹⁰⁾?

Quand de telles impropriétés et de telles négligences se multiplient dans un livre, elles empêchent qu'on ne puisse dire que le livre est bien écrit, et elles ôtent à ce livre une large part de sa valeur éducative.

(1) P. 69.

(2) P. 154.

(3) P. 105.

(4) P. 183.

(5) P. 43.

(6) P. 48.

(7) P. 179.

(8) P. 61.

(9) P. 183.

(10) P. 47.

M. Harry Bernard aime, adore le parler populaire, le parler fruste, abrégé, syncopé, des bonnes gens; il se complaît jusqu'en ses trivialités, et ne dédaigne pas d'en émailler les conversations. Il estime que cela donne du cachet, de la couleur à la peinture de la vie paysanne. Le procédé peut être louable, pourvu qu'on en use avec modération. Il est au surplus périlleux. Il expose à des infidélités ou à des variations arbitraires de langage chez un même personnage. James Robertson, bien qu'anglais d'origine, connaît évidemment à fond le parler de nos gens, toutes leurs abréviations, et tous leurs vocables familiers. Il le parle habituellement, ce langage, sauf quand il s'oublie, et qu'il fait des phrases académiques. Il emploie ce parler populaire avec ses fils, paysans comme lui; et ses fils lui répondent en une langue impeccable. Pourquoi cette différence arbitraire? Quand on a plusieurs paysans dans un roman ils devraient tous parler la même langue. Et c'est peut-être pour cela qu'il y faudrait être très sobre de tours populaires sous peine d'écrire un livre qui ne se lit pas. Louis Hémon nous a donné à ce sujet un exemple que feraient bien d'imiter nos romanciers canadiens. Le parler populaire dans *Maria Chapdelaine* n'a rien qui choque le lecteur, et il donne pourtant une impression suffisante de la conversation pittoresque de nos gens.

Ce qui paraît étrange dans *la Ferme des Pins*, c'est que le vieux Robertson, même quand il est censé causer en anglais, par exemple avec Miss Parker, s'exprime toujours en langue française populaire. C'est une autre distraction de M. Bernard, et qui est attribuable à son goût immodéré pour la transposition du langage incorrect et parfois trivial du peuple dans la littérature.

Il vaut pourtant la peine d'y prendre garde. Car un tel goût du vulgaire peut s'aller répandre jusque dans les récits du romancier, et gâter parfois leur tenue. J'avoue n'aimer pas que l'on compare James Robertson ahuri d'apprendre la mort de son fils Philippe, à « un boeuf

que la hache n'a pas tué, seulement assommé, et qui garde assez de force pour se tenir sur ses pattes. . .⁽¹⁾»

*

*

*

Mais je m'excuse d'insister sur toutes ces faiblesses du dernier roman de M. Harry Bernard. C'est parce que l'auteur peut écrire une langue excellente que la critique doit lui reprocher de ne le faire pas. J'ai dit ailleurs que l'auteur de la *Terre Vivante* est l'une des précieuses espérances du roman canadien. Il me suffirait pour me justifier encore de citer telles ou telles pages de la *Ferme des Pins*: une rencontre de Georges et de Madeleine⁽²⁾, la pêche aux petites grenouilles,⁽³⁾ la description de la plaine que traverse un jour le vieux Robertson⁽⁴⁾, le vieil album de Miss Parker⁽⁵⁾, les souvenirs du défricheur⁽⁶⁾, le renouveau du printemps sous l'oeil attendri de James convalescent. . .⁽⁷⁾

Ce qu'il faut surtout louer chez M. Bernard, c'est le don de l'observation, l'art de voir le détail, et de le peindre d'un trait court et net. C'est le sens du pittoresque, et c'est l'aptitude à surprendre, à retenir dans un paysage, dans une scène de la vie, ce qui est proprement caractéristique. C'est par tout cela que l'auteur de la *Ferme des Pins* plaît encore au lecteur; c'est tout cela qui nous assure aussi que son talent n'a pas encore réalisé toutes ses promesses; et c'est donc tout cela qui nous fait attendre pour demain une oeuvre meilleure.

Février 1931.

(1) P. 68.

(2) P. 56 - 57.

(3) P. 82.

(4) P. 93 - 95.

(5) P. 106 - 107.

(6) P. 121 - 123.

(7) P. 200 - 202.

HARRY BERNARD

JUANA, MON AIMÉE⁽¹⁾

Juana, mon aimée et *Nord-Sud* auront été, en somme, les deux meilleurs romans canadiens de 1931. Léo-Paul Desrosiers s'est révélé dans *Nord-Sud* observateur aigu de la vie canadienne, et très habile à ramasser en tableaux fragmentaires ses éléments pittoresques. Harry Bernard, qui avait déjà écrit *l'Homme tombé* (1924), *La Terre vivante* (1925), *la Maison vide* (1926), *la Ferme des Pins* (1930) sans compter un recueil de nouvelles, *la Dame Blanche* (1927), s'est dépassé lui-même, sans se perdre assurément, dans *Juana, mon aimée*. On retrouve dans ce dernier roman tant de qualités d'observation et d'analyse qu'il avait montrées déjà, mais appliquées cette fois avec un art, une mesure, une sincérité d'émotion, qui renouvellent sa manière.

C'est la matière canadienne qui fait le fond substantiel de *Juana* comme de *Nord-Sud*. Mais si cette matière est trop délibérément accumulée dans *Nord-Sud*, elle se répand dans *Juana* avec une abondance mesurée, à la fois large et sobre, comme dans une fresque où tout est précis et coloré, sans surcharge.

Harry Bernard a placé, dans ce tableau de l'Ouest canadien, une idylle très simple, où se révèle, par surcroît, une exquise délicatesse de pensée et d'émotion. Cette histoire d'amour est racontée avec une candeur, avec une sincérité fraîche, touchante, qui en communique toute l'inquiétude au lecteur.

(1) *Juana, mon aimée*. Roman, par Harry Bernard. In-12, 216 pages. Editions Albert Levesqué, Montréal, 1931.

Cette étude ne fait pas partie du groupe des *Essais* et *Nouveaux Essais*.

*

*

*

Raymond Chatel, qui fut douze ans journaliste à Montréal et à Ottawa, s'en va soigner ses poumons dans l'air sec et tonifiant de la Saskatchewan centrale. Il y est reçu chez les Lebeau, où il partage la vie de famille. Vie besogneuse, solitaire, dans une ferme isolée, sans voisins, sans relations sociales; vie toute concentrée dans la maison pauvre du fermier, ou dépensée au grand air dans les travaux de la prairie. Souvent Raymond, pour se distraire, enfourche un cheval de la ferme et chasse à travers la plaine, au bord des étangs et des lacs. Un jour, fatigué de la course, il s'endort dans l'ombre chiche d'un bouquet de trembles et de peupliers. A son réveil, il aperçoit, penchée vers lui, une jeune fille, Juana, la petite fée de la prairie. Elle le croyait blessé ou malade. Après quelques paroles échangées, brèves et tout à coup énigmatiques sur les lèvres de Juana, la jeune fille part au galop de son coursier et disparaît dans la poussière de la route...

Juana avait reconnu en Raymond le jeune homme qui autrefois, quand elle était fillette, fréquentait à Ottawa la maison de son père; elle s'était alors éprise, toute naïve, du jeune mondain qui ne le sut jamais. Curieuse rencontre de ces deux âmes, aujourd'hui, dans la prairie déserte où toutes deux souffraient de la solitude. Mais Juana avait emporté au galop de son cayuse bai son troublant secret.

Ils se revirent souvent. Un amour profond, et de part et d'autre avoué, les fit se rechercher dans cette immense prairie où les ramenaient de rapides chevauchées. Mais dans le regard de Juana, il y avait toujours au moment des intimes confidences, l'ombre d'un inviolable mystère. Raymond le découvrit un jour, trop tard, quand la jeune fille après une longue absence à Régina, tout un hiver, lui annonça: « Je viens vous dire adieu pour toujours, Raymond, je suis mariée depuis un mois... et je pars... »

Raymond, frappé au coeur, balbutie, demande pourquoi Juana a mis entre eux cette barrière infranchissable. Elle l'interrompt: « Raymond, vous jouez avec les mots. Je suis mariée, c'est vrai, mais comment pouvez-vous me le reprocher? N'êtes-vous pas marié vous-même? » — Et ici se déclare le malentendu qui les faisait toujours se mal comprendre. Juana, fillette amoureuse de Raymond à Ottawa, avait alors appris que le jeune homme était fiancé. Elle n'avait jamais rien su de ce qui avait suivi les fiançailles malheureuses; et le rencontrant dans la prairie, tant d'années après, elle le croyait marié . . .

Une dernière scène où les larmes se mêlent aux explications trop tardives. Et Juana se lève: « Raymond, ne pensez plus à moi. Il faut m'oublier. Nous avons passé au côté du bonheur, tous les deux . . . » Et elle monte en selle, et disparaît, emportée par son coursier.

Et le lecteur, mis en présence de cet inutile amour, se demande bien un peu pourquoi ne fut pas plus tôt provoqué l'inévitable explication. Mais l'auteur a su envelopper de tant de discrétion, de tant de réserves à la fois convenables et inquiètes, les conversations de la prairie, qu'il a réussi à faire vraisemblable cette invraisemblance. Une extrême pudeur, qui n'ose violer les âmes, avait tenu closes sur le sujet, des lèvres qu'une curiosité moins délicate aurait brutalement ouvertes.

D'autre part, le lecteur songe à Lucienne, la grande fille des Lebeau, la sensible et forte paysanne, qui aime Raymond, que Raymond n'osa pas aimer à cause de l'autre, et qui refoula dans son coeur avec une héroïque fermeté la belle flamme dont aurait pu brûler sa vie.

Mais il était écrit que ce roman ne finirait pas comme les autres . . . Et il n'est pas mauvais, après tout, que l'on en rencontre qui finissent autrement.

*

*

*

Autrement encore que dans bien d'autres romans où la matière n'est pas assez fondue, ni assez homogène, on

voit ici une idylle, maintes fois renouée dans la prairie, qui anime tout le décor du livre, et qui par le héros principal se prolonge dans tous les personnages. Les courses sentimentales de Raymond dans la prairie ont leur répercussion dans la ferme des Lebeau. Est-ce l'idylle qui s'insère dans l'histoire de la ferme? est-ce l'histoire de la ferme qui s'incorpore à l'idylle? Tout cela est fortement lié, et c'est l'un des principaux mérites de *Juana, mon aimée*, que de donner cette impression de plénitude que procure seule l'image d'une vie totale.

Le cadre, le cadre vaste, infini, dans lequel se répand sans limite la prairie, est lui-même nécessaire à l'idylle. Celle-ci y prend un caractère d'aventure qu'elle ne peut trouver ailleurs que dans ces steppes de la Saskatchewan. Et l'idylle en devient singulièrement plus originale. M. Harry Bernard a vécu dans ces immenses étendues de terres et d'horizons, et il a réussi à nous en donner plus qu'une impression: il en a donné la vision nette, multiple malgré l'uniformité nécessaire des grandes lignes, et toute chargée des détails essentiels.

Il ne veut pas d'ailleurs que l'on garde de la prairie canadienne l'image d'une terre invariablement plate que trop souvent l'on a dessinée. Il la montre extrêmement diverse, et il fait voir comment elle se creuse ou se soulève, et se déroule en souples ondulations, à travers lesquelles se multiplient tout à coup le miroir éclatant des lacs grands ou minuscules et la surface terne des marais. Une vie abondante anime d'ailleurs ces prairies que l'on croit être des solitudes.

La prairie est fort vivante, par sa flore et par sa faune.

« Elle grouille de vie animale. J'ai parlé des canards, qui sont de vingt familles différentes. Canards noirs et canards gris, milouins aux yeux rouges, à tête rousse, sarcelles et morillons, canards de toutes tailles et de tous les âges, qui encombrant les rivières et les lacs, les marais, jusqu'aux fossés débordés, le long des voies ferrées. La prairie est également riche d'outardes, de poules d'eau que le profane confond avec les canards, de bécassines à

long bec, d'alouettes et de pluviers divers, de geais du Canada, d'étourneaux aux ailes rouges, voire de mouettes grises et blanches qui planent sur les labours d'été. Ces mouettes viennent des Grands Lacs; elles volent isolées et se posent tout à coup sur la terre retournée, où elles mangent des racines et des vers. Leur arrivée est un signe à peu près certain de mauvais temps. En fait de gibier à poil, la steppe est moins prodigue. Elle a bien ses petits loups et coyotes, d'énormes lapins sauvages et les gophers, ces satanés gophers pour lesquels il n'existe pas de nom français, et qui sont le fléau sans cesse renaissant des cultures.»⁽¹⁾

Et M. Harry Bernard réussit à créer en somme une double impression: celle-là d'abord d'une plaine infinie où l'homme est perdu, isolé, comme en un désert, et cette autre, plus neuve, d'une vie animale et végétale qui pullule dans la prairie, et qui lui communique sa sauvagerie attirance. Depuis quatre ans, Lebeau n'a vu personne dans la plaine. Et Raymond Chatel, son hôte, à qui il affirme ce fait, va éprouver dans cet isolement, dans cette absence de vie humaine, ce qu'il appelle l'horreur de la vie quotidienne.

D'autre part, le lecteur reçoit du livre l'impression d'une vie nombreuse qui surgit des âmes et des choses. C'est l'effet de l'esprit d'observation qui remplit les récits des détails les plus neufs ou les plus pittoresques. Harry Bernard est doué du sens de l'observation. Il n'est pas surtout psychologue ou observateur pénétrant des états d'âme; il est surtout peintre ou observateur attentif et heureux des surfaces: surfaces de la nature ou surfaces des consciences. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'analyse pas ses personnages; il est très capable de cette étude, mais ce n'est pas là qu'il excelle. Il excelle plutôt à fixer le paysage, à décrire la scène, à surprendre ces mouvements caractéristiques, ces formes singulières qui donnent aux hommes ou aux choses leurs plus originales attitudes, qui révèlent leurs plus significatives actions.

(1) P. 38 - 39.

Voyez comme il décrit le terrible vent d'Ouest, le simoun glacé des prairies.

« Le vent !

« Je n'ai pas de mots pour exprimer ce qu'il signifie. Le vent de l'Ouest est terrible. Je l'ai entendu pleurer, gémir, des jours et des nuits, sans un instant de répit. Je l'ai entendu siffler, gronder, vociférer. Tantôt il se plaignait comme un enfant qui souffre, tantôt il hurlait comme une bande de loups faisant curée au fond d'un bois. Il venait par rafales coupant l'air sec, brûlant les chairs. On eût dit qu'il allait balayer la plaine, arracher la toiture de la maison, nous rouler dans ses tourbillons et nous emporter, fétus de paille et poussières vaines, vers la mort et l'oubli final. Je hais le vent. Je sais des hommes qu'il a brisés. Ils étaient forts, ils avaient toutes les audaces, ils étaient prêts à tous les risques. Ils reculèrent devant le martyr du vent. Ils aimèrent mieux partir que de lutter contre lui. » (1)

Et les autres tableaux où se déroule la vie de l'Ouest: le labour des terres neuves qui ne connaissaient pas encore la morsure de l'acier; le soir, après le rude travail, le retour avec les chevaux fatigués, et la poussière du jour, charriée par le vent, qui a collé sur la peau comme un vêtement de crasse (p. 100-101); les volées d'outardes qui s'en vont l'automne, qui passent au-dessus des têtes, sans bruit, disposées en triangle incomplet (p. 173); l'automne lui-même, saison de la déchéance, de la nature en décomposition, saison des couleurs somptueuses, mais d'une beauté où on sent un relent de mort (p. 174); l'hiver, avec ses froids sibériens: les clous parfois se brisaient dans la charpente de notre maison. Cela faisait un bruit sec, comme celui d'une détonation... Dehors, en plein vent, on eût dit qu'une main de fer nous empoignait aux tempes (p. 182).

Plus que tout cela cependant, c'est la vie humaine qui fait surtout attachante la prairie où travaillent les

(1) P. 48 - 49.

Lebeau. Et c'est la vie même des Lebeau, qui, malgré l'isolement où elle s'écoule, offre au romancier les scènes, les actions, les souffrances, les ennuis mornes, les joies rares et discrètes qui enveloppent de leur atmosphère l'idylle de Raymond et de Juana.

Et l'on rapporte de cette vie une première impression de tristesse ou d'ennui que justifie trop la réalité. Que l'on songe d'ailleurs qu'il ne s'agit pas, dans ce livre, de la Saskatchewan d'aujourd'hui — l'auteur nous en avertit — mais de la Saskatchewan telle qu'il la vit lui-même il y a bon nombre d'années, à une époque où la vie humaine y était plus rare et plus féconde en nostalgies.

C'est elle, la nostalgie, la nostalgie des villes industrielles de l'Est, qui désole la femme Lebeau, et qui emplit de ses doléances sempiternelles la maison pauvre, nue, sans agrément, où s'abrite la famille. Il faudra à cette femme qui gâte par ses jérémiades la paix simple et raisonnable de son mari, et la joie facile des enfants, il lui faudra un voyage à Montréal, pour qu'elle préfère enfin à la vie des manufactures, aux plaisirs factices, à la misère toujours menaçante dans les villes, l'indépendance, le bon air, la sécurité, les trois repas par jours assurés, de la vie des fermiers de l'Ouest.

Harry Bernard a décrit avec une sobre vérité cette vie laborieuse, si peu confortable, à première vue pénible du fermier, dans une maison faite de troncs d'arbres équarris, retenus ensemble par du mortier, et que Lebeau avait écorcés lui-même, maison sans ornements ni élégance, et dont l'intérieur frustré ressemble à l'extérieur.

Seulement cette peinture primitive, qui se développe en repoussoir sur le devant du tableau, fait mieux s'accuser les reliefs subtils de la vie sentimentale des deux jeunes gens. Et la sensibilité avec laquelle l'auteur raconte les scènes les plus rustiques de la vie lourde du fermier, se nuance des plus délicates ferveurs quand il construit la vie amoureuse de Raymond et de Juana. Il sait envelopper de poésie discrète et de sympathies le

sort de ces deux jeunes gens perdus dans la prairie, re-tranchés de toute vie sociale, qui rêvent d'amour en ce désert inhabité, qui cherchent d'instinct un objet d'affection, et qui se rencontrent par un hasard si imprévu dans la solitude où ils s'ennuient.

Cette matière romanesque si simple, si peu abondante, qui fait à la fois le charme et le rare mérite du roman, Harry Bernard l'a pétrie d'une main très souple. Délicatesse, fraîcheur, sensibilité: c'est de quoi se composent les scènes du roman, et ce qui en renouvelle sans cesse l'attrait. Rien ne languit: les âmes comme le style courent au but. Et à travers toutes les péripéties de l'aventure et pour la rendre plus doucement attachante, jamais de bonheur total, toujours l'inquiétude des âmes mal satisfaites. « Je ne crois pas qu'il y ait de bonheur total, écrit l'auteur qui un moment coupe le récit de pensées mélancoliques. Il n'y a que des désirs et de l'espoir... C'est la vie, et c'est triste. »⁽¹⁾ Tout au plus le bonheur se confond-il parfois avec l'habitude dont il prend le visage. Et il arrive que l'homme s'applique à renouveler la douleur de la vie en évoquant les jours où, croyant toucher le bonheur, il passait brusquement à côté. Pourquoi Raymond Chatel refait-il le récit de son aventure? « J'ai voulu ressaisir un moment, pour moi seul, l'image fuyante du bonheur perdu. Encore une fois je me suis repu d'une illusion. Qu'y ai-je gagné? D'ajouter à ma souffrance en la mesurant. »⁽²⁾

Lucienne, la jeune fille si douloureusement timide des Lebeau, Lucienne qui est si profondément bonne et ingénue, et qui a soif d'aimer dans la prairie où elle est seule, se heurte toujours à l'indifférence, à l'incompréhension de Raymond qui vit près d'elle. « Vous ne comprenez jamais rien, vous... jamais rien », lui dit-elle un soir. Et le lendemain Raymond constata, à ses yeux rougis et meurtris, que Lucienne avait pleuré.

(1) P. 136.

(2) P. 198.

*

*

*

Ainsi se déroule à travers des affections incertaines et douloureuses le rapide récit de *Juana, mon aimée*. Je ne ferai que signaler la qualité du style dont le livre est écrit.

J'ai déjà dit sa brièveté rapide. Harry Bernard n'a pas cédé à une dangereuse facilité d'expression qui l'a déjà desservi. Tout au plus peut-on observer encore que ce style pourrait s'imprimer avec plus de relief, en des mots plus forts et en des formes plus vigoureuses, sur la matière du livre.

Ce qui plaît dans le récit, c'est l'allure toute spontanée de la pensée et de l'expression, avec en plus des images brèves, caractéristiques: « Les sillons de terre noire s'alignaient côte à côte comme de courtes vagues immobiles (p. 98); la prairie, à l'automne, prit des tons de bronze terni (p. 172); il neigeait... de grandes rafales passaient sur la plaine, qui se bossuait de vagues blanches et bleues, ourlées de lumière pâle » (p. 191). Il y a parfois des traits courts qui eux-mêmes font image: les blés poussaient dru: ils étaient d'un vert pâle, qui pâlisait encore lorsque le vent les courbait (p. 113).

Tout le récit de ce roman est à la première personne. C'est en somme un journal, un journal où l'auteur aurait soigneusement consigné une histoire, une idylle qui ne lui est peut-être pas arrivée. Ce fut pour Harry Bernard une façon heureuse de raconter ses impressions de la Saskatchewan. Cette forme toute personnelle du récit a sûrement provoqué chez lui une émotion plus intense qui s'est communiquée au récit. Ce récit est une confidence, largement fictive; mais les confidences font toujours sourdre de l'âme toute la tendresse qui y est captive, et elles font le style plus sincère et plus attachant. Les légers défauts qui restent encore dans la phrase sont comme noyés dans le flot continu, jaillissant, rapide qui porte la pensée et les souvenirs.

ANTONIN PROULX

LE CŒUR EST LE MAÎTRE⁽¹⁾

Voici un roman qui est bien l'un des meilleurs qu'on ait publiés chez nous, en ces derniers temps. Et monsieur Antonin Proulx, qui en est l'auteur, s'y révèle tout à la fois délicat psychologue et solide écrivain.

Le roman s'amorce par une correspondance et se termine par un cablogramme. Gérard Sauret est un jeune blessé de guerre, blessé au visage où une balafre a posé sa laideur impitoyable... Riche, jeune encore, il n'espère plus être aimé, et il cherche dans la poésie, dans les vers et la prose qu'il fait, une diversion à son ennui, une occupation pour son esprit, un objet pour sa sensibilité ardente.

La guerre a mis à la mode les correspondances transatlantiques. Il n'y a pas que des filleuls qui écrivent à des marraines d'outre-mer. Gérard, qui souffre dans sa solitude laborieuse, correspond avec une jeune fille de Bayonne, Gabrielle d'Arjac. Affaire de se distraire d'abord. On causera de choses indifférentes, Gabrielle de ses Pyrénées, Gérard d'histoire et de littérature du Canada. Mais les lettres ne tardent pas à se charger de mots tendres, de sentiments, de confidences qui font se toucher les âmes inconnues. Gérard s'assure pourtant que l'on restera dans les bornes de la plus discrète affection: il annonce, il avoue sa laideur physique, la blessure qui doit rebuter l'amour. Mais *le coeur est le maître*, et le coeur qui peut abolir toutes les disgrâces aperçues, triomphe facilement des déformations invisibles. « On n'aime

(1) *Le Coeur est le maître*. Roman par Antonin Proulx. Un vol. in-12, 350 pages, aux Editions Edouard Garand, Montréal, 1930.

Cette étude ne fait pas partie du groupe des *Essais* et *Nouveaux Essais*.

pas une ombre, une lettre » avait d'abord écrit Gabrielle. Mais elle s'éprit bien vite de l'âme très belle qui transparaissait dans cette ombre, et du jeune et sympathique invisible qui dictait la lettre. Et Gérard lui-même, qui ne voulait qu'amuser son cœur et jouer à distance avec une flamme légère, éprouva bientôt quelle chaleur se pouvait dégager de cette flamme, prit un malin plaisir à alimenter de brûlantes missives l'amour qui à Bayonne grandissait.

Cependant une jeune dactylographe, secrétaire de Gérard, écrivait sous sa dictée les lettres dangereuses... Alice Bernard sage pourtant, et discrète, mais sensible, et qui admirait le talent de Gérard, et qui était fière de s'employer à transcrire ses pensées, se laissa prendre au marivaudage des deux amoureux; elle conçut bientôt pour son jeune patron un sentiment de tendresse qu'elle dissimulait par la plus délicate réserve. Comme elle souffrait de transcrire pour l'autre, à Bayonne, des mots qu'elle aurait voulu entendre pour elle-même! A Gérard qui lui demandait volontiers conseil, elle osa dire qu'il est cruel d'allumer des flammes inutiles, et de faire souffrir même à distance, des cœurs blessés. Sous le conseil raisonnable, Gérard qui inclinait déjà vers l'irréprochable dactylo, aperçut un jour l'émotion qui trahit l'amour. Il pouvait donc être vraiment aimé! Et il aima à son tour la beauté discrète et pure qui tout près de lui s'offrait à sa vie.

Mais comment se dégager des liens que lui a forgés une longue correspondance, et de l'affection à la fois imaginaire et réelle qui le retient à Bayonne? Il éprouvait pour cette jeune fille de là-bas une sympathie qui se mêlait de tendresse et de pitié. Il s'était trop amusé avec cette flamme et avec ce cœur lointain, pour être brutalement infidèle. Gabrielle n'a pas voulu croire à sa laideur. Il ira la lui montrer. Il ira briser le charme, dissiper le mirage, et il reprendra ensuite sa liberté...

Gérard s'embarque avec sa mère pour la France. Il laisse à Paris madame Sauret, et file sur Bayonne. Vingt fois sur le train qui l'emporte vers les Pyrénées, il se

trouve ridicule, et se promet de visiter Bayonne sans aller voir Gabrielle d'Arjac. Mais affolé par les sentiments contraires qui le bouleversent, et comme pour se libérer d'un cauchemar, il va frapper à la porte des d'Arjac. Il voit une soeur cadette, puis la mère, puis Gabrielle. Il tient avec sa correspondante amoureuse une conversation qui est l'une des plus belles pages du roman.

« Je m'étais juré, dès le début de ma correspondance avec vous, de venir me montrer sitôt que le flirt tournerait au sérieux... je tiens ma promesse... C'est fait: je m'en retourne. »

A Gabrielle que la réalité n'a pas déçue, et qui voudrait s'attacher à Gérard: « je suis venu pour vous sauver de vous-même, Gabrielle, s'il y avait lieu. Pour vous demander pardon du mal que je vous aurais fait si j'étais resté au pays et si j'avais continué à vous parler d'amour... Je suis venu vous prouver qu'on n'aime pas une ombre, un fantôme, une lettre... »

Gérard ne s'interposera plus entre Gabrielle et son fiancé basque, M. Etchevary. Le lendemain un cablogramme à la petite et discrète et sage dactylo: « C'est vous que j'aime, Alice. Voulez-vous être ma femme?... »

*

*

*

Tel est le cas étudié, raconté par M. Antonin Proulx. Cas psychologique que son art du récit et sa pénétration des âmes ont rendu vraisemblable. On se laisse emporter, avec quelque répugnance d'abord, puis avec intérêt et sympathie vers l'incroyable voyage à Bayonne. C'est tout le problème du bonheur qui est ici exposé. Le coeur est le maître: on l'éprouve à chaque page du roman; comme l'on voit aussi que de discrètes et sages et douces influences peuvent avoir raison du coeur.

Monsieur Proulx se complait dans l'analyse des états d'âmes; il manie le scalpel avec dextérité, et il fouille

sans pitié le coeur humain. C'est la partie la meilleure de son roman.

Il a voulu mêler l'histoire littéraire à ses études d'âmes. Il fait de l'excellente critique de nos premiers poètes et prosateurs; mais bien vite cette critique tourne en hors-d'oeuvre. Une fois le roman psychologique bien amorcé, les leçons de littérature qui, dans les lettres s'ajoutent aux explications sentimentales, ne peuvent qu'allonger sans profit cette correspondance.

Au surplus, les lettres elles-mêmes sont en général trop longues. Il y a de la diffusion dans ces effusions du coeur, et l'on souhaiterait que l'auteur ramassât davantage sa psychologie. La lettre qui tourne en dissertation perd de cette spontanéité, de cet entrain qui lui sont des qualités essentielles.

Il faut louer M. Antonin Proulx pour son art du dialogue. Maintes pages de son roman sont, à ce point de vue, conduites avec un brio, un naturel, une précision de la pensée, et du sentiment et de la formule, qui sont excellents.

D'ailleurs le style du livre est en général ferme et alerte. Trop abondant, prodigue de lui-même, négligé quelquefois: «il regarda *Alice* avec *malice* (p. 211)», trop uniforme sous les plumes masculine de Gérard et féminine de Gabrielle, il se relève quand il le faut par l'expression pittoresque, par l'image juste, délicate qui s'y insère comme une fleur discrète, comme une juste parure. Les rares descriptions du roman sont excellentes.

Le Coeur est le Maître est donc une oeuvre qu'il faut applaudir. Cette oeuvre annonce un romancier qui entre avec d'innombrables ressources dans la carrière.

Mars 1931.

NORD-SUD⁽¹⁾

Je reproche à ce roman son titre *Nord-Sud*: il rappelle trop l'un des métros de Paris; et ces deux vocables ne signifient pas assez le tableau multiple, réaliste, lumineux, de vie canadienne qu'ils couvrent d'une étiquette trop incolore.

Je pourrais bien reprocher autre chose aussi à l'auteur, et par exemple trop de recherche parfois dans l'invention des images, un peu de maniérisme dans certaines comparaisons, et je ne sais quoi de haletant, de laborieux, dans quelques pages du récit. Mais à quoi bon insister sur ces détails, quand au moment où je termine la lecture de ce livre, je reste sous l'impression qu'un effort consciencieux et puissant vient de se réaliser en une oeuvre de qualité supérieure. Cette oeuvre abonde de choses ou de sentiments; elle se décore de riches paysages, elle foisonne de détails pittoresques; et tout au fond, comme un courant discret et fort, circule un amour délicat, obscur, comprimé, qui murmure à peine sous les herbes ou sur les lèvres, et qui se perdra tout à l'heure dans la perspective indéfinie d'un départ triste...

D'autres reprocheront encore à *Nord-Sud* ce que Sir Wilfrid Laurier regrettait de trop apercevoir dans *Maria Chapdelaine*: la mélancolie presque douloureuse de la vie canadienne. Mais ce n'est pas toute la vie canadienne qu'a voulu peindre M. Léo-Paul Desrosiers, pas plus que Louis Hémon. Et si la dernière partie de son roman surtout est si pleine de durs labeurs et de nostalgies, et si tout le livre est voilé de tristesse, c'est qu'il raconte le

(1) *Nord-Sud*. Roman canadien, par Léo-Paul Desrosiers. In-12, 200 pages. Les Éditions du Devoir, Montréal, 1931.

Cette étude ne fait pas partie du groupe des *Essais et Nouveaux Essais*.

pénible travail des laboureurs pauvres et du colon sans ressources de l'an de grâce 1848.

*

*

*

M. Léo-Paul Desrosiers ayant résolu d'écrire un roman de chez nous, a eu l'heureuse pensée d'en situer la fable à une époque particulièrement typique de l'histoire de l'habitant canadien.

On vit en 1848 l'une de ces années de disette persistante, qui ont alors désolé nos campagnes. La culture ne rapporte plus assez pour nourrir ses ouvriers. La terre mal travaillée par la routine, épuisée par d'inhabiles exploitations, n'offre plus que d'insuffisantes récoltes à cette population de Berthier (en haut de Québec) et des alentours, où vivent avec parcimonie et misère les héros de *Nord-Sud*. C'est même le blé du Haut-Canada qui fait alors vivre le Bas. Les gouvernements instables, que la politique mouvementée du régime de l'Union fait surgir et tomber trop vite, n'ont pu donner à la colonisation l'attention qu'elle mérite. Le problème vital de la fortune économique du Bas-Canada est resté à l'arrière-plan des agitations politiques, et les jeunes gens plutôt que de s'en aller tailler dans les forêts inaccessibles des terres neuves qui sont des terres de misère, s'en vont dans les Hauts, dans les hauts de l'Outaouais ou du Saint-Maurice pratiquer le métier de bûcheron et de scieur de bois qui paraît être tout l'avenir de la race.

Voici d'ailleurs qu'un autre moyen de faire fortune sollicite nos jeunes gens de 1848. Les Etats-Unis happaient déjà la fine fleur de nos populations rurales. Mais la découverte récente des mines d'or de la Californie accroît ce mouvement d'émigration; elle met en émoi tous les chercheurs d'avenir. La réclame tapageuse montre comme un Eldorado merveilleux le pays où abonde le précieux métal, où l'on ramasse à la pelle la poussière d'or, où l'on marche sur les lingots brillants.

Et la jeunesse canadienne s'en va vers la Californie. Du Nord elle se précipite vers le Sud, où l'attirent des fascinations irrésistibles.

C'est à ce moment précis de l'histoire économique du Bas-Canada, et à cette heure folle de l'exode californien, que s'ouvre la courte histoire, qui est à peine un roman, celle de Vincent et de Josephthe.

Trop discret personnage que Vincent. Il s'est épuisé dans les Hauts, au lac des Folles-Avoines, où il s'était engagé: région marécageuse, où il a attrapé la fièvre tremblante. Il est le fils d'Hippolyte Douaire, habitant de Berthier. Et c'est un jour que le jeune convalescent est allé au moulin banal de la rivière Bayonne faire moudre du blé et carder de la laine, qu'on le voit avec Josephthe, la jeune fille douce et belle de Maxime Auray. Celui-ci, Maxime, est un pauvre habitant ruiné par les sables qui ont envahi sa terre, et il devra bientôt vendre cette terre et son roulant pour aller vers la montagne, dans les Laurentides, recommencer sa vie sur un lot de colonisation.

Il faut lire tous les chapitres où va se développer avec lenteur, mais avec une grande variété d'incidents, et dans un cadre réaliste et neuf, l'idylle de Vincent et Josephthe. Peu de place donnée à la passion elle-même, si l'on peut appeler de ce nom l'amour à la fois le plus timide, le plus profond, qui a jailli comme une source sous les saules, du coeur presque fermé des deux jeunes gens.

C'est autour de Vincent que se concentre l'intérêt du roman. Maintenant que sa santé est refaite et qu'il lui faut partir encore du foyer trop plein et trop pauvre des Douaire, acceptera-t-il de se faire colon sur les terres en forêts du Nord, ou partira-t-il pour la Californie où le veulent entraîner avec eux les garçons de son village?

L'auteur du roman a planté ce point d'interrogation au milieu des multiples événements tour à tour pittoresques, gracieux ou dramatiques de la vie rurale. Et c'est ici que s'est révélé son art supérieur.

Les chapitres de ce livre sont autant de tableaux de vie canadienne, dont chacun a sa valeur propre, quasi indépendante de celle-là qui retenait aux chapitres précédents le lecteur, mais qui sont tous liés par le mystère persistant de la volonté incertaine, réticente et douloureuse de Vincent.

Et ces chapitres ou ces tableaux sont chargés de la substance et de la couleur de nos paysages et de nos mœurs. Jamais, si j'ai bonne mémoire de mes lectures de roman canadien, on n'a fait un usage si abondant, aussi bien ordonné, et aussi nouveau en ses formes, de la matière canadienne. L'auteur s'est appliqué à nous raconter, à peindre la vie de nos habitants, la vie à la campagne, telle qu'on la vivait vers 1848, à une époque où la mécanique moderne n'avait pas encore fait perdre aux travaux des champs ou aux arts domestiques leurs modes ou leurs formes primitives ou pittoresques. Cette fresque large et rustique est, en somme, l'objet principal du livre.

Et c'est à passer d'un chapitre à l'autre que l'on passe d'une description à l'autre de cette vie dont l'image aujourd'hui déjà s'efface dans les souvenirs du peuple.

Le moulin banal, les dimanches à la campagne, avec les groupements et les causeries autour de l'église ou au village entre messe et vêpres; une cour d'amour, où rivalisent auprès de Josephite, mais avec une sage retenue, les gars du canton; les vieux types d'habitants, le vieil Antoine Douaire et la vieille Gotte; les mauvaises cultures, l'envahissement des terres grasses par les sables, et la ruine des nombreux habitants des villages de la Bayonne; la fenaison chez le seigneur, avec la description du manoir; la récolte de l'herbe à liens aux marais du Petit-Nord, d'où Vincent voit courir sur le fleuve la voile blanche des goélettes, et sur les routes les diligences qui s'en vont; le brayage du lin, chez les Douaire; les arts domestiques au temps des anciens; le déménagement des Auray, la corvée qui transporte en

forêt leur ménage, avec les périlleux portages sur des pistes marécageuses où s'enfoncent chevaux et voitures; la construction des bâtiments frustres en bois ronds, du nouveau colon; la fabrication de la potasse; les feux d'abatis; une excursion de pêche à la Batture aux Carpes: voilà quelques-uns des tableaux que M. Léo-Paul Desrosiers a dessinés, brossés ou peints tout le long de ses récits. Quelques-uns d'entre eux sont animés d'une grande inspiration lyrique et d'autres ressemblent à des pages familières ou héroïques d'épopée.

Et il faut y ajouter des tableaux de nature, je veux dire des descriptions où la campagne, la terre, le fleuve, les jours, les soirs ou les nuits, sont fixés avec des lignes et des couleurs précises.

Venez voir aux premières pages du livre cette baie du Tonnerre farouche et tragique: « Des rivages d'un bleu noir, une eau livide, des îles semblables à des sarcophages submergés et qui ne tendent au-dessus des vagues que l'effigie des géants de pierre couchés pour leur dernier sommeil » (p. 17).

Entre la rivière et le chemin où s'en vont dans une vieille calèche à cric Vincent et Josephthe, « s'échelonnent à distance égale les petites maisons carrées, basses, construites de rondins équarris à la hache, calfeutrées de mortier, blanchies au lait de chaux, et coiffées d'un toit d'herbes de marais » (p. 23); Vincent explique à Josephthe comment les habitants sont ruinés parce qu'ils ne savent pas cultiver: « ces charrues de bois, en partie recouvertes de fer feuillard, munies d'une plaque de soc ou d'une pointe de fonte, ne pénètrent pas assez profondément. Elles sont trop petites, trop légères, de même que ces herses triangulaires sur lesquelles on jette un piquet de cèdre et qui ne font qu'égratigner le sol... » (p. 24). Et le repas du soir chez les Douaire, (p. 29); et le fauchage pénible de l'herbe à liens au Petit-Nord: « Vincent devait mettre toute sa force dans chaque coup de faux pour trancher de grosses tiges juteuses, couper

cette tignasse mal peignée d'une terre sédimenteuse. Souvent la lame s'engageait dans la terre du sol inégal, faisait feu sur un gros caillou caché, entraît comme une flèche dans une souche ou une branche d'arbre. Ou bien elle perçait un nid de gros bourdons noirs et jaunes: les hommes abandonnaient là leur faulx, se sauvaient dans toutes les directions pour échapper à l'essaim enragé.» (p. 111).

Au réalisme des descriptions se mêlent souvent l'interprétation morale, et aussi ce lyrisme latent et fort qui se dégage et rayonne des choses. L'auteur raconte l'obsession qui ramène vers les bois l'homme qui y a vécu sa misère.

« Est-ce la grande poésie de la forêt que sentent en leur chair ceux qui ne savent pas penser? Ils ne pourraient l'exprimer, mais la mélancolie sauvage d'un crépuscule, la joie d'une aube, l'excitation d'une chasse hantent tout leur corps. Ils entendent bramer l'original, ils voient passer les volées d'outardes et ils ne peuvent s'empêcher de partir. Car la forêt possède ses sirènes comme la mer... » (p. 136).

S'agit-il d'emprunter à la nature sauvage des comparaisons:

« Les misères vivent en bande comme les loups; que l'une franchisse votre porte et vous voyez les museaux des autres qui flairent, cherchent à entrer ensemble, se bousculent, se précipitent comme si elles avaient peur d'arriver trop tard et de ne plus rien trouver.» (p. 126).

Mais pour mieux apprécier l'art de marier les couleurs et d'y joindre le trait qui transpose en symbole tout un paysage, voyez par un après-midi d'octobre, ce que voient d'un chaland attaché au rivage, Vincent et Josephte.

« Un voile léger, semblable à une taie de mousseline couvrait la surface de l'eau qui luisait d'un éclat insolite. Jamais les rives ne s'étaient reflétées avec une telle netteté dans la limpidité de la rivière. Les forêts, les bois, tous

les arbres étaient enchantés. Touchées par l'automne, les feuilles jaunes, rouges, orange, la pourpre des vignes qui s'écoulait comme une traînée de sang, le rose des érables, formaient de grands bouquets éclatants, filtraient et coloraient l'air autour d'eux, donnaient leurs nuances à la lumière du jour. On aurait dit que le soleil frappait à travers de hautes verrières qui s'allumaient ou s'éteignaient selon qu'il luisait de tout son éclat ou se cachait sous un nuage. Au loin la brume estompait ces couleurs vives qui se mariaient par dégradations successives comme en un tapis vieux rose; ou bien, trop vives, elles déchiraient ce voile de vapeur.»⁽¹⁾

A travers tous ces tableaux et toutes ces scènes de vie ou de nature, il y a des portraits. Parmi les mieux réussis: le vieux notaire Fiacribus, la vieille Gotte, le quêteux poissonnier, le vieil Antoine racontant des histoires.

Mais il est plus difficile de décrire des âmes que des choses. Les études d'âme sont la pierre de touche du romancier. Et il faut reconnaître que M. Desrosiers, qui est plus volontiers descriptif que psychologue, analyse pourtant avec finesse les âmes. A l'occasion, il les pénètre et il les fouille; et il étale avec minutie leurs ondoyantes variations. On aime à s'attarder avec lui dans ces examens de conscience où son regard scrute avec acuité.

Lisez le portrait moral de Vincent, où les atavismes ont compliqué les ambitions.

« Des métissages avec des races plus lourdes avaient éteint dans une certaine mesure la vivacité primitive. Mais de temps à autre, au moindre prétexte reparaissait le Douaire primitif, qui se cabrait tout à coup comme un cheval vicieux, abandonnait la charrue, brisait son licol et partait à la recherche d'aventures . . .

« Vincent tenait en plus de sa grand'mère, Gotte Malboeuf, une sensibilité profonde, presque malade, de la

(1) P. 143.

douceur, de la bonté et un grand besoin d'affection. Le moindre événement avait en lui d'excessives résonances; et son imagination, trop vive, les amplifiait encore avec vigueur.

« Il cachait alors sous sa taciturnité, sous le couvercle solidement maintenu de son silence, une nature très riche. Il éprouvait les attrait opposés de plusieurs existences, le conflit d'énergies qui ne travaillaient pas à la même fin. Quel apaisement s'il avait pu former un dessein unique, le poursuivre brutalement et sans pitié, malgré tous les obstacles, comme son oncle Syfroid, le notaire, par exemple; ou s'il ne s'était senti des aptitudes que pour une existence ! Elles auraient cessé, ces vacillations qui l'emportaient à gauche, puis à droite et le fatiguaient.

« Pour ne rien laisser en lui d'inemployé, vivre chacun des rêves qui gonflaient son coeur unique, n'aurait-il pas eu besoin de plusieurs corps ? Un jour, il devrait choisir. Alors il serait obligé de comprimer des désirs, étouffer des forces précieuses ou des affections. Ce serait une mutilation. ⁽¹⁾ »

*

*

*

Dans cette âme multiple, au moins double, où il y avait du terrien et du nomade, c'est le voyageur qui dictera la suprême réponse au problème de la vie. A la passion des aventures, au désir de changements et d'indépendance, à l'irrésistible poussée de l'instinct vers des horizons nouveaux et vers une fortune plus lointaine, Vincent sacrifiera son amour sincère; il mutilera son coeur et sa vie. Et Josephite, un matin froid d'automne, verra s'éloigner celui qu'elle aime d'une flamme douce et consumante; elle suivra, de ses yeux qui ne peuvent pas pleurer, le jeune homme qui s'en va...

Ceux qui aiment à poursuivre tout le long d'un roman les incidents et les transports d'une passion vio-

(1) P. 92 - 93.

lente, et ceux-là qui recherchent dans les complications de l'intrigue l'intérêt d'une oeuvre romanesque, ne trouveront pas leur compte dans *Nord-Sud*. M. Desrosiers a ici préféré aux grosses émotions les délicates, au romanesque compliqué la vie calme des paysans, aux profondes agitations le déroulement simple, suffisamment varié, d'une existence plutôt paisible. C'est d'ailleurs dans un tel cadre, et dans ces horizons qui vont du fleuve et du lac Saint-Pierre aux Laurentides, que l'artiste avait chance de mieux montrer un coin de chez nous.

*
* *

Ce coin, M. Desrosiers l'a montré avec toute la variété d'objets et de couleurs que l'on sait. Et c'est ainsi que par ce roman régionaliste s'allonge la galerie des tableaux rustiques que nous offre la littérature canadienne.

On a voulu rapprocher *Nord-Sud* de *Maria Chapdelaine*. Ces deux romans sont pourtant aux deux extrémités de la galerie: *Maria Chapdelaine*, paru en 1916, est, pour la période de littérature régionaliste qui commence un peu après 1900 le premier tableau qui ait fortement attiré l'attention; *Nord-Sud*, paru en 1931, est jusqu'à date le dernier. On peut assurément rapprocher les deux oeuvres. Elles sont toutes deux très belles, mais elles le sont d'une beauté différente. Et cette différence provient non seulement de la diversité des lieux et des milieux où se déroule l'action — le pays du Lac Saint-Jean dans la première, celui de Berthier dans la seconde — mais aussi de l'art qui n'est pas semblable. L'art dans *Maria Chapdelaine*, s'inspire d'une technique et d'un goût plus sûrs. L'art dont est fait *Nord-Sud* a des qualités de premier ordre où l'on souhaiterait parfois plus de mesure ou plus de continuité, et parfois aussi un sens plus rigoureux du génie de la langue. Si donc il semble que l'étoffe dont est fait *Nord-Sud* est plus dense, c'est-à-

BIBLIOTHÈQUE

dire si la substance canadienne est plus abondante que dans *Maria Chapdelaine* — et elle y est peut-être trop abondante — l'art dont est tissée cette étoffe, ou arrangée et fondue cette substance, n'y est pas aussi parfait. Et c'est par leur valeur d'art que se hiérarchisent les oeuvres littéraires.

Il reste à M. Desrosiers d'avoir écrit le meilleur roman canadien, fait par un Canadien, qui ait paru chez nous depuis trente ans. Et cela doit suffire pour le moment à son ambition d'artiste.

Je rappelle avant de finir que M. Desrosiers a osé écrire ce roman sans le charger du vocabulaire des gens du peuple. Il l'a écrit dans la langue littéraire, et il a pourtant réussi non seulement à écrire en une très bonne langue, mais à donner plus d'une fois par le tour du dialogue, et le mouvement brusque des pensées, l'impression de la vie populaire. Son livre est profondément régionaliste tout en étant bien écrit.

Les citations que nous avons faites suffisent à montrer la qualité du style de M. Desrosiers. Ce style est net, clair. L'auteur préfère la phrase courte, brève. Cette phrase se remplit volontiers d'images, le plus souvent justes et originales. La pensée se présente habituellement sous une forme concrète, même quand elle porte sur des abstractions, des analyses d'âmes, ou des états psychologiques. M. Desrosiers n'a qu'à purger son style de l'excès de ses qualités, d'une certaine contention, de rapprochements forcés, et surtout de quelques métaphores ou comparaisons fausses, pour le faire excellent.

Nord-Sud classe son auteur parmi nos meilleurs écrivains. Si l'auteur continue à monter dans la voie où il vient de s'engager, il laissera sûrement dans notre littérature une oeuvre de rare mérite.

Octobre 1931.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avis aux lecteurs	9
Philippe-Aubert de Gaspé: Les Anciens Canadiens	11
Antoine Gérin-Lajoie: Jean Rivard	63
Laure Conan: L'Oublié	105
Adolphe Routhier: Le Centurion	121
Hector Bernier: Au large de l'Ecueil	137
Pierre Dupuy: André Laurence	151
Harry Bernard: La Ferme des Pins	161
Juana, mon aimée	173
Antonin Proulx: Le Cœur est le Maître	183
Léo-Paul Desrosiers: Nord-Sud	187

